

[redacted]



LA

PETITE REVUE

Paris — Imp. Emile Voitelain et Cᵉ, rue J.-J.-Rousseau, 15

21 Mai au 13 Août 1864

LA

PETITE REVUE

TROISIÈME TRIMESTRE

PARIS

LIBRAIRIE RICHELIEU

78, RUE RICHELIEU

RENÉ PINCEBOURDE, ÉDITEUR

LA PETITE REVUE

Du samedi 21 mai 1864

M. Léo Lespès.—Si les chroniqueurs étaient consacrés par le suffrage universel, le nom du courriériste du *Petit Journal* sortirait assurément le premier de l'urne. Qu'il chante le mois de mai, le talent de Meyerbeer, ou l'orfèvrerie de Christofle, il est toujour sûr de voir ses révélations dévorées par cent vingt-trois mille acheteurs encore vierges d'émotions littéraires. Les douceurs de cette initiation en valent bien d'autres.

Ainsi, on sait ou on ne sait pas que le portrait du chroniqueur infatigable du *Petit Journal* est en vente à sa librairie. Eh bien! il ne se passe guère d'instants sans qu'un client vienne demander l'image de *Timothée Trimm;* car le pseudonyme est chose sérieuse pour l'abonné du *Petit Journal.* Il contemple attendri l'œil goguenard et le triple menton de son héros; il paie, il sort en recontemplant encore et ne se décide qu'en soupirant à placer cette image favorite dans une poche de son paletot, — côté du cœur. — En vérité, la chronique de Léo Lespès fait pâlir le retour de Léotard.

Et n'allez pas croire qu'il y ait ici exagération! Que diriez-vous si, après les acquéreurs de photographies, nous faisions défiler les correspondants ano-

nymes. Ce seul extrait d'une lettre timbrée de Nantes fera juger des autres. Elle est reproduite rigoureusement d'après l'original que le hasard a fait tomber entre nos mains :

« Pour moi la gentillesse est l'esprit, le charme est la grâce, la beauté nest rien sans cest deux chose; cest une fleur qui fane, car elle na qune saison. Donc quand on nest grand que par la beauté, cest un dejeuné de soleil; quand on lai par lesprit, on ne meurt jamais. Insi, Monsieur Timotée Trime, ne vous plaigné pas trop de moi qui vous predit que vous serez immortel.

« Vous ecrivez aussi ce que femme veux Dieu le veux. Je ne comprends pas cela, mais mais mais; tachez de me faire comprendre, car cela *doit venir de vous*, et je vous jure que je serai bien aise de savoir comment il faut faire pour avoir ce que l'on veux de Dieu.

« Jai bien lhonneur detre, Monsieur, une de vos estimable cliente.

« Recevez, je vous prie, mon salu.

« *Fleur de Province.*

« Ne faite pas atention si je mange la moitié de mon écriture; cest un défaut de nature... Noublié pas de me dire si vous aite méconten de ma lettre et surtou si elle vous ai parvenue. »

Cette *Fleur de Province* connaît certainement la *Fleur de Marie* des *Mystères de Paris;* c'est donc, très-relativement, une cliente lettrée de la chronique de cet heureux Thimothée Trimm. Elle a même assez de science pour ne pas ignorer qu'elle mange la moitié de son écriture... Et par elle que juger des autres? Que penser surtout du singulier effet produit sur la masse par cette extension de la presse? A ce

point de vue, la période littéraire de 1860 à 1870 sera un curieux sujet d'observation.

Cercueil est un mot laid, brutal et prosaïque. Si absorbés qu'ils paraissent par leurs soucis industriels, les Lillois sont là-dessus de l'avis du poète. Leur rue Impériale était depuis quelque temps souillée par l'étalage d'une affreuse enseigne sur laquelle on lisait : *Spécialité de cercueils.* Vendredi dernier, à minuit, — l'heure funèbre, — des conjurés ont réussi à effacer le mot fatal. — Il y a de mauvaises *charges*, mais celle-ci est une leçon de convenance, disons-le avec tout le respect dû aux droits de la propriété.

Un vice d'enseignement capital est signalé par une brochure intitulée : ***Essai sur l'enseignement du dessin appliqué surtout à l'industrie*** (in-8).—Ce mémoire est rempli d'utiles réflexions. L'auteur, qui est lui-même un artiste distingué dans sa sphère et un professeur émérite (M. Migette), constate la décadence du goût et des facultés créatrices dans l'art industriel et dans l'architecture. Cette décadence est manifeste pour quiconque étudie nos édifices modernes et même le mobilier qui les garnit. Pour ne prendre qu'un exemple marquant à Paris, les meubles sculptés de Riballier, si renommé pourtant, pèchent presque tous par un luxe inutile d'ornements disparates. Quant aux édifices, nous avons dit ailleurs ce que nous en pensions.

Selon M. Migette, la cause du mal est dans un enseignement vicieux. On abrutit les élèves sur des détails niais, on leur impose la précision stupide du

copiste sans éveiller en eux l'intelligence, soit par la diversité des points offerts à l'observation, soit par la largeur de la méthode qu'on leur fait suivre. En un mot, trop d'élèves réputés parfaits aujourd'hui sont incapables de faire un bon croquis d'après nature ou d'après un sujet donné. Mais ils savent aligner des hachures, grainer des ombres et graphiquer avec la minutie impatientante qui caractérise les merveilles si bien baptisées du nom *d'ouvrages de forçats.*

Les noms propres anglais.—D'après une statistique récente, il y a en Angleterre environ 40,000 noms de famille. On compte 53,000 familles portant le nom de *Smith*, et 51,000 celui de *Jones*. Les *Smith* et les *Jones* comprennent à peu près 500,000 individus. En moyenne, 1 personne sur 73 s'appelle *Smith*, 1 sur 76 *Jones*, 1 sur 112 *Williams*, 1 sur 148 *Taylor*, 1 sur 163 *Davies*, et 1 sur 174 *Brown*.

Parmi les prénoms anglais (on n'est pas forcé comme chez nous de les choisir parmi les saints du calendrier), on peut noter les suivants pour leur singularité : *Affection*, *Alabaster* (albâtre), *Allbones* (Tout-os), *Awkward* (gauche, maladroit), *Baby* (bébé), *Bolster* (traversin, coussin), *By* (le nom le plus court de tous), *Camomille*, *Corpse* (cadavre), *Dagger* (poignard), *Eighteen* (18), *Gin*, *Hogsflesh* (viande de cochon), *Idle* (paresseux ; on a en français *tranquille*), *Jelly* (gelée de viande ou de confitures), *Kifs* (baiser), *Lumber* (intraduisible : c'est le nom qu'on donne aux vieux meubles encombrants qu'on relègue au grenier), *Muddle* (boue), *Nutbrown* (châtain), *Officer* (officier), *Pocket* (poche), *Quince* (coing), *Rabbit*

(lapin), *Sanctuary* (sanctuaire), *Tombs* (tombes), *Unit* (unité), *Vulgar* (vulgaire), *Waddle* (dandinement), *Yellow* (jaune), *Zeal* (zèle). — B.-y.

A l'Opéra, les Huguenots donnés le soir du service funèbre de Meyerbeer, ont produit nécessairement un enthousiasme inaccoutumé, rien n'y a manqué, même le comique, derrière la toile il est vrai. Après avoir tout disposé pour le couronnement du buste de l'illustre défunt, on s'aperçoit au dernier moment que la chose principale manque. On cherche, on fouille, rien! Le maître machiniste, en désespoir de cause, court chez Brandus, emporte le modèle en bronze et le pose fièrement sur la scène. Mais M. P... reconnaît que cette masse noire *ne dira* rien au public et ordonne bravement de badigeonner les traits du musicien avec du blanc de céruse! ce qui a été exécuté pendant que l'orchestre jouait la marche du *Prophète*! O immortalité!! il te faudra toujours un masque. — G-d.

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES

(expédiées franco contre leur prix en timbres-poste à la Librairie Richelieu)

Avantages d'une constitution faible au point de vue médical, par Fouquier de Maissemy. Paris, 1802, in-8 de 76 p. (Thèse curieuse posée jusqu'à la préconisation du régime pythagoricien.) — 1 fr. 50. = Œuvres de Bernard (Gentil). Paris, stéréotypie d'Herhan, 1803, exemplaire interligné, papier vélin, remarquable par la netteté de son impression, in-12 de 276 p. veau vert, filets dorés sur tranche, reliure signée Bozerian jeune (fatigué). — 4 fr. = Cours d'hygiène professé par Le Camus à la *Faculté de Reims*, 1769-71, manuscrit in-4° cart. de 112 p. (Ex. libris du docteur Caqué. Reims, 1775). — 4 fr.

= Histoire de Henry de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, par Marsollier, chanoine d'Uzès. Paris, 1719, in-4°, maroquin rouge, dentelles, armes de France sur les plats, dos fleurdelisé. — 6 fr. = Le Capucin, par le comte de Peyronnet. (Épisode romantique de l'histoire rémoise au seizième siècle.) Paris, 1833, broch. in-8 de 76 p. — 1 fr. 50. = Bérenger. Les Soirées provençales. Paris, 1786, 3 vol. Cazin demi-rel , charmantes grav. représ. Toulon, Marseille et Vaucluse. Cette publication fit décerner à l'auteur le titre de citoyen toulonnais par les maires-consuls de la ville. — 7 fr. = Juvenel de Carlencas (de l'Académie de Marseille, né à Pezénas en 1679). — Histoire des belles lettres, sciences et arts, av. gravures. Lyon, 1749, 4 vol. rel. veau marbré, filets. Bel ex. — 5 fr. = Catalogue des objets rares et précieux du plus beau choix, provenant du cabinet de feu M. le baron P.-N. Van Hoorn, rédigé par M. Lebrun, peintre. Paris, 1809, in-8 broch. de 106 p., avec *indications de prix et notes manuscrites.* — 3 fr. — M. Van Hoorn était collectionneur dans toute l'étendue du terme. Son cabinet admettait tout : morceaux de sculpture, tabatières, émaux, bijoux, idoles exotiques, meubles et lustres de Boule, pendules, faïences, tableaux historiques, etc. Les hauts prix qu'atteindraient aujourd'hui toutes les merveilles, fort bien décrites dans ce catalogue, donnent à sa lecture un intérêt d'autant plus grand qu'on peut faire avec les anciens prix d'achats des comparaisons désespérantes pour nos chercheurs d'aujourd'hui. — Ainsi on voit adjuger au prix de 36 fr. une bague formée d'une plaque de diamant sur lequel sont gravées en entaille les armes de Jean duc de Bourgogne, avec la monture du temps. Ainsi encore est adjugé au prix non moins ridicule de 50 fr. un portrait de l'amiral Coligny, par Jeannet. On paie, — ô douleur ! — 24 misérables francs pour quatre tableaux en émail de Laudin, un maître de Limoges (1694), et pour un autre émail représentant François I

vu en buste, d'après Léonard de Vinci. Enfin une planche d'argent gravée des deux côtés par Albert Durer, représentant deux sujets de l'histoire d'Esther, encadrée d'une bordure d'arabesques en vermeil ; le tout de trente-six lignes de diamètre (avec épreuve de la planche), est abandonné pour... 40 fr. = M. Villiaume peint par lui-même et travesti par d'autres, ou son Agence et ses mariages; ouvrage très-intéressant dédié aux personnes qui voudront bien l'accepter. Se trouve chez l'auteur, rue Neuve-Saint-Eustache, 34. Paris, 1812, in-12 de 207 p. Bel ex. broché. — Ainsi que l'annonce ce titre, M. Villiaume a précédé M. de Foy et Mme de Saint-Marc dans la noble carrière des négociations matrimoniales. Nous doutons même que ces derniers déploient plus de finesse dans un cas comme celui que nous détaille M. Villiaume, page 70 : « Vous m'avez aussi parlé d'une de vos parentes qui désire se marier. Je vous ai proposé pour elle M. Escompte, ancien banquier, retiré des affaires. Je pense qu'il lui conviendra ; et puisque vous n'avez pu la décider à venir chez moi, leur entrevue aura lieu, si vous voulez aux François; elle et vous, vous y prendrez une loge côté droit, lui et moi nous irons au parterre; dès que nous y serons, je lui montrerai une loge côté gauche. C'est là, lui dirai-je, que vous la verrez. Vous pensez bien que je me serai assuré d'avance de cette loge, et qu'elle sera déserte. Le premier acte se passe, personne n'arrive; M. Escompte commence à craindre qu'on ne vienne pas ; je lui fais observer qu'une visite imprévue, une indisposition, ont peut-être occasionné ce retard ; puis, pour le distraire, je l'invite à faire un tour dans les couloirs; je vous y rencontre, vous êtes mon ami, nous entrons dans votre loge, nous y passons l'entre-acte, rien de plus simple. Il y voit votre parente, elle le voit aussi, la toile se lève, nous regagnons nos places; le second acte s'achève et personne n'est encore arrivé ; il perd tout espoir; dans l'intervalle vous vous retirez ; alors je lui

dis : Vous avez vu la dame que vous attendez, elle étoit dans la loge d'où nous sortons. Quoi! du côté droit? barbare! (Cette apostrophe, pour ceux qui connoissent la valeur des mots, équivaut, dans la circonstance, à une déclaration.) Barbare! vous m'aviez dit du côté gauche... Il se retourne, et elle n'y est plus.—Admirable! Monsieur, admirable! » Outre ces confidences sur sa diplomatie ordinaire, M. Villiaume a semé dans ce volume des reproductions curieuses de ses annonces, de sa tenue de livres et de ses articles critiques contre *le Journal de France* et sur M. de Jouy qu'il traite de la belle façon. = *Epître à Boileau*. Paris, 1836, broch. in-8 de 76 p. — 2 fr. (avec hommage autogr. à Alexandre Duval). Curieux monument de la lutte engagée alors entre les classiques et les romantiques. On en jugera par ces fragments :

Mais que sert d'évoquer et Corneille et Racine?
Le théâtre avili n'est plus qu'une sentine.
Depuis qu'en haletant je griffonne ces vers,
J'ai vu lever l'écluse à ses égouts divers;
Comme au temps de Thespis, dans leur brute folie,
Ses ignobles acteurs sont barbouillés de lie :
Nulle pudeur, nul frein. Un lâche suborneur
D'une femme aux abois trame le déshonneur.
A demi sur la scène il consomme son crime,
Et, pour laver sa tache, égorge sa victime.

. . . .

L'art théâtral est mort; vive le pélican!
Je préfère Martin et sa ménagerie
A ces drames hideux, butin de la voirie,
Où le vice tout nu s'étale effrontément;
Une actrice a rougi de son rôle un moment.
De l'auteur d'*Hernani* la catin historique
Près du tableau de Scribe est une œuvre pudique;
De sa vile Phryné passant de main en main
Mon vers n'ose esquisser l'épouvantable fin :
Tant d'ordure jamais ne vint salir la scène.
Ah! vouons au mépris et l'horrible et l'obscène.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Nous rappelons aux abonnés retardataires qu'ils peuvent adresser le montant de leur abonnement en timbres-poste ou en un mandat à l'adresse de M. René Pincebourde, 78, rue Richelieu.

La police des mœurs redouble de vigilance dans l'accomplissement d'une tâche des plus délicates. Depuis cet hiver elle avait exilé des boulevarts et des cafés voisins les femmes galantes qui s'y rendaient d'habitude. Cette mesure ne pouvait guère être exécutée sans quelque bruit. *La Petite Revue* l'enregistra comme beaucoup de journaux. On en causa huit jours, puis on pensa que la défense finirait par tomber quelque peu en désuétude. Mais le temps ne paraît apporter aucun adoucissement à la rigueur des mesures prohibitives. Le règlement semble sentir qu'il a affaire à forte partie dans ce monde galant dont Paris est la terre promise. Mettez-le à la porte, il rentrera par la fenêtre! il montera sur les toits, s'il le faut... N'a-t-on pas constaté naguère qu'une de ces chasseresses d'un nouveau genre tendait ses filets sur... la colonne de la Bastille. — C'était, il faut l'avouer, prendre trop au sérieux le génie de la liberté qui couronne le monument.

Du reste, elle ne date pas d'hier, cette lutte entre l'autorité et l'amour *tout fait*, — comme disait M. de Carraccioli, cet ambassadeur homme de lettres, cet Italien francisé, qui, complimenté par le roi de

France sur sa promotion à la vice-royauté de Sicile, répondait en soupirant :

— Ah! sire! la plus belle place sera toujours pour moi la place Vendôme.

Il y a quatre-vingts ans, pas plus tard, voici ce qu'on racontait et ce qu'on imprimait à Paris :

« On a renouvellé, il y a quelque temps, les ordonnances contre les filles de joie, et la rigueur avec laquelle on les exécutoit d'abord excita quelque fermentation. On arrêtoit ces malheureuses jusques dans leurs repaires, dans les rues, sur les quais et ponts de cette capitale : on poussoit même la barbarie au point de les prendre à la sortie des spectacles du *Boulevart;* le tout sans distinction de rang. On les conduisoit chez le commissaire du quartier, qui leur faisoit raser la tête en sa présence, et on les menoit de là à l'hôpital nommé la Salpêtrière. On respectoit seulement celles qui étoient assez opulentes pour avoir au moins *la voiture au mois.* On rapporte à ce sujet une aventure assez plaisante arrivée à la marquise de St..., qui demeure sur les boulevarts du Temple. Cette dame, ci-devant Mlle M..., fille d'un limonadier, puis danseuse, puis entretenue, puis auteur, puis marquise enfin, s'est ingérée de venger *l'honneur du corps.* Pour cet effet, comme elle se promenoit le soir à pied sur le boulevart avec tout l'attirail et l'élégance de *ces dames*, elle a défendu à son laquais de la suivre et lui a recommandé de marcher assez loin d'elle pour qu'elle pût donner lieu à une méprise. Ce qu'elle désiroit est arrivé, et voilà la marquise conduite chez le commissaire, prête à être rasée. On l'interroge :

« — Allons, dit l'homme noir, ton nom, ta demeure, et ne barguigne pas.

« (La marquise a de l'esprit.)

« — Ah! monsieur le commissaire, vous êtes bien dur au pauvre monde!

« — Tu plaisantes, je crois?
« —Non, monsieur le commissaire... mais... mon nom!... dispensez-moi!
« — Comment, que je te dispense?... mais je crois qu'elle se mocque de moi!... Allons, rasez-moi vite cette drôlesse.
« On alloit exécuter l'ordre, lorsque la marquise, s'étant fait connaître, a fini cette scène par recommander au magistrat subalterne un peu plus de discernement, de circonspection et de douceur dans l'exercice de son ministère. »

Le lecteur sera, comme nous, sans doute, surpris de l'analogie singulière qu'on trouve dans cette anecdote. Elle est extraite d'un livre assez rare : *la Chronique scandaleuse ou Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs de la génération présente. A Paris, dans un coin où l'on voit tout*, 1783.

Aujourd'hui les choses se font plus régulièrement, et Aspasie ne court plus le risque du rasoir, mais peu de marquises seraient tentées de déployer l'héroïsme singulier de Mme de St., qui a bien réellement existé, et dont nous avons jugé inutile de compléter le nom.

Un mot profond est attribué à Mme C. P., — une célébrité galante.

C'était après dîner. On devisait, selon l'antique coutume, autour de la table.

— Est-il heureux, ce petit X! dit quelqu'un. — Voilà trois cent mille francs d'héritage qui lui tombent du ciel.

— Ah! si je les avais! fait Mme C. P. avec un soupir.

— Que feriez-vous?

— Je coucherais toute seule.

. . . .

Nous l'avons dit, le mot est profond; il est si beau qu'il pourrait bien avoir été trouvé déjà, mais, dans le doute, s'abstenir de le donner nous eût été trop cruel.

Le voyage de M. Viennet dans le Midi a été un vrai triomphe. Un curé de paroisse a retardé les vêpres d'une heure tout exprès pour laisser à ses paroissiens le loisir d'assister à une grande séance scientifique dont la présidence d'honneur était confiée à l'illustre académicien.

Mais toute gloire a son revers. M. Viennet vient d'apprendre la fin prématurée d'un héros, — d'un admirateur de *la Franciade*, qui travaillait à la traduire en vers latins. La mort jalouse a empêché l'achèvement d'un travail qui aurait étonné les races futures.

M. Jules Gourdault, rédacteur de *la Revue des Deux Mondes* (livraison du 1er mai 1864, p. 256, lig. 22), risque des citations latines bien périlleuses. Il dit : « Ce mot (un mot d'Hugo sur la fonction du poète) peut être appliqué à bon droit aux époques qui, selon l'expression de Térence, sont *pleines de rimes* et où la poésie coule de source. »

Or, voici le vers de Térence. (Eun., act. 1, sc. 4, vers 60). C'est Parmenon qui parle. On lui demande s'il est discret : — Oui, si l'on me dit des vérités; non, si l'on me dit des mensonges.

Alors

Plenus *rimarum* sum, hac atque illæ perfluo.

Ce qui se traduit :

Je suis plein de *fentes*, et coule ça et là.

Le mot français *rime* n'a pas d'équivalent en latin.

Le Globe.— L'exploitation de cette feuille a donné lieu à la formation d'une société en commandite sous la raison *Hippolyte Castille et Compagnie.* Le fonds social est fixé au chiffre de 200,000 fr. représenté par 200 actions. Le traitement du directeur gérant et rédacteur en chef est fixé à 12,000 fr. ; il pourra être augmenté dès que le nombre des abonnés flottera entre huit et dix mille.

Un théâtre international. — Il sera sis au coin du boulevart Bonne-Nouvelle et du Faubourg-Saint-Denis. M. Ruin de Fyé, qui en poursuit l'organisation depuis sept ans, fonde une société anonyme au capital de 15 millions. Cette scène exploitera le drame historique, le genre lyrique et la grande féerie chorégraphique.

M. Albert Glatigny vient de publier un nouveau volume de vers. Nous serions des ingrats si la bienvenue ne leur était souhaitée. Car, parmi ces pièces si alertes et si gaies, nous retrouvons un ancien don fait à *la Revue anecdotique*, *Maigre vertu;* et ce n'est pas la moins réussie. On ne retrouve pas ici les beautés vigoureuses qui ont fait du poète des *Antres malsains* le Mathurin Regnier de notre temps. C'est plus décent, mais c'est non moins original, — à preuve ces quelques vers :

Hier, penchant sur moi ta mignonne tête
Blonde, où tout sourit et paraît joyeux,
Tu me regardais écrire, inquiète,
Et sur le papier promenant tes yeux.

Tes bras nus sortaient à demi des manches,
Et tu demandas d'un ton enjoué,
Me voyant noircir tant de feuilles blanches,
« Si je travaillais pour un avoué? »

Non. Les avoués, ma chère petite,
De ce travail-là seraient mécontents
Et sauraient purger leur maison bien vite
D'un être qu'on voit perdre ainsi son temps.

Ces lignes tantôt petites ou grandes
Qui semblent marcher toutes de travers
Et sur le papier défilent par bandes,
On appelle ça quelquefois des vers.

Sais-tu, maintenant, quel est leur usage?
Je t'aime beaucoup, n'est-ce pas? Eh bien!
Je devrais baiser ton joli visage
Cent fois et toujours, mais je n'en fais rien.

Je m'assieds, je prends une plume neuve,
Et, le nez en l'air, chante nos amours,
Pendant qu'à l'écart ainsi qu'une veuve
Tu m'attends, hélas! seule tous les jours.

Et ceux-là pour qui justement j'apprête
Ces amours chantés avec tant d'éclat,
Disent, en hochant gravement la tête :
« Ça n'est pas utile au bien de l'État! »

L-y.

Théâtres. — Le chef-d'œuvre de Gérard de Nerval, *Sylvie*, cette nouvelle de vingt-cinq pages, a discrètement inspiré deux librettistes et un musicien grand prix de Rome, M. Guiraud. Un peu de cette émotion poétique si abondamment répandue dans l'immortelle pastorale a suffi pour le succès de ce petit acte représenté à l'Opéra-Comique.

M. Jules Moinaux triomphe aux Bouffes-Parisiens avec *les Géorgiennes*, et aux Variétés avec *le Joueur de flûte*, vaudeville *romain*,—c'est l'affiche qui le dit. Une tradition de coulisses attribue à cet écrivain de tant de moustaches un amour-propre poussé à l'extrê-

me, et particulièrement naïf dans ses manifestations. Toutefois est-il que les chroniqueurs de la petite presse abusent de cette rumeur pour se livrer à des gorges chaudes sur Jules Moinaux. Ils semblent ignorer, ces jeunes singes, que l'auteur des *Deux Aveugles* est un ancien léopard, un habitué renommé des salles d'escrime, une *lame* autant et plutôt qu'une plume. Cela soit dit sans effrayer ni décourager personne.

Peu de premières représentations. Des reprises à bouche que veux-tu : *le gendre de M. Poirier* aux Français, *la Nonne sanglante* à la Porte-Saint-Martin, *la Prière des Naufragés* à l'Ambigu, *Paris la nuit* à la Gaîté ! C'est comme qui dirait une invitation aux jeunes auteurs à se brûler la cervelle.

On jouera *l'Africaine*, soyez tranquille. — M.-t.

SALON CARRÉ (suite)

Gustave Boulanger. — Une scène de bains romains, la *cella Frigidaria*, appartient par le sujet à cette peinture archéologique que les élèves de l'Académie de France à Rome ont intronisée et dans laquelle M. Gérôme a trouvé ses plus grands succès. Quelques personnes, trompées par l'apparence, et ceux qui le mettent en œuvre, tout les premiers, prennent cette préoccupation des détails de la vie antique pour du style; c'est là une erreur ou du moins une confusion. Quel est, en effet, le mobile de ce petit art archéo-anecdotique, si ce n'est le culte excessif de la couleur locale, c'est-à-dire du romantisme pur ! Sous la brosse

précieuse et souvent élégante de M. Boulanger, ce genre de peinture acquiert un charme dont l'attrait nous laisse rarement insensibles. La composition est aussi séduisante que l'exécution est soignée et délicate. Mais ce ne sont là, il est vrai, que d'aimables petites débauches d'esprit, et le grand art n'a rien à y voir.

Brendel. — La *Rentrée à la ferme* est un des plus agréables tableaux et des mieux peints qu'il y ait au Salon. M. Brendel a la spécialité des moutons, et l'on serait tenté de croire qu'à la fin et si joliment qu'il les fasse, cela devienne monotone; mais M. Brendel a des ressources infinies : ressources de composition, ressources d'effets et vingt autres d'où il tire les dispositions de tableaux les plus inattendues et les plus intéressantes.

Breton. — M. J. Breton est, depuis quelques années, l'un des lions du Salon, et sa place est désormais marquée parmi les maîtres. Ses *Vendanges du Médoc* peuvent passer pour un des ouvrages les plus étudiés et les plus caressés; mais combien nous nous leur préférons la *Gardeuse de dindons*. Cette fille est une simple paysanne de la campagne prochaine, et ses haillons sont d'un réalisme qui n'a rien d'apprêté. Eh bien! à la voir enveloppée dans la dignité des pensées que la solitude amoncelle sur son front, on croirait trouver en elle quelque fille grecque échappée à une description d'Homère. Voilà le vrai style : prendre la nature dans sa grandeur et sa simplicité et en tirer la poésie dans toute la noblesse de son essor.

Emile Breton, frère du précédent, aborde le paysage d'impression avec une énergie et une profondeur de sentiment qui nous promet un maître.

Brion. — Si M. Gustave Brion n'avait pas donné des preuves convaincantes de la souplesse de son talent dans sa belle illustration des *Misérables*, son envoi de cette année suffirait pour justifier la haute estime dans laquelle on tient la variété de son invention et la fécondité de son pinceau. Il passe, avec une grâce de bien faire qui n'a d'égale que dans son profond savoir, des sujets de haut style, tels que *la Fin du Déluge*, aux productions humouristiques les plus spirituellement observées à la façon de la *Quête au loup*.

Busson n'a jamais été plus maître de lui, plus sûr de ses effets, plus habile à tous les prestiges de la lumière et du clair-obscur que dans ces deux grandes et belles toiles, un *Soir sur les bords du Loir* et un *Lever du soleil sur la mer*.

Cabat (Louis). — *Souvenir du lac Némi*. Souvenir est bien dit; car si M. Cabat se souvient de quelque chose, certes c'est bien de cet éternel lac de Némi que depuis tantôt vingt-cinq ans il reproduit sous tous les aspects avec son eau tranquille et son arbre en verrouil qu'il porte au dos de la rive à la façon d'une épée de cent-garde.

Il est vrai que ce souvenir est toujours charmant et qu'il a une apparence de rêverie toute poétique.

Caraud. — *L'Entrée au bain*, *la Sortie du bain*. M. Caraud avait à sa disposition un modèle de femme assez agréablement tourné; il a cherché un

prétexte pour la peindre de face, et voilà *l'Entrée au bain* trouvée. Mais il n'y a pas de belle médaille sans revers, et le revers de celle-ci avait un double attrait des plus prononcés. Il aurait vraiment eu regret de ne pas nous le faire voir, et il a fait *la Sortie du bain.*

M. Caraud est ordinairement un peintre d'un goût délicat, et ses compositions se distinguent par une remarquable finesse d'observation. Nous l'avons vu souvent mieux inspiré que cela.

Chaplin. — Les *Bulles de savon, les Tourterelles.* Un vif sentiment de la nature aimable; une couleur charmante; une brosse dont la facilité déguise la science juste autant qu'il le faut pour ôter toute idée de prétention; telles sont les qualités essentielles de ce peintre éminemment français par l'esprit et les belles grâces. Il y a un siècle il aurait été Boucher ou tout au moins Greuse; aujourd'hui il est Chaplin, et son nom deviendra sans doute celui d'une école : celle de la fantaisie dans la réalité.

Le joli tableau des *Bulles de savon* a été acheté par S. M. l'Impératrice. — D. L. F.

LIVRES NOUVEAUX

En vente à la Librairie RENÉ PINCEBOURDE, 78, r. Richelieu

Pierre Ramus, par C. Desmaze, in-8 avec portrait. — 2 fr. — Une des figures qui, dans le passé, attire le plus l'attention, est celle de P. Ramus. Pauvre, obscur, devenu plus tard professeur au Collége de France, on peut dire qu'il poursuivit un seul but, —

le progrès; — qu'il parcourut un seul chemin, — le travail,— et qu'il chercha un seul appui,—la liberté. Aussi sa vie fut-elle une lutte sans trêve, et le récit en est digne d'un historien. M. Charles Desmaze, magistrat bien connu déjà par d'importants travaux sur nos anciennes justices, *le Parlement de Paris* et *le Châtelet*, — a entrepris cette tâche. Après d'autres écrivains, il a voulu étudier, de près, cette austère figure d'un compatriote et livrer au public les documents inédits, les indications fécondes qu'il a pu recueillir. L'auteur a toujours pris soin d'indiquer les sources auxquelles il a puisé; il a, suivant sa constante habitude, cité les textes, toujours plus éloquents que des récits romanesques, dictés par la seule imagination. = *Le Panthéon révolutionnaire démoli.* In-4°, 7 fr. 50.—Le titre, du premier coup, caractérise suffisamment cette galerie. C'est une œuvre de réaction à laquelle les artistes chargés de l'illustration semblent avoir voulu contribuer en donnant à leurs prétendus portraits un air de caricature. = *Le Sac à malices*, par Francisque Ducros (3 fr.). — Plus de prétentions à l'humour que d'originalité véritable. = *Massinger*, trad. Ernest Lafon. In-8, 7 fr. C'est un auteur dramatique contemporain de Shakespeare; ses œuvres valaient ce tardif hommage. Une notice biographique nous apprend de plus qu'il avait de terribles besoins d'argent,—ce en quoi il n'a pas différé de tous les auteurs passés, présents et futurs,—et qu'un M. Warburton, collectionneur indigne, posséda une douzaine de ses pièces manuscrites, qu'il laissa aux mains d'un valet ignorant. Lorsqu'après un certain nombre d'années il voulut y jeter un coup d'œil, il se trouva que le cuisinier les avait employées à couvrir ses pâtés avant de les mettre au four. — Ce valet avait le droit d'être ignare, mais ce M. Warburton n'avait pas celui d'être aussi négligent. = *Histoire des Miraculés et des Convulsionnaires de Saint-Médard*, par P.-F. Mathieu. In-12, 3 fr. 50. — Travail étendu sur un sujet des plus étranges. Les documents,

qui abondaient, ont fourni beaucoup de citations à l'auteur. Celui-ci a tâché de se renfermer dans son rôle d'historien, de ne se montrer ni janséniste, ni moliniste, ni homme de science trop imbu de certaines idées. Il n'a pu cependant s'empêcher de dégager la partie saine des jansénistes de la responsabilité des coups de bûches et des crucifiements qu'enduraient si bien les anciens convulsionnaires. En voyant annoncer sur la couverture de ce livre le *Guide des Médiums* et le *Livre des Esprits*, nous aurions cru M. Mathieu plus crédule. Il nous a fort honorablement désabusé. = *Christophe Sauval*, par Emile de Bonnechose. In-8, 6 fr. — Gros roman historique, monarchique, religieux et breton. Il vaut autant qu'une foule d'autres et satisfait une certaine classe de lecteurs, puisqu'il est arrivé à sa seconde édition. = L'auteur est un historien fort couronné par l'Acamie. = *S. S. Pie IX*, par Louis Veuillot. In-8, 1 fr. Parallèle entre la Passion du Christ et les déboires politiques du Pape. L'anecdote n'y est pas dédaignée. Exemple : « Une esclave noire, de la Nouvelle-Orléans, amenée à Rome par ses maîtres, avait grand désir de se trouver sur le passage du Pape pour recevoir sa bénédiction. Le Pape en fut informé, et s'en souvint. Il fit envoyer à cette pauvre fille une lettre d'audience. C'était la veille de Pâques, une foule magnifique encombrait l'antichambre. Pie IX fit d'abord appeler la négresse. — « Ma fille, lui dit-il, « beaucoup de gens sont là qui attendent, mais j'ai « voulu vous voir la première. Vous êtes bien petite et « infime aux yeux du monde, vous pouvez être très- « grande aux yeux de Dieu. » Il l'entretint longtemps, la fit causer, lui demande si elle avait des peines. « Des peines, répondit-elle, j'en ai beaucoup ; mais « depuis que je suis confirmée, j'ai appris à les « accepter comme la volonté de Dieu. » Il l'exhorta à persévérer dans cet amour de Dieu, et enfin il lui donna sa bénédiction, bénissant en même temps tous ses frères de servitude. Elle se retira fière et

contente. » = *Le Testament de John Marchmont*, par miss Braddon. Hachette, deux volumes in-12, 6 fr. — Encore une traduction de l'anglais! Le besoin ne s'en faisait pas sentir, à moins qu'on n'ait voulu montrer nos voisins capables de faire des phrases aussi détestables que celle-ci : « Il était simplement stupide et paresseux, — paresseux quoique malgré lui il menât une vie très-active et très-laborieuse, mais il y a une foule d'hommes carrés dont les flancs sont cruellement travaillés par la pression des trous ronds dans lesquels ils se sont maladroitement glissés. » = *Souvenirs d'une Culotte de peau. Les Étapes du père La Ramée.* In-12, 1 fr. — Ce n'est point le La Ramée légendaire, et nous le regrettons. La vieille histoire vaut mieux que la nouvelle. = *Cours de tir*, par Cavelier de Cuverville. In-8, avec 188 planches, 15 fr. — L'auteur signale tous les progrès les plus récents accomplis tant en France qu'à l'étranger. Son cours renferme un grand nombre de données, de résultats d'expériences, qui permettent de juger, en parfaite connaissance de cause, la valeur relative des différentes armes à feu portatives actuellement en usage dans les divers États de l'Europe.= *Le premier Livre du citoyen*, par M. Delapalme, conseiller. Hachette, in-12, 2 fr. — On dit le peuple ignorant. L'auteur a voulu lui faire connaître les priviléges et les obligations de la loi. Il l'a fait sous une forme familière et persuasive; mais ce livre n'est-il pas d'un prix trop élevé pour être mis dans les mains de tous les citoyens? =*Les Coups de foudre*, par M. Bouchet. In-12. — 3 fr. — L'auteur mérite une place à part dans un genre difficile, — celui du roman religieux. Sans sortir des entraves multipliées qu'on lui impose, il a le secret de donner à son œuvre la couleur, l'intérêt et la passion. Ce volume est précédé d'une préface remarquable au point de vue de la philosophie religieuse. = *La Prédicante des Cévennes*, par Mme L. Figuier. Hachette, in-12, 2 fr. — L'auteur en a fait de plus mauvais.

Son style s'est châtié et son goût est devenu plus pur. Cette étude de mœurs locales sera chère aux familles protestantes du Midi et aux éleveurs de vers à soie. = *Neuf Filles et un Garçon*, par Ernest Serret. Hachette, in-12, 3 fr. — On retrouve dans ce roman les qualités solides et consciencieuses qui caractérisent M. Serret. Nous lui souhaitons sincèrement ici tout le succès qu'il mérite et que le théâtre ne lui a pas toujours donné. = *Recherches sur la Bibliothèque de la Faculté de médecine*, par M. Franklin. Hachette, 4 fr. — Ce livre peut être considéré comme un nouveau tome du grand ouvrage que prépare M. Franklin sur l'histoire des bibliothèques de Paris. Il se recommande par le nombre de ses renseignements et par le soin donné à son exécution typographique.

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES

(expédiées franco contre leur prix en timbres-poste à la Librairie Richelieu)

Tableau statistique du Gers, par le citoyen Balguerie, préfet, Paris, an X, in-8 de 62 p. — 1 fr. 50. = Description générale du département de la Vienne, par le citoyen Cochon, préfet. Paris, an X, in-8 de 98 p. — 1 fr. 75. = Statistique du département des Hautes-Alpes, par le citoyen Bonnaire, préfet. Paris, an X, in-8 de 114 p. — 2 fr. — Ces trois brochures sortent de l'Imprimerie des sourds-muets. = Précis historique sur la naissance du duc de Bordeaux. Paris, 1830, br. in-8. On y conteste la grossesse de Mme la duchesse de Berri qu'on accuse d'avoir porté un ventre artificiel composé de ouate cousue à des jupons de tricot de coton. — 1 fr. 50. = Supplément au mémoire relatif aux deux millions que les sieurs Quentin et Tresvaux, anciens caissiers de l'Archevêché et aujourd'hui grands vicaires, ont escamotés

de concert avec l'archevêque défunt. Paris, 1840, in-8 de 16 p. — Supplément au mémoire relatif aux deux millions que l'archevêque de Paris a escamotés, tout en disant que c'était le peuple qui les avait pillés. In-8 de 44 p. (Ces deux pamphlets sont signés Paganel, prêtre.) — 2 fr. = Un mot sur l'état actuel de la littérature en France, par P. Scudo. Paris, 1837, in-8 de 47 p. — 1 fr. 50. — Cette brochure ne montre pas chez le critique actuel de *la Revue des Deux Mondes* une grande sympathie pour ses confrères. Il semble n'avoir pas assez de mépris pour une période comme celle de 1830 à 1840 qui fut assurément fort remarquable au point de vue littéraire. Voici un échantillon de ses arrêts : « Y a-t-il un dissipateur, un jeune homme échappé de la maison paternelle, chassé pour son inconduite d'une administration, d'un atelier, d'un régiment, sans spécialité, sans instruction, incapable d'aucune occupation honnête, livré à la débauche, à la paresse et à la misère, il se fait écrivain. Il fait des romans, des nouvelles, des vaudevilles, des feuilletons où il régente la société qui n'a pas voulu de lui. Il nous donne ses besoins cyniques, ses mœurs crapuleuses, sa vie désordonnée, son exaltation d'ivrogne, pour la peinture d'un grand peuple, rempli de bon sens et de probité. Que signifie la littérature actuelle? Est-elle l'expression avancée des masses que comprime le légalité politique, ou bien une aspiration à l'idéal? Est-elle le cri de quelque douleur écrasée par la main calleuse de la bourgeoisie qui nous gouverne, ou plutôt la voix accusatrice de la liberté européenne immolée à l'intérêt des rois? Non : c'est l'enfant du caprice et de l'irréflexion; c'est le produit monstrueux d'une génération abâtardie. — Celui qui aurait pu devenir un bon fermier, un marchand, un soldat, traîne dans les ruisseaux de la capitale sa misère en gants blancs, et *fait de l'art*, comme ils disent, en fumant son cigare. Ces hommes, rebus de toutes les industries et de toutes les spécialités, accourus à Paris des

quatre-vingt-six départements, s'y constituent les organes de l'opinion publique et les moralistes de la nation! Ils forment comme des espèces de bandes de condottierri, toujours au service du plus offrant, n'ayant de conscience que celle du libraire ou du journal qui les paie. Ce sont eux qui, sans autre mérite qu'une misérable facilité à faire des phrases, jugent le peintre, le sculpteur, le musicien, et se font les dispensateurs de la gloire nationale; ce sont eux qui peuplent la France de ces livres sans vérité, avortons où l'indécence le dispute à l'ineptie. » = La Jeune France. — Cette livraison dépareillée (5 octobre 1834) d'une ancienne revue libérale ne figurerait pas ici si sa couverture n'était illustrée d'une vignette curieuse pour les amis de l'histoire lyonnaise. Elle représente les quais de Lyon pendant l'insurrection; des canons en batterie, des maisons en ruines, des morts jetés dans le Rhône. Au-dessous on lit : *Lyon*, et au-dessus : *Le retard de vingt-quatre heures dans l'envoi de ce numéro a été occasionné par cette vignette qui servira à l'histoire contemporaine.* — 1 fr. = M. Gerson, auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ.* Monument à Lyon. Etrange découverte de M. T. Paris, 1845, broch. in-8 (par M. Onésyme Leroy). — 1 fr. = Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon pour la partie des sciences et arts. Années 1783 et 1784. A Dijon, chez Causse, deux gros vol. in-8 conten. chacun deux semestres avec plans et tableaux. Frontisp. gravé, demi-rel. — 7 fr. — On y remarque des travaux sur le canal projeté de Saône-et-Loire, les grottes d'Arcy-sur-Cure (planches), le volcan de Drevin, la météorologie et la botanique bourguignonnes.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp Emile Voitelain et Cie, rue J.-J.-Rousseau, 15.

SALON CARRÉ (suite)

Chintreuil. — Celui-ci est le peintre des aspects fugitifs de la nature, sous l'influence des phénomènes atmosphériques. Cette fois il a peint la victoire du soleil sur les brouillards du matin. L'astre vainqueur s'est emparé déjà de la partie la plus riche et la plus colorée du paysage ; la brume s'enfuit, pénétrée jusque dans ses profondeurs par la chaleur du jour naissant et refoulée en flots tumultueux vers l'horizon qu'elle enveloppe encore d'un voile de mystère ! Le regard suit les rayons qui poursuivent leur course triomphante et commence à discerner les formes, jusqu'alors indécises, de la longue perspective qui, tout à l'heure, va découper les dentelles de ses silhouettes sur le ciel embrasé. La nature ne saurait offrir un plus radieux spectacle, et l'art ne pourrait pas le traduire à nos yeux en accents plus naïfs et plus sincères.

Les paysages de M. Chintreuil n'ont pas toujours, auprès du public, le succès dont ils sont pourtant si dignes : c'est que le public, celui de Paris surtout, ne sort guère dans la campagne à l'heure où la nature dévoile les mystères de sa couche. J'ai même entendu des peintres de l'Académie traiter ces études si vraies, si saisissantes, de pures fantaisies. C'est que les peintres de l'Académie n'ont jamais vu lever le soleil. J'en excepte pourtant M. Ingres. Cet ex-

cellent artiste que ses vertus prédestinaient à voir l'aurore ouvrir au soleil les portes du ciel, s'est décidé à sortir, il y a quelque temps, pour faire une étude d'après nature... à trois heures du matin. Il est allé bravement travailler sur les hauteurs de Montmartre, et il a rapporté à huit heures dans son atelier... un bon rhume de cerveau. Depuis lors il appelle un lever de soleil un effet de coryza.

Clésinger. — M. Clésinger a écrit au *Nain Jaune* une lettre impayable. Il y affirme que la sculpture étant l'art par excellence, tout sculpteur, en vertu de l'axiome : « Qui peut le plus peut le moins, » peut faire à son gré d'excellente peinture, tandis qu'il défie les peintres de faire de la sculpture supportable.

Le *peintre* Clésinger, en s'aventurant à faire les statues de François Ier et de Napoléon Ier qui sont à la porte de l'Exposition, a donné complétement raison à l'assertion du *sculpteur* Clésinger. En revanche, le *sculpteur* Clésinger a peint deux excellents paysages, deux vues du bord du Tibre, pleins de style et de couleur.

Cependant qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son : nous rappellerons donc au *sculpteur* Clésinger qu'un peintre de mérite, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, Louis Debay, s'étant un jour avisé de se faire sculpteur, a débuté dans cet art par deux chefs-d'œuvre le groupe du *Paradis perdu* et le *Tombeau de l'archevêque Affre*, auprès desquels nous ne savons trop ce que deviendraient les statues colossales du sculpteur Clésinger.

Mademoiselle Madeleine Colle. — Qui n'a pas rencontré dans nos Musées, au Salon, aux ventes célèbres, cette admirable jeune fille, au port de grâce, au regard de muse dont Mme Herbelin s'enorgueillit comme de sa meilleure élève? Mlle Madeleine Colle, car c'est d'elle qu'il s'agit ici, a peint un beau portrait de femme, celui de Mme la baronne H.., dont on ferait volontiers la personnification de la marquise de Villemer. Cette tête est fort bien peinte, étudiée avec soin, finement détaillée. L'ensemble a de l'ampleur; la physionomie du caractère et l'œuvre entière est empreinte d'une grâce digne de la charmante artiste qui a entrepris et mené à bonne fin ce beau travail.

Comte. — Éléonore d'Este, veuve de François de Guise, fait jurer à son fils Henri, celui qui fut plus tard *le Balafré*, de venger son père assassiné par Pothot de Méré. Voilà une excellente et noble composition : distinguée, d'un caractère élevé. Cette toile a les proportions d'un tableau de genre et les qualités supérieures d'un tableau d'histoire.

De Courcy. — Louis XIV enfant reçoit une leçon *d'équitation de M. de Beringhem.* Peinture étudiée, jolie peinture, facile, agréable; art distingué et plein d'avenir.

Dargent. — *Idylle bretonne.* Devant cette aimable composition nous nous trouvons en France, dans un coin délicieux de la poétique Bretagne, au sein de la nature contemporaine ; mais par le goût du dessin et surtout par le sentiment exprimé, à la fois naïf et

amoureux, nous nous sentons comme enveloppé de l'atmosphère embaumée des pastorales de la Grèce antique. Ce berger indiscret, malgré les grègues bretonnes, pourrait s'appeler ou Daphnis ou Évandre, et cette Galathée du Finistère n'aurait pas besoin de dépouiller ni ses sabots ni sa coiffe de pur fil pour jeter la pomme au Ménalque du poète.

Dauban. — *Réception d'un étranger chez les trappistes.* Ce tableau est tout bonnement un des meilleurs ouvrages du Salon. On pense involontairement à Lesueur en le contemplant. Cet étranger dont l'aspect terrifie les bons moines et les prosterne à ses pieds, n'est autre que le Christ. Sa gloire illumine la scène et le divin caractère de son visage a ouvert au peintre les vastes horizons du grand art et du style. Voilà une œuvre et voilà un artiste. L'un et l'autre nous viennent d'Angers.

Desjobert. — Il y a quelques mois la peinture française perdit un de ses fils les plus aimés. Desjobert, jeune encore, avait recueilli dans des succès récents des promesses que l'avenir aurait largement tenues. Il est mort avant d'avoir donné le dernier mot d'un art dans lequel il avait introduit à côté des dons d'une vocation réelle et des qualités qu'on acquiert par une étude obstinée, les ressources précieuses d'un esprit cultivé, intelligent et littéraire. Le Salon possède de lui deux ouvrages, ses deux derniers, une vue inachevée du *Parc de l'Élysée* et un *Dessous de bois*, une petite merveille de poésie, de fraîcheur printanière, dessinée avec la science d'un maître et peinte avec le cœur d'un poète.

Fantin-Latour. — Hommage à Delacroix. Autour d'un portrait de Delacroix peint avec la fermeté d'un peintre consommé, M. Fantin a groupé quelques artistes et gens de lettres de ceux qui aimaient ce génie le plus puissant et le plus complet qu'ait produit l'art contemporain. Ce sont, avec l'auteur du tableau, MM. Duranty, Legros, Wisler, Champfleury, Baudelaire, Manet, Bracquemont et Balleroy. Cette composition n'affecte aucune prétention, comme on l'avait dit à tort, et n'a guère été pour l'auteur qu'un prétexte pour réunir dans un sentiment touchant quelques amis épris des mêmes goûts et des mêmes idées. Ces dix portraits, fort bien disposés pour donner du caractère à la composition, sont traités avec une largeur de conception et une puissance de brosse qui, réunis chez un si jeune artiste, nous présagent un vigoureux peintre que les Salons prochains ne tarderont pas à mettre au premier rang. — D. L. F.

Les bals de Paris ont pour cette fois leur statistique complète; elle vient d'éclore sous le titre mythologique : *les Cythères parisiennes*, et elle a pour auteur M. Alfred Delvau.

On peut diviser cette étude en deux parties; — l'une est historique, — et l'autre se consacre aux actualités. Avec l'histoire, nous revoyons la Chaumière; la salle Montesquieu; l'Astic, ce bal étrange de la rue Saint-Antoine renommé pour ses juives et où les peintres allaient chercher leurs modèles; l'île d'Amour (Belleville), où se trouve aujourd'hui la

mairie du vingtième arrondissement; le Pradô, sur l'emplacement duquel va siéger le Tribunal de commerce; le Jardin d'hiver, si malheureusement démoli; l'ancien Tivoli (nº 78 de la rue Saint-Lazare); le bal du Mont-Blanc, qu'honorait la présence des domestiques de la Chaussée-d'Antin, et sur les ruines duquel plane la nouvelle église de la Trinité; l'Ermitage et la Musette, à Montmartre, deux autres victimes de la démolition; le Ranelagh, fermé depuis deux ans sans respect pour les souvenirs de la belle Mme Tallien.

L'actualité nomme tour à tour les salons Cellarius, rue Vivienne, les seuls où une danseuse n'est admise que sur invitation; Mabille et le Château des Fleurs, célébrés par tant d'hommes devenus graves, et fréquentés par tant d'autres qui n'ont pas cessé de le paraître; la Closerie des Lilas, où s'agite l'espoir de la médecine et du barreau; la salle de Markowski, encore une innocente victime polonaise; le Casino-Cadet et ses portraits; la salle Valentino; la salle Barthélemy, ex-bal du *Champ de navets;* le bal de la Cave, près de l'égout de la rue de la Grande-Bûcherie, où on danse au-dessous du niveau de la Seine et où on s'asseoit sur des futailles vides; les Folies-Robert, qui ont eu pour chantre Antonio Watripon, dit Tony-Fanfan; le bal Bourdon, près la Bastille, fort hanté par la petite juiverie parisienne; le bal des Chiens, découvert rue Saint-Honoré par Gérard de Nerval; l'Élysée Montmartre, recommandable par ses deux orchestres et par le voisinage des abattoirs; le bal Gélin, les Barreaux verts, le Galant Jardinier, et l'Élysée, tous quatre renommés à Mé-

nilmontant; le Château rouge, une vogue passée; le Vieux Chêne de la rue Mouffetard, où se délasse la fine fleur du faubourg Marceau; l'Aigle impériale, les Délices et Idalie, trois étapes sur la route militaire du Trône à Vincennes; le bal Constant, paradis de la barrière Montparnasse; le bal des Éléphants et le Jardin de Paris, ses petits voisins; le bal Dourlans, cher aux femmes de chambre du quartier de l'Arc-de-l'Étoile; la Reine Blanche, rendez-vous des pâles imitateurs de Des Grieux; la Réunion, qui prétend allumer huit cents becs de gaz aux environs du parc Monceaux; le bal Saint-Fargeau, célèbre par son lac, par son île, par ses grottes de coquillages, et par l'effroi qu'il inspire aux cochers forcés d'affronter les hauteurs de Belleville; la Musette de la rue du Four, où *ch'amugent* les enfants de l'Auvergne; la Belle Moissonneuse et le Grand Vainqueur, ancienne barrière des Deux-Moulins; les salons de Mars de Grenelle et de la rue du Bac, l'Ardoise, le salon de la Victoire et le bal du Tambour-Major, voués au délassement des troupiers de la barrière de l'École; etc.

On le voit, pas un n'a échappé à M. Delvau, qui s'est tiré fort délicatement et un peu mélancoliquement peut-être des plus mauvais pas, mais il était difficile de voir danser autant de monde à la fois sans éprouver quelques nausées. Comme les *Dessous de Paris*, où nous avions déjà remarqué des planches de Flameng, cette nouvelle monographie est ornée de vingt-quatre sujets gravés par MM. Rops et Thérond. Celui-ci a rendu avec la grâce et le fini dont il possède si bien le secret, l'aspect de nos palais chorégraphiques. A M. Rops est échue la mission de repré-

senter les types de ce monde pittoresque; ce n'est pas toujours très-français, mais c'est remarquable de vigueur et d'originalité. Paris comptera un excellent artiste de plus le jour où M. Rops voudra bien quitter Namur.

Beaucoup de feuilles nouvelles bravent les ardeurs prochaines de l'été. On a vu successivement paraître un *Dom Quichotte*, hebdomadaire, du format du *Figaro;* une *Revue militaire*, où une *notice* sur le maréchal Vaillant commet la bévue de dire qu'il est, avec Napoléon I et Marmont, le seul guerrier honoré des palmes académiques, comme si MM. de Saulcy, Piobert, Poncelet, n'étaient pas là, sans oublier feu Ségur; un *Courrier italien*, où l'on parle de tout chaque mercredi et où l'on risquera même quelques *articoli politici;* — un *Journal des Fleuristes* et un *Journal des Chiffons* (ce dernier est fait au point de vue de la papeterie), — un *Pèlerin*, journal du monde élégant, ayant pour directeur-propriétaire M. le comte S.-F. de Tolna.

Elle s'est enfin montrée cette *Salle à manger* dont nous avions annoncé la préparation (33, quai Voltaire, 15 fr. par an). Le premier numéro est imprimé sur un papier saumon de couleur toute gastronomique. MM. Méry, Nadaud, Jubinal, Paul Lacroix et autres illustres, n'ont pas dédaigné d'apporter à cette feuille leurs adhésions longuement et spirituellement motivées. Le directeur de *la Salle à manger* compte soutenir l'honneur de ce patronage en donnant vingt-quatre menus par mois à ses abonnés. Ce chiffre est un tour de force dont les maîtres

d'hôtel attendent avec surprise l'exécution. — Nous devons ajouter que cette feuille aura un autre côté moins matériel. Son titre l'indique du reste. C'est un terrain neutre entre le salon et le laboratoire culinaire. On y fera donc un bout de chronique. Où causerait-on, si ce n'est à table?

Parmi les feuilles récemment fondées, il convient encore de citer *l'Olympe*, recueil d'élucubrations olympiques, paraissant tous les mois. — Voici le personnel de la rédaction : Jupiter (Frédéric Chevalot); Pluton (Frédéric Vergeron); Priape (Alexis Cardon); Apollon (Hippolyte Rion); Mercure (Adolphe Bitard); Momus (Ernest Chevalot); Vulcain (Louis Bouillard); Bacchus (H. Valère); etc.

Les rédacteurs de *l'Olympe* ne sont pas absorbés par leur mission au point de négliger le côté nutritif des choses. Voici le compte rendu de leur dernière réunion :

LE DÎNER DE L'OLYMPE

Présidence de Jupiter

« Quoique nos invitations n'eussent été lancées que trois jours à l'avance, un si grand nombre de mortels voulut prendre part à cette fête splendide (premier dîner donné par le bureau du journal) que Comus (lisez Pons) se vit obligé de faire abattre les cloisons de quelques-uns de ses magnifiques salons, afin d'en faire un seul d'une étendue assez vaste pour nous contenir tous.

« Dès sept heures, les voitures prenaient la file, et déposaient à la porte de Comus les illustrations qu'elles contenaient : mortels, immortels, membres de diverses académies, chansonniers, poètes, romanciers, directeurs de journaux, etc., etc.

« A huit heures, tous nos invités étaient arrivés; à huit heures dix, conformément à l'article 4 du règlement, chacun était coiffé d'un majestueux bonnet de coton, et à huit heures quinze, le festin commença.

« Chacune des personnes présentes en conservera longtemps la mémoire.

« Quelques nymphes émaillaient l'ensemble des illustres mortels qui avaient répondu à notre appel.

« Il nous est impossible de citer les bons mots qui circulaient à la ronde pendant le dîner.

« Nous arrivons de suite au dessert.

« Lorsque les premiers paniers de champagne firent irruption dans la salle, Bacchus, s'emparant d'une bouteille, la déboucha, et demanda la permission de nous donner un peu de musique. Cette autorisation lui fut accordée.

« — Eh bien! dit-il, voici comment je joue de la flûte!... Et il vida son verre d'un trait.

« Un grognement d'improbations se fit entendre. Pour calmer les esprits irrités, le président proposa un toste : *A nos amis absents!* Puis, sur l'ordre de l'officier des pipes, les narghilés furent allumés, et le président ouvrit la séance.

« Après la lecture du procès-verbal du dernier dîner des Olympiens, par le secrétaire, le président lut une missive du mortel E. Simon (du *Tintamarre*), dont voici la teneur :

Au banquet de *l'Olympe* infortuné convive,
J'aurais voulu, ce soir, être un fou de l'endroit,
Mais vous savez qu'il faut que tout le monde vive
(Hormis les employés, qui seuls n'ont pas ce droit).

Hors pour tâcher d'avoir la portion de pitance,
Qui fait vivre ma femme et mes deux moucherons,
Je suis forcé d'aller pour faire une assurance,
Et pour palper, hélas! quelques vieux monnerons.

Les moments sont comptés, car c'est bientôt le terme,
Et le propriétaire a déjà l'œil hagard :
Il doit faire ajouter un pignon à sa ferme,
Avec le bienheureux produit de son bazar!

Mon toste le voici : Je bois à la jeunesse!...
A tout l'Olympe entier; aux dieux et demi-dieux!...
A Bacchus, à Vénus, cette belle déesse,
Qui fait le désespoir des vieux!...

« Un applaudissement frénétique succéda à cette lecture, et il fut fait droit à la demande de l'absent.

« Il nous est impossible de parler de tous les morceaux qui furent donnés à cette séance. Nous citerons cependant *le Four*, chanté par Bacchus; *la Manière de nourrir sa femme*, ce qui fit rire ce polisson de Priape; etc., etc.

« Bref, de romances en chansons, de fables en contes, de calembours en bons mots, la soirée s'avança si bien dans la matinée, qu'à deux heures du matin on était encore à table.

« Le président vit qu'il était temps de lever la séance, car Mercure se lançait dans le récit de ses voyages dans le Midi, et faisait des mots sur son état qu'il prétendait être un *état long*, et Pluton venait de dire avec cette grâce qui le caractérise : Ne trouvez-vous pas, messieurs, que notre honorable président se paffe convenablement?—Jupiter dut répondre par ce résidu de la sagesse des nations : On voit bien une paille dans l'œil de son voisin, mais non une poutre dans le sien.

« Enfin, le dernier panier de champagne tirant à sa fin, la séance fut levée. Il était trois heures. »

Goya est un maître dont on connaît plus le nom que les œuvres. En faisant graver à l'eau-forte tous ses dessins, l'Académie de San-Fernando, à Madrid, vient de justifier leur renommée. Nous venons de parcourir les huit albums déjà parus, et nous sommes encore sous le coup de l'émotion poignante qu'ils communiquent à l'observateur le plus indifférent. C'est le sinistre et l'horrible poussés jusqu'au sublime. Presque toutes les planches sont des études prises d'après nature pendant les guerres acharnées de

l'invasion française. On regarde avec un serrement de cœur, ces cadavres amoncelés, dépouillés ou jetés dans la fosse commune, ces viols affreux, ces malheureuses victimes torturées et dépecées avec des raffinements sanguinaires, ces malades abandonnés et hurlant après la mort. Il y a là un antidote certain contre la maladie des conquêtes. Au point de vue de l'art, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la vigueur du croquis ou de la beauté de la composition. — Ces huit albums, dont le prix ne s'élève pas, nous a-t-on dit, à plus de 45 fr., sont encore rares en France.

Une révolution. — Le trouble est dans les deux régies d'annonces qui avaient jusqu'ici à peu près régné sur la publicité parisienne. D'un côté, c'était M. Panis, disposant de cinq journaux quotidiens; de l'autre, c'était la maison Havas-Bullier disposant de la publicité des journaux de province. Mais voici qu'un des hommes les plus entendus dans cette matière, M. Duport, s'est rendu maître de la quatrième page des quatre feuilles quotidiennes les plus récemment fondées et qu'il combat sans relâche le procédé un peu draconien par lequel son rival imposait aux clients une publicité inégale. Voici encore que les journaux de province secouent le joug du tarif que leur avait fait accepter la maison Bullier; dix propriétaires de journaux normands viennent d'engager par lettres leurs confrères à s'entendre sur les moyens les plus efficaces de s'affranchir du misérable *servage dans lequel ils végètent*. Ces propriétaires sont dans leur droit, mais ne s'exagèrent-ils pas leur im-

portance en avançant que, hors Paris, la publicité des grand journaux *n'est pas réelle?*

Théâtres. — Les *chapelles* littéraires et artistiques sont nombreuses à Paris. M. Alphonse de Launay, l'auteur de *Adieu paniers!* un acte en prose joué à la Comédie-Française, fait partie ou a fait partie de la petite *chapelle* organisée par MM. Amédée Rolland, Charles Bataille, Jean du Boys, Ernest Rasetti, etc. Très-doux et sympathique, on reconnaissait difficilement en lui, excepté à la taille, un ex-capitaine de dragons. Pourtant, M. de Florian!...

C'est un peu du Florian cette comédinette qui arrive avec un refrain entre les lèvres. Ceux et celles qui la jouent ne sortent pas de l'ordinaire. Qui sait? elle aura peut-être autant de représentations que *les Projets de ma tante.*

Les corporations se montrent moins chatouilleuses qu'autrefois. On a pu donner sans protestation, aux Folies-Dramatiques, *les Calicots*, comme on avait donné aux Variétés *les Coiffeurs.* — M....t.

LIVRES NOUVEAUX

En vente à la Librairie RENÉ PINCEBOURDE, 78, r. Richelieu

La Religieuse, par l'abbé *** (deux in-8, 15 fr.). — C'est une continuation du *Maudit*, conçue dans le même esprit, présentant les mêmes qualités et mettant en scène les mêmes personnages; elle a été cependant faite après coup, car l'auteur parle du re-

tentissement produit par son livre précédent et des conjectures faites sur son véritable nom. L'action est ralentie par beaucoup de digressions qui nuisent à l'intérêt du roman. = *Les Péchés du grand monde*, scènes de la vie très-intime (in-12, 1 fr. 50). — Ce petit volume a la prétention de donner un recueil fort copieux de scandales aristocratiques. Si les scandales sont véridiques, le ton sur lequel ils sont racontés ne sent en rien le noble faubourg. C'est passablement canaille. = M. J. T. de Saint-Germain (Jules Tardieu) fait refleurir pour la troisième fois ses poétiques *Roses de Noël* (2 fr.). — Elles n'ont pas cessé de mériter ces soins exquis dont il a entouré leur impression. = *Les Amours à coups d'épée*, par Gourdon de Genouillac (2 fr.). — Ils sont trois ces amours; l'un arrive d'Espagne, et les autres remontent au dix-septième siècle. Ils sentent encore plus le sabre que l'épée. = *Orgueil et Résignation*, par H. Marenge (2 fr.). — Etude de mœurs parisiennes destinée à prouver que l'ambition ne donne pas toujours le pouvoir et que la débauche vous mène souvent à l'hôpital. = *Maison Amour et Compagnie*, par Pierre Véron, (2 fr.). — Nous avons lu le volume, non sans charme, — on se laisse toujours prendre à ce que fait l'auteur, — mais le titre nous intrigue encore, et nous croyons à vrai dire qu'il a été fait pour ça. = *La Nouvelle Manon*, par Henry de Kock (2 fr.).—Encore une attrape-grivois comme *le Démon de l'alcôve, la Voleuse d'amour* et les *Treize Nuits de Jeanne*. — Le titre et la gravure se donnent des airs décolletés, mais comme le texte se fait vertueux dès que l'acheteur a payé! = *Les Femmes, le Jeu et le Vin*, par Paul de Kock (3 fr.). — Nous préférons encore cette œuvre paternelle, bien qu'elle soit un peu vieillotte, qu'elle ose encore compter sur des noms tels que Grandcerf ou Merluchet pour égayer son public. Mais c'est moins indécemment honnête. = *Les Cariatides*, par Théodore de Banville (3 fr. 50). — C'est tout bonnement l'ancienne édition des *Poésies complètes*

(Malassis), moins l'eau-forte de Duvaux, mais avec un titre de plus. = *Les Gladiateurs* (deux in-8, 15 fr.). — Roman antique de l'école de Jules de Saint-Félix, traduit de l'anglais du major Melville par M. Bernard Derosne. M. Théophile Gautier a pris la peine de faire sentir en une assez longue préface toutes les beautés de cette œuvre, éditée d'ailleurs avec un certain luxe et précédée par cette dédicace ; — *A Madame Judith Bernard Derosne, témoignage de mon inaltérable affection, Ch. Bernard Derosne, 30 janvier* 1864, — qui peut passer pour une réponse aux commérages de ce dernier hiver. = *Histoire anecdotique de l'ancien théâtre en France*, par A. du Casse (15 fr.). — Encore deux in-octavo à ajouter à la série déjà si longue des travaux faits sur cette matière. Ils se recommandent d'ailleurs par l'absence de toute prétention. « C'est du neuf fait avec du vieux, dit l'auteur. — S'il vous intéresse autant *à lire qu'il m'a plu à écrire*, nous serons, lecteur, satisfaits l'un et l'autre. »

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES

(expédiées franco contre leur prix en timbres-poste à la Librairie Richelieu)

Procès criminel de Marie-Antoinette de Lorraine, veuve de Louis Capet, ci-devant roi des Français. Paris, an II. Gravure (raccommodée) représentant la reine déshabillée par le bourreau sur la guillotine, avec ces deux vers dignes du tableau :

> Antoinette, lubrique ainsi que Messaline,
> Pour prix de ses forfaits gagna la guillotine.

In-8 de 116 p. (fort rare). — 6 fr. = Des crimes des reines de France depuis le commencement de la

monarchie jusqu'à Marie-Antoinette, par Prudhomme. Paris, 1791, in-8 de 460 p., 5 grav. (ex. fatigué). — 4 fr. = La Mort de Marie-Antoinette, tragédie en cinq actes. Paris, 1797, petit in-12 de 108 p. — 3 fr. = Mémoires de Mme la duchesse de Polignac, avec des particularités sur sa liaison avec Marie-Antoinette, par la comtesse Diane. Paris, an V, petit in-12 de 108 (faux titre taché). — 3 fr. = Mémoires justificatifs de la comtesse de Valois de la Motte, écrits par elle-même. Imprimés à Londres, 1789 (avec pièces justificatives), in-8 de 260 pages. — Second mémoire justificatif de la comtesse de Valois de la Motte. A Londres, 1789. Gravure représentant la reine et le cardinal de Rohan. In-8 de 78 p. — Ces deux pamphlets relatifs à la fameuse affaire du collier ont été reliés en un volume demi-mar. rouge. — 7 fr. = Vie privée ou Apologie du très-sérénissime prince Mgr le duc de Chartres, par une société d'amis du prince. A cent lieues de la Bastille, 1784, in-8 de 134 p. (Pamphlet rare). — 5 fr. = Vie politique de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans Égalité, premier prince du sang et membre de la Convention. Paris, 1832, in-8 de 152 p. (Pamphlet violent). — 2 fr. = Vie de L.-P.-J. Capet, ci-devant duc d'Orléans. Paris, an II, in-8 de 56 p. (portrait). — 3 fr. = La Restauration convaincue d'hypocrisie, de mensonge et d'usurpation, ou Preuves de l'existence du fils de Louis XVI, réunies et discutées par J. Suvigny, avocat. Paris, 1851, in-12 de 270 p. (tendant à établir que le baron de Richemont est fils de Louis XVI). — 2 fr.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp Emile Voitelain et Cie, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Fiorentino. — Jamais carrière de critique ne fut plus heureuse, jamais caractère de critique ne fut plus attaqué. Nous avons là, dans nos notes, au moins vingt extraits de journaux, petits ou grands, vieux ou jeunes, qui nous en fournissent des preuves diverses. L'homme n'y est pas toujours nommé, mais les réticences y luttent de clarté pour que la personnalité se devine. Ces attaques mêmes n'étaient que l'écho du monde parisien. Une occasion de les apprécier parut se présenter un jour. C'était lors du duel de Fiorentino avec M. Achard, à la suite d'une polémique grave dans laquelle l'honneur du premier était en jeu. Cet extrait de *la Semaine* (8 septembre 1850) montre assez bien quel était alors le sentiment public :

« M. *Fiorentino* a été acquitté pour son duel avec M. Amédée Achard, duel qui faillit devenir si funeste pour ce jeune écrivain. Blessé d'un coup d'épée en pleine poitrine, M. Achard est un miraculeux exemple de guérisons presque impossibles. Saigné sept fois dans une nuit, il rappelle cet officier de mousquetaires dont parle Saint-Simon, qui, blessé dans un duel à l'épée et abandonné aux soins d'un carabin, fut saigné neuf fois et fut sauvé. On connaît la cause du duel de M. Fiorentino. Cet écrivain s'était constitué prisonnier quelques jours auparavant. On se demandait pourquoi M. Achard n'avait point été compris dans les poursuites quand ses témoins n'ont pu fuir ce triste honneur. Car, enfin, quel fut le provocateur direct? Cependant acceptons la jurispru-

dence telle quelle. L'affaire avait attiré peu de monde. Ceux qui étaient venus, s'attendaient à voir enfin se dérouler les vraies causes du duel, celles qui ont été commentées dans la décision du jury d'honneur de la Société des gens de lettres et réfutées dans la décision contradictoire d'un autre jury d'honneur convoqué par M. Fiorentino. Il n'en a rien été. Les débats n'ont servi qu'à prouver une chose dont personne ne doutait : la parfaite loyauté du combat. »

Au point de vue de la forme, Fiorentino rédigeait des feuilletons généralement estimés. Racontant un jour aux lecteurs du *Constitutionnel* ses commencements littéraires : « C'est tout seul, disait-il, et à l'aide de quelques bouquins que me prêtait ma portière, que j'ai appris le peu de français qui me sert à gagner ma vie. »

« Ce *peu de français*-là est un grand hypocrite, disait Jouvin, et M. Fiorentino serait désolé qu'on le prît au mot. » Et il poursuivait ainsi : « Écrivain et polémiste, M. Fiorentino est un disciple de Voltaire. Il a emprunté à cette langue militante la netteté des idées, la rapidité de la phrase, comme aussi cette courtoisie tout en surface de l'homme du monde et de l'homme bien élevé, qui met des gants afin de vous égorger proprement. La méthode du disciple renouvelée du maître, est celle-ci : « Avant d'assassiner un homme, il faut commencer par lui ôter son chapeau. » Il est rare que M. Fiorentino, même dans ses attaques les plus franches, oublie de sourire à celui qu'il prend pour cible de ses épigrammes trempées de parfum et de fiel. Il ne blesse pas, — il pique ; — mais il pique jusqu'au sang. »

Nous avons dit que Fiorentino fut souvent attaqué

dans l'ombre. D'autres ont jeté tout masque bas et lui ont porté parfois des coups terribles. Ainsi, en 1859, M. de Villemessant appelait les lecteurs du *Figaro* à juger le seul et même auteur de ces deux articles :

DUO A UNE SEULE VOIX

CHANT SUR LA CLEF DE SOL

14 septembre 1857

« J'allais écrire un long chapitre sur la réapparition miraculeuse de Mlle Déjazet. Mais les bras me sont tombés à la lecture de trois lignes éloquentes, émanées, tout me porte à le croire, de M. le secrétaire de la direction. Je rends les armes, je me défie de mes forces, je ne saurais jamais si bien dire. Je les ai lues, ces trois lignes, dans tous les journaux du grand et du petit format, et les honneurs d'une reproduction si unanime ne s'accordent guère qu'à des communications officielles.

« Voici comment ce talent si fin, si naturel et si français de l'excellente artiste, est approuvé dans le cabinet même ou dans l'antichambre de son directeur : « Ce soir aux Variétés, *Gentil Bernard*, vaudeville en cinq actes, par Mlle Déjazet que l'on a revue avec *un joyeux étonnement*, plus jeune et plus spirituelle que jamais. » A ces lignes si bien tournées et si justes, je n'ai qu'un mot à changer. *L'étonnement* est vrai ; le *joyeux* est de trop. Oui, l'on ne saurait trop s'étonner de voir une actrice, qui est née comédienne il y a un peu plus de SOIXANTE ans, porter avec tant de grâce, de désinvolture et d'esprit, l'épée du chevalier, le sabre du dragon, le bas de soie bien tiré sur sa jambe GRÊLE, mais toujours droite et ferme, le jabot galamment chiffonné sur sa poitrine immortelle.

« Oui, l'on s'étonne à bon droit d'entendre cette voix JADIS plus vibrante et plus pure qu'une clochette d'argent, qui n'a rien perdu de sa justesse, si elle a

perdu de sa force et de son timbre. Oui, Mlle Déjazet, pourvu qu'on l'accompagne TRÈS-DOUCEMENT, dit encore le couplet mieux que personne, avec toutes sortes d'intentions délicates et de sous-entendus malicieux. Mais l'impression qui résulte de tout ceci n'est point JOYEUSE. Le directeur et son caissier peuvent être JOYEUX, sa recette est bonne; mais le public éprouve un sentiment d'admiration mêlé de TRISTESSE, comme à la vue des dernières feuilles qui se détachent d'un arbre tout plein de doux souvenirs, par un dernier soir d'automne, au coucher du soleil. On fait, malgré soi, un retour sur le passé, et on ne peut s'empêcher de songer, avec une MÉLANCOLIE PROFONDE, qu'à cet âge auguste où l'aïeule est entourée, dans sa famille, de tendresse et de respects, une des plus charmantes actrices du COMMENCEMENT DE CE SIÈCLE est encore forcée de se travestir en homme, de mettre du fard sur sa joue, une perruque sur ses cheveux BLANCS, pour amuser les petits-fils comme elle a DIVERTI LES GRANDS-PÈRES, et fredonner d'une VOIX QUI S'ÉTEINT, des refrains ÉGRILLARDS. Voilà pourquoi le mot JOYEUX est le plus MALADROIT qu'on ait pu trouver en pareille occasion; voilà pourquoi certains éloges sont des pavés... — P.-A. Fiorentino. »

CHANT SUR LA CLEF DE FA

3 octobre 1859

« Passons, je vous prie, au Théâtre-Déjazet. *Tout Paris*... Vous riez? La formule est banale, elle est, de plus, invraisemblable. Vous vous demandez comment tout Paris pouvait tenir dans une si petite salle? Eh bien! je vous jure que tout Paris en était. La curiosité fait des miracles. On se gêne, on s'amincit, on renonce pour un soir aux crinolines et aux ballons; mais on veut voir et entendre et applaudir à toute force cette incroyable comédienne QUI EN EST ENCORE à ses *premières armes*, quand tout ce qui brillait, ou chantait, ou soupirait autour d'elle ou à ses

pieds, a rendu les armes depuis bien longtemps. On a parlé de priviléges! C'est CETTE JEUNESSE TOUJOURS RENAISSANTE, cet esprit, cette verve, ce talent si fin, cette voix si juste, ces grâces, ce sourire ETERNEL, tous ces dons précieux qu'aucun ministre ne peut donner. Voilà le vrai privilége du Théâtre-Déjazet.

« Elle est enfin chez elle; elle est dans ses meubles; elle peut songer en même temps à ses affaires et à nos PLAISIRS; elle nous formera des élèves, et cette petite salle peut devenir une grande école. Ce que sera plus tard ce théâtre, on le devine aisément. Cela est écrit sur le rideau. Ce passé nous répond de l'avenir. Vous voyez là tous les rôles que cette FÉE MERVEILLEUSE a créés, ELLE EN CREERA BIEN D'AUTRES. On a cherché parfois à l'imiter, on n'a réussi qu'à la FAIRE REGRETTER; elle n'a eu que de pâles copies, je ne dis pas *contrefaçons*, par politesse. Mais si elle veut bien, elle peut initier son entourage à une partie de ses succès, que nul n'a pu lui arracher malgré elle. Et, tenez! on sent déjà qu'un grand artiste a pris le gouvernement de ce petit monde. Il y a déjà plus de retenue sur la scène, un meilleur ton, plus de voix, plus d'ensemble. Tous ces jeunes gens s'observent, parce qu'ils savent qu'on a les yeux sur eux... FIGARO JOUÉ, ET JOUÉ PAR Mlle DÉJAZET, JE N'AI PAS BESOIN D'EN DIRE DAVANTAGE... — P.-A. Fiorentino. »

Fiorentino ne dédaignait pas d'ailleurs les feuilles les plus bienveillantes. Ainsi les parts de propriété du journal *l'Entr'acte* qui appartenaient à MM. Lireux et Matharel de Fiennes, lui avaient été vendues 25,000 francs.

Ce placement de fonds était des plus avantageux; et ces deux parts rapportaient à leur propriétaire 600 fr. par mois, en moyenne.

La question d'argent n'excluait point chez le criti-

que ou plutôt chez l'agent dramatique, — comme Fiorentino s'appelait lui-même, — un vif amour pour la mère patrie. Voici la lettre curieuse qu'il écrivait au *Corsaire* le 18 août 1848 :

« Et c'est après nous avoir lié les bras qu'on nous reproche notre inaction. C'est après avoir jeté entre nous d'inextinguibles brandons de discorde et de guerre civile, qu'on nous accuse de ne point rester unis. Ah! messieurs, n'insultons pas aux vaincus. L'avenir, un avenir prochain prouvera si c'est à la trahison ou à l'incapacité des chefs qu'il faut attribuer l'issue désastreuse d'une guerre dont les commencements avaient été si brillants! Ah! croyez-moi, ce peuple qui s'est battu pendant dix jours à Palerme et à Messine sous une pluie de mitraille et de boulets, ce peuple qui a chassé de Milan dix-huit mille Croates à coups de bâton, ce peuple qui vient de poursuivre à trois milles hors de Bologne la division de Welden à coups de couteau, ce peuple ne manque pas de courage, ce peuple est mûr pour la liberté. Sa vertu n'a pas besoin de sentinelle; et, un jour ou l'autre, il jettera dans l'eau sentinelle et guérite. »

L. L-y.

Le maréchal Pélissier. — Personne ne fut moins friand d'honneurs rendus, ni de réceptions triomphales. Que d'orateurs décontenancés, que de pompiers mécontents, que de musiques éconduites en France lors de son retour de Crimée! Tout ce qui ne respectait pas son incognito le surprenait désagréablement, et il envoyait volontiers au diable les fâcheux accourus pour lui faire fête.

Un jour que des visites de corps assez longues l'avaient mis de mauvaise humeur, arrive tout frétillant un ecclésiastique fort aimable qui lui tourne,

de la meilleure grâce du monde, un beau compliment.

« — Qui êtes-vous? fait le maréchal.

— Monsieur le maréchal, je suis le supérieur du Petit Séminaire.

— Eh bien! c'est assez, j'ai déjà vu celui du Grand. Je vous souhaite le bonjour. »

Réclame théâtrale. — Paris devient de plus en plus polyglotte. Sur un mur de Neuilly, — qui le croirait! — nous avons admiré une grande affiche du théâtre du Châtelet qui recommandait en bon anglais le dernier drame de M. Ponson du Terrail : La Jeunesse du *king* Henry IV. Si nous en jugeons par les mots *d'extraordinary production* et de *fashionable audience*, ce manifeste était irrésistible pour les sujets fidèles que la Grande-Bretagne possède aux abords du bois de Boulogne.

N'en déplaise à l'affiche officielle de M. Hostein, M. Ponson du Terrail est encore plus noble que cela. Il se nomme le vicomte de Ponson du Terrail. La carte de visite sur laquelle a été établie cette description est visible à l'étalage d'un graveur du passage Verdeau. — L. L-y.

L'esprit provincial a souvent des boutades très-heureuses et souvent trop ignorées. Ainsi la manie de baptiser et rebaptiser les rues à Paris et dans certaines grandes villes, nous rappelle que plusieurs cités ont conservé des dénominations burlesques, témoignage de la barbarie avec laquelle nos aïeux savaient appeler les choses par leur nom, sans penser à mal. Ainsi dans la vieille cité de Metz, une rue à pente très-abrupte reçut au moyen âge le nom de

Je tends le c.l; crudité que notre siècle pudibond avait pensé gazer par cette appellation officielle : *rue Stancul.* Le remède fut pire que le mal. Les habitants des deux sexes qui perchaient en ce lieu se plaignirent d'être constamment l'objet des brocards de leurs voisins. Enfin leurs doléances eurent accès dans le cœur de la municipalité messine, lorsqu'en 1839 elle se donna pour adjoint un apothicaire du nom de Sido, à la place d'un avoué du nom de Cunin. Le 4 janvier 1840 parut comme cadeau d'étrennes un arrêté ainsi conçu : « A partir du 5 de ce « mois, la *rue de Stancul* cessera de porter cette dé- « nomination et s'appellera désormais *rue d'Alger.* »

La décision fut accueillie par de grands éclats de rire qui redoublèrent à la lecture de ce charmant huitain qui circula dans Metz :

Par ordonnance ridicule
Digne du siècle de Lobau (1),
L'échevinat tombe en canule,
Et *Cunin* fuit devant *Sido.*
Mais notre pucelle guerrière
A cette nouvelle, dit-on,
A déplacé son écusson
Et l'a mis de devant derrière.

La plaisanterie eut d'autant plus de succès que les Messins sont fiers de la pucelle héraldique dont le buste couronne leur blason municipal en souvenir de l'inviolabilité des murs de la cité.

Il convient d'ajouter qu'inspiré par l'idée de conserver à sa ville sa robe virginale, M. Cunin, en 1814,

(1) On sait quels brocards pleuvaient alors sur le brave maréchal à propos de canules d'un autre genre (ses pompes anti-révolutionnaires).

lors de la retraite de l'armée alliée, avait fait à la municipalité de Metz aux abois, l'avance des frais de l'installation de deux ponts jetés sur la Moselle en dehors des remparts. Les Prussiens et les Russes passèrent sous les murs de Metz et les ponts-levis ne s'abaissèrent pas devant eux, malgré leurs menaces.

A-I.

LES GALERIES (suite)

Faure. — *Ève.* L'idée qui inspire ce tableau est ingénieuse et pratique; elle est, de son essence, quelque peu littéraire, et cela explique le succès dont cette aimable composition jouit auprès du public, encore plus impressionnable, on le sait, à la séduction du sujet qu'aux qualités inhérentes à la peinture. Ève, suivant la fiction adoptée par le poète-peintre, arrive, en se promenant dans les bosquets embaumés d'Éden, jusque sous l'arbre où, par un prodige qui n'appartient qu'au paradis, les fleurs associent leur fraîcheur parfumée à l'éclat appétissant des fruits. C'est par l'odorat que la convoitise pénètre ses sens et vient exciter ses désirs. Calme, sereine, étonnée, mais pure encore de toute pensée mauvaise, elle attire de la main la grappe fleurie et renverse voluptueusement la tête pour en aspirer les senteurs. Ses lèvres entr'ouvertes, ses narines gonflées, ses yeux noyés dans l'azur de l'extase, expriment bien, par la mollesse langoureuse de leur contour, la vivacité des sensations que pour la première fois la femme éprouve en apprenant en même temps l'usage de ses organes.

Cette Ève est adorable, et la grâce de la forme ne saurait mieux répondre à la délicatesse de la pensée.

Français. — Un *Bois sacré*, une *Villa romaine*. La peinture de M. Français nous fait l'effet d'un miroir dont le cristal, doué à la façon d'une sensitive, aurait la propriété de se voiler au contact de tout ce qui est grossier, laid ou vulgaire, conservant uniquement sa transparence pour réfléchir tout ce qui charme et séduit par la grâce ou l'élégance de la forme, par la distinction ou la poésie de l'expression. M. Français est un peintre de conciliation, et comme tel il est prédestiné aux grandes réussites. Il se rattache aux adeptes de la nature par l'exactitude de son observation ; il appartient à l'école du style par l'élévation de son goût; il se concilie tous les suffrages par la grâce de son esprit et l'aimable facilité de son exécution. Vienne un fauteuil vacant à l'Académie, dans la section du paysage, lui seul est dans une situation complétement favorable pour l'obtenir.

Fromentin. — *Coup de vent dans les plaines d'Alfa.* M. Fromentin est à la fois un peintre de talent et un écrivain distingué ; cela revient à dire qu'il fait de la peinture descriptive où domine le sentiment dramatique, et qu'il écrit des livres d'un style net et coloré, donnant aux objets dont il parle leur caractère précis et une nuance anecdotique qui en aiguise l'intérêt. Ses premiers tableaux laissaient parfois à désirer au point de vue de la peinture proprement dite : la composition en était toujours vive et spirituelle, mais ils n'offraient guère qu'une apparence. Sa brosse superficielle se contentait d'effleurer habile-

ment l'épiderme, sans jamais songer à donner du corps ou du poids à ses terrains et à ses figures.

M. Fromentin a sans doute reconnu la vanité de cette méthode, et cette année il s'est fait peintre savant et puissant. Ce *Coup de vent dans l'Alfa* n'est pas seulement une impression grandiose du cataclysme plein de terreurs, c'est encore, — et c'est là que gît le progrès, — un morceau d'exécution d'une puissance formidable et élégante.

Gérôme. — La Danse du ventre. Une jeune demoiselle vêtue précisément aux endroits où il est le moins nécessaire de l'être, tortille des hanches sans bouger de place devant des Bachi-Bouzoug rangés autour d'un corps de garde.

Un plaisant en voyant ce tableau se mit à chanter ce refrain populaire :

La fille à Gérôme,
Ah ! sapristi !

Eh bien ! oui, voilà absolument tout ce qu'il y a à dire de ce tableau. Si maître Courbet s'avisait de représenter Mlle Rigolboche, très-vêtue d'ailleurs, dans le pas de *la Tulipe orageuse*, on crierait au scandale et à l'obscénité. Mais qu'un peintre néo-grec compose à la turque une danse du ventre, tout le monde est satisfait, et l'Académie applaudit en disant que « ce corps de femme a beaucoup d'expression, parce que le nombril est l'œil du torse. »

O triples académiciens !

Hanoteau. — Le Paradis des oies, la Hutte abandonnée. A ses débuts dans la peinture, M. Hanoteau était un simple réaliste épris des charmes de la na-

ture, mais l'acceptant telle quelle, à peu près sans choix et avec un enthousiasme très-naïf. Aujourd'hui, après une douzaine d'années d'études et de recherches, M. Hanoteau a acquis un goût délicat et sûr, un vrai savoir, et, — ce qui ne gâte jamais rien à l'affaire, — une exécution attrayante et même très-brillante. Chose rare et bienheureuse pour nous comme pour lui, tous ces beaux perfectionnements n'ont rien enlevé à la naïveté de ses croyances, à l'ardeur de son enthousiasme, et, sauf la tournure magistrale qu'il a acquise, son talent a conservé dans son épanouissement viril, la grâce native, le velouté enfantin de ses premiers essais.

Hébert. — Portrait de Mme C. L., Portrait de Mme A. S. Malgré une certaine singularité trop voulue dans la manière de dessiner et de peindre, singularité que M. Hébert affecte depuis quelques années, il y a dans ces portraits un cachet de grandeur, une allure patricienne, un caractère d'héroïnes qui font dire au spectateur, même au spectateur antipathique à ses œuvres : « Voilà un maître. » Un maître, soit! mais M. Hébert est-il donc à ce point celui de l'un de ses modèles qu'il a eu la fa...cilité de faire broder son propre monogramme sur le cachemire que porte cette dame?

Héreau. — Le Berger et la Mer. Voici encore un maître qui se révèle. Depuis quelques années M. Héreau était connu parmi les artistes comme un très-habile observateur, comme un praticien savant dont les *tableaux-études* étaient fort recherchés pour la finesse et la vérité de la couleur de l'expression. Cette année il s'est élevé dans cette belle et noble

composition du *Berger et la Mer* à la hauteur des meilleurs interprètes de la nature, et il y a résumé, dans le complet épanouissement du sujet, tout ce que des motifs choisis avec goût de la nature pouvaient lui offrir de conforme à l'esprit ou plutôt à la philosophie de sa composition. C'est là une excellente méthode pour faire du style en restant dans les données exactes du réel, et M. Héreau ne peut manquer de trouver des succès sérieux au terme de la voie intelligente qu'il suit avec une louable persévérance.

Jacque (Charles). — *Le Labourage.* Voilà encore un artiste poétiquement épris des grandeurs parfois sublimes de la vie en pleine nature et qui parviennent à atteindre le style à force d'être vrais dans l'expression du grand et tout en s'efforçant de demeurer familiers. Ah! le beau réalisme que c'est là! l'aimable et attrayante vérité! que c'est bien là la campagne animée, touchante, pleine d'activité, de chansons, mais calme cependant et toujours simple et majestueuse.

Lehmann. — *Le Repos.* M. Lehmann a commencé par être allemand et mystique *(le Mariage de Tobie, la Fille de Jephté);* puis il s'est fait sépulchral *(Portraits de Madame la princesse de Belgiojoso et du P. Lacordaire).* Enfin il s'est fait français et ingriste. Aujourd'hui il est devenu terne et insignifiant. Le précieux de sa brosse n'en déguise pas la sénilité. Là-dessus on l'a mis à l'Académie. V'là c' que c'est, c'est bien fait!

Leman. — *Lecture, le Médecin malgré lui.* M. Le-

man, très-érudit, très-soigneux dans l'étude des mœurs, des caractères et des costumes du dix-septième siècle, s'est fait un renom dans les sujets épisodiques du temps de Louis XIV. Son *Médecin malgré lui* est une peinture fine et spirituelle dans laquelle revit, avec beaucoup d'art, la verve humoristique de Molière. Nous aimons moins *la Lecture*. Décidément M. Leman ne ferait pas un sacrifice en laissant ces effets de crinoline à M. Toulmouche, qui a tout ce qu'il faut pour les empeser au gré de ces dames.

Lemud (de).—Moïse sur la montagne. M. de Lemud, l'un des dessinateurs le plus profondément originaux de notre temps, reparaît après vingt ans d'absence. Pourtant sa réapparition a passé inaperçue. La composition du *Moïse* est belle, elle a du style et de la majesté; mais le coloris est lourd et l'effet indécis. Il y a là beaucoup de la faute du grand artiste qui s'est volontairement retiré du mouvement des arts et qui, rentrant dans la lice, reprend la peinture où il l'a laissée il y a vingt-deux ans. Cependant nous applaudirons sans réserve à ce tableau s'il est, de la part de Lemud, une promesse de revenir assidûment occuper aux Salons à venir une place qu'il n'aurait jamais dû quitter : Talent oblige! — D... L... F...

Le Journal de la Librairie se néglige, et cependant il coûte 20 fr. par an; juste le double de chaque volume du *Manuel de Brunet* dont les frais de *justification* sont bien autrement considérables. De plus, il

est imprimé sur du papier qui jaunit trop vite. Enfin, et ceci est plus grave, on a supprimé depuis plusieurs années une table méthodique de matières qui rendait quelques services.

Les dépôts légaux des ouvrages imprimés au mois de décembre n'arrivent à Paris que dans les mois suivants, et d'autre part, quelques ouvrages paraissant en décembre avec le millésime de l'année suivante. *Le Journal de la Librairie* avait pris l'habitude d'indiquer entre parenthèse, dans ses bulletins de la fin d'une année et du commencement de la suivante, la date indiquée sur le volume. Mais depuis quelques années on a supprimé tout cela, ce qui contrariera plus d'une recherche dans l'avenir. — D-u.

CURIOSITÉS BIOGRAPHIQUES

(expédiées franco contre leur prix en timbres-poste à la Librairie Richelieu)

Le Petit Almanach de nos grands hommes (par Rivarol). Paris, 1788, in-18 broché (frontisp. rogné et titre mouillé). — 2 fr. = Dictionnaire des gens de lettres vivants, par un descendant de Rivarol. Paris, 1826, in-18 de 285 p., demi-rel. non rogné. — 3 fr. = Le Tribunal d'Apollon, ou Jugement en dernier ressort de tous les auteurs vivants, libelle injurieux, partial et diffamatoire, par une société de pygmées littéraires. Paris, an VII, deux tomes en un vol. in-18, demi-rel. (bel ex. non rogné). — 4 fr. = Les Libres Prêcheurs devanciers de Luther et de Rabelais, par Antony Méray, in-18 de 210 p. (bon ex. papier de fil). — 4 fr. = Les 365, Annuaire de la littérature et des auteurs contemporains, par le dernier

d'entre eux (Chevalet) (on y critique un auteur par jour). Paris, 1858, in-12 de 371 p., demi-rel. non rogné. — 1 fr. 75. = Dictionnaire des grands hommes du jour, par une société des très-petits individus. Paris, an VIII, in-12, demi-rel., bon ex. non rogné. — 3 fr. = Martyrologe littéraire, ou Dictionnaire critique des sept cents auteurs vivants, par un hermite qui n'est pas mort (Mennegaud). Paris, 1816, in-8, bas. — 3 fr. = Biographie des Quarante de l'Académie française, 2e éd. Paris, 1826, in-8 de 372 p. cart. — 3 fr. = Tableau ou Dictionnaire des poètes grecs et latins, par Lanteire. Lauzanne, 1791, in-8 de 359 p. (rel. fatiguée; le faux titre manque). — 2 fr. 50. = Etude sur J.-H. Pistalozzi, par P.-H. Pompée, mémoire couronné par l'Institut. Paris, 1850, in-18 de 275 p. br. — On y a joint un certificat donné aux religieux de la Déserte, à Lyon, par le docteur Pistalozzi (son père?) pour une eau vulnéraire, dite *d'arque brisade*. Cette pièce autographe signée est contre-signée par M. de Bellescizes, commandant de Lyon (cachet). — 4 fr. = Petit Dictionnaire de nos grandes girouettes d'après elles-mêmes, biographies politiques à l'usage des électeurs. Paris, 1842, in-12 br. de 420 p., texte compacte (l'intérêt de cet édifiant répertoire n'a pas faibli). — 3 fr. 50. = Statistique des hommes de lettres et savants existants en France, leurs ouvrages, leur domicile, etc. (départements), par Guyot de Fère. Paris, 1834 (ouvrage très-complet fait sur les documents officiels), in-8 de 436 p., demi-rel. (bon ex. non rogné). — 3 fr. = Le Colporteur, par M. de Chevrier. A Londres, chez Jean Nause, l'an de la Vérité, in-12 br. (mouillure au titre). — 3 fr.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Les cancans de Paris dépassent souvent, comme monstruosité, ceux de la plus petite ville de province que ce soit. On pourrait faire des volumes de ce qui se débite par jour de contes bleus à propos de l'événement le plus naturel.

Il y a quelques jours que mourait M. Salomon de Rothschild atteint d'une maladie du cœur. Aussitôt le roman s'en emparait. M. Nadar voit arriver le lendemain un de ses meilleurs amis.

— Tu sais, Salomon Rothschild s'est brûlé la cervelle.

— Comment cela?

— Ayant perdu dix millions à la Bourse, il va trouver son père et lui annonce son malheur : Mon cher fils, dit l'archimillionnaire, quand on joue dix millions, c'est qu'on a le moyen de les payer. Salomon, qui avait du cœur, rendu fou par la réponse de son père, rentra chez lui et se brûla la cervelle.

— En es-tu certain? répondit Nadar.

— Je le sais d'un de ses meilleurs amis... de son intime.

— Allons donc!...

— Mais je te l'assure...

— Alors, ce n'est pas hier, c'est ce matin qu'il s'est brûlé la cervelle...

— Non, hier...

— Je t'assure que ce doit être ce matin, parce que

hier, lorsque j'ai été appelé par la famille pour le photographier, j'ai été obligé de dresser sa tête sur l'oreiller pour qu'il soit bien au point de l'objectif, et je n'ai vu aucune blessure.

— Mais je te jure qu'on me l'a assuré.

— Maintenant c'est possible, comme je te l'ai dit tout à l'heure, ajouta Nadar, c'est peut-être après moi... — D. P.

Un mystère. — Depuis quelques jours on voit une femme mûre distribuer dans Paris les adresses suivantes :

28, RUE DE NAVARIN, 28

Mme THOMAS

DÉPOT DE PARFUMERIE

PARIS

Une somnambule est attachée à la maison

Les actrices qui paient. — Les pessimistes qui crient d'habitude contre la corruption parisienne, ne manquent pas de dénoncer comme une abomination toute nouvelle certaines petites actrices qui paient au lieu d'être payées pour paraître sur les planches. N'en déplaise à leur courroux, ce scandale remonte à une respectable antiquité. Ces deux pages du *Colporteur*, de Chevrier, nous en fourniront une preuve :

« *Gogo* (c'est le nom de mignardise que la Beaumenard portoit dans son enfauce) n'avoit pas encore quatorze ans, que *Monet*, directeur de l'Opéra-Comique, qui m'avoit des obligations, voulut bien la recevoir au nombre de ses actrices, moyennant quatre louis par mois qu'elle étoit obligée de lui payer

pour les deux premières foires. Rêvez-vous, Brochure, s'écria la marquise? Quoi! ces filles paient pour venir se donner en spectacle? Mais d'où diantre venez-vous, Madame, reprit le chevalier; il paroît que vous ignorez le codé *Thuret*, et les premiers éléments de l'Opéra et des autres spectacles où les actrices sont à gages.

« Une fille qui veut se faire connoître, et qui se flatte de réussir par sa figure, se présente au directeur de l'Opéra ou à celui de l'Opéra-Comique. Tous deux dans la plus grande disette de sujets, disent toujours qu'ils ont trop de monde. Une jeune personne qui veut *monter sur les planches*, et se faire voir aux Américains, aux Anglois, aux Hollandois, et même aux pesants Allemands, tous gens ruinables, sacrifie quelque chose, et demande d'abord de s'essayer gratis. Le directeur fait alors valoir les prérogatives singulières attachées aux filles de spectacles, qui, n'étant plus sujettes à la correction paternelle, ni à la rigueur de la police, peuvent être dénaturées et libertines avec impunité. Ces abominables priviléges, qui ne sont que trop réels, déterminent les postulantes à faire un petit sacrifice sur le produit de leurs appas, et elles s'engagent dès lors à donner une certaine somme par mois pour être mises en possession de l'*indécence privilégiée.* »

Les gens de Frotey sont des gens heureux... non pas comme les gueux de Béranger!... au contraire, ils sont en train de jouir de tous les raffinements qui sont le privilége d'une ville bien rentée, — et cela grâce aux efforts d'un seul homme, M. Auguste Guyard.

M. Guyard s'est mis en tête d'être par procuration le bienfaiteur de sa commune. Au service de cette idée généreuse, il a mis et il met encore toute la persévérance et toute l'originalité qui sont le propre

des natures franc-comtoises. — Frotey est un petit village des environs de Vesoul.

Nous avons appelé M. Guyard un bienfaiteur par procuration. Expliquons-nous. — Sa fortune n'est pas à la hauteur de ses bons sentiments. Il a donc taillé sa plume, il a écrit des bulletins chaleureux et il a rallié des souscripteurs avec l'entrain que commande toute œuvre charitable.

Ces bulletins s'appellent lettres aux *gens de Frotey-les-Vesoul.* Ils paraissent périodiquement sous la forme d'une petite brochure intitulée : *Programme, dignité et bonheur du paysan*, ou bien *de la Dignité de l'homme.* Il y a de tout dans ces lettres : des adhésions, des discours sur le bonheur de la vie campagnarde, des correspondances officielles, des extraits de journaux, etc. — Il est bien entendu que partout il n'est question que de progrès et de fondations utiles. Le seul défaut qu'on puisse trouver à l'auteur de ces beaux programmes est de ne pas savoir s'arrêter en route. On ne saurait qu'approuver ses projets de service médical, de reboisement, de société de secours mutuels, de bibliothèque communale et de salle d'asile, mais il nous paraît peu utile et peu praticable, pour toutes les communes dont Frotey-les-Vesoul veut être le modèle, de se donner le luxe d'un musée artistique et industriel, d'un cabinet de physique et de chimie avec télescope et microscope solaire, d'une académie morale, agricole, artistique, scientifique et industrielle, de petites croix d'honneur de 100 francs pour les enfants bien sages. Des prix de politesse envers les vieillards et de respect pour les nids des petits oiseaux nous paraissent aussi, au

point de vue pratique, de vrais enfantillages. — Mais cela n'empêchera point M. Guyard de parler aux gens de Frotey de la musique de Rossini, de tapis d'Aubusson, d'un ciel pur, *bleu sourire de Dieu*, et de Paris à l'atmosphère *saturée d'acide carbonique et de volupté*, etc., etc. — Mais il n'est point de phrases que ne sauvent d'aussi bonnes intentions.

Cette esquisse des projets de M. Guyard serait par trop superficielle si nous n'ajoutions qu'il ne manque jamais de renforcer ses éloges de la vie des champs par un tableau effrayant de l'existence parisienne. Il ne voit que le revers de la médaille, mais il le voit bien. — Lisez plutôt ce réquisitoire :

« Mes amis, gardez-vous de Paris! S'il est l'Éden de convention des riches, il est l'enfer réel des pauvres, dont il irrite sans cesse les désirs sans les jamais satisfaire. Le riche seul a le temps et l'argent nécessaires pour jouir de ces boulevarts, de ces avenues, de ces quais, de ces places, de ces jardins, de ces squares, de ces palais, de ces monuments, de ces musées, de ces théâtres... de toutes ces merveilles humaines qui font de l'antique Lutèce, — la *ville de boue* — toujours digne de son nom, — la Babylone des Babylones. Pour le pauvre, Paris n'est qu'un four à chaux, l'été; l'hiver, qu'une glacière et un lac fangeux; en tout temps, une immense prison.

« Pour le pauvre, les larges quais de Paris ne sont que le lit du fleuve, égout des égouts, qui roule le suicide dans ses flots verdâtres, dans ces eaux immondes qu'on nous fait boire filtrées, il est vrai, *mais en oubliant de filtrer aussi nos imaginations*. Pour la femme pauvre, les squares, les jardins, les théâtres... ne sont que la tentation continuelle et trop souvent, hélas! l'écueil de sa vertu. Partout le libertinage la guette et la poursuit pour la jeter en pâture au vice, à la misère, au désespoir et à la Morgue. Enfin pour

les pauvres, Paris n'est qu'un bagne, un hôpital et un cimetière de dix à douze lieues de tour où la place manque aujourd'hui aux nouveaux arrivants : puisse-t-elle vous y manquer toujours!

« Encore une fois donc, mes chers amis, gardez-vous de Paris! de Paris où l'on s'enrichit le plus souvent par la fraude, par la réclame menteuse; par toutes sortes de spéculations honteuses sur les vices de l'humanité; par l'oubli de tout ce qui fait la dignité et la grandeur de l'homme!

« Gardez-vous de Paris, où toujours il vous faudrait avoir l'argent à la main; où, honnête homme râpé, vous ne trouveriez crédit ni d'un petit pain, ni d'un canon de vin, ni d'un quart de sucre, ni d'un morceau de brique cassée dont vous auriez besoin pour caler votre poêle; mais, où, fripon en gants blancs, vous verriez tous les salons, tous les cœurs et toutes les bourses s'ouvrir à l'appât de vos dividendes imaginaires.

« Gardez-vous de Paris, où les riches, jeunes et vieux des cinq parties du monde, viennent dégrader leurs âmes et pourrir leurs corps dans des orgies qui feraient rougir des brutes! où la misère inscrit annuellement plus de cent mille noms sur les registres de l'Assistance publique! où circule à la barbe d'une armée de sergents de ville, au cœur même de la civilisation la plus raffinée, une armée de vingt-cinq ou trente mille sauvages — repris de justice, voleurs, assassins — qui se jouent des lois, des biens et de la vie des honnêtes gens.

« Gardez-vous de Paris, où la famille est dissoute par une fausse éducation; par l'émancipation prématurée des adolescents flétris de vices et de tabac; par les mariages d'argent; par un concubinage effréné qui donne chaque année sur le total des naissances un tiers de naissances illégitimes officiellement constatées; par l'irréligion, l'athéisme et l'immoralité.

« Fuyez Paris, où la mère, absorbée par les affaires ou les plaisirs, ne peut ou ne veut plus nourrir ses

enfants! où le propriétaire malthulsien commande au locataire, par ses exigences sans nom, l'infanticide anticipé, ne réfléchissant pas, l'imprudent, qu'en chassant de sa maison l'innocence avec les enfants, il en chasse en même temps la bénédiction et le paratonnerre! » — L. L.-y.

Un marchand de perles. — On parle d'une anecdote insérée dans *la Gazette d'Augsbourg* du 29 mai, à l'article *Correspondance de Paris* (texte allemand). En voici la traduction fidèle :

« On a pu lire il y a quelque temps, dans plusieurs journaux de Paris, l'annonce suivante : « On « cherche pour le Sultan des perles d'un grand prix, « pures, sans la moindre tache, de belle couleur; les « perles ne doivent pas être percées ni réunies à un fil, « car elles sont destinées à briller isolément dans le « palais du puissant Sultan. — Ecrire pour de plus « amples informations à l'adresse : *Harem, bureau « poste restante, Paris.* » Beaucoup de possesseurs de perles écrivirent, mais sans recevoir de réponse. Un élève de Vidocq, le fameux policier, envoya cette lettre : « Monsieur, vous cherchez des perles pour « le Sultan; j'en possède une fort précieuse. Angé« lique est âgée de seize ans, le printemps n'a pas « encore fait fleurir plus joli bouton. Eh bien! cette « perle je vous l'offre pour 50,000 fr. » La réponse ne se fit pas attendre. On demande une photographie de la perle afin de pouvoir juger de sa valeur. On envoie la photographie qu'on trouve admirable; on veut voir l'original, rendez-vous est donné au Jardin des Plantes. La perle doit porter une écharpe de soie couleur cerise. Un beau jour d'avril une charmante jeune fille, svelte, gracieuse, à la taille élancée, était assise au Jardin des Plantes à l'ombre d'un châtaignier; c'était Angélique. L'homme qui l'accompagnait s'était tenu un peu à l'écart.

« A l'heure convenue un équipage brillant dans

lequel se tenait un homme décoré de l'ordre du Medjidjé, vint à passer. Dès que l'homme décoré eut aperçu la jeune fille à l'écharpe cerise, il fit arrêter sa voiture, en descendit et s'élança vers Angélique. « Mon cher ange, lui dit-il en lui prenant les mains; vous voulez connaître le Sultan; il est votre esclave, vous l'avez subjugé par vos charmes. » Angélique rougit et pâlit en même temps, lorsque celui qui l'avait accompagnée s'approcha soudainement du monsieur décoré et lui dit : « Au nom de la loi, je vous arrête. »

Suit le récit d'une assez longue altercation dans laquelle l'inconnu déclare se nommer le *comte de Surinam*. Puis la correspondance ajoute :

« Le comte de Surinam doit être poursuivi prochainement correctionnellement. Il est accusé de faire le commerce des mineures. Le comte serait tout simplement le fils d'un marchand de bestiaux de la Valachie. On a trouvé chez lui plus de cent photographies de femmes les unes plus belles que les autres. Les perquisitions faites chez lui ont fait découvrir qu'il vendait les originaux à l'étranger et qu'à ce commerce il gagnait un argent fabuleux. »

Cette histoire du correspondant de *la Gazette d'Augsbourg* est-elle véritable? Cette annonce de perles qui, à notre connaissance, n'a paru dans aucun journal, nous en ferait douter. Cependant le fait est circonstancié d'une façon si originale qu'il doit, comme on dit, y avoir quelque chose là-dessous.

L. L-y.

SALON DE 1864 — GALERIES (suite)

Maisiat. — M. Maisiat est presqu'un débutant,

et, dès sa première exposition, il avait pris rang parmi les maîtres. Il est d'un pays où la peinture de fleurs et de fruits a produit des œuvres d'un ordre élevé. L'école de Lyon, la ville des prodiges du tissage, a toujours encouragé ce genre qui fournit à la fabrique les éléments essentiels de sa supériorité artistique. Tout le monde a gardé le souvenir du peintre Saint-Jean : cet habile artiste est un de ceux qui ont eu au suprême degré l'art de donner à ce genre de composition l'intérêt d'un sujet épisodique. Il avait le goût, l'exactitude, l'adresse de prodiguer les détails sans être diffus; mais il était un peu froid. M. Maisiat semble avoir hérité de tous les dons de ce peintre distingué; cependant il possède les qualités du peintre à un degré plus parfait que celui-là, et il a l'inspiration plus poétique. Il serait cette année le roi du genre qu'il professe avec tant de talent si M. Kreyder n'était là pour lui disputer la palme : chez celui-ci les qualités d'exécution et d'interprétation sont à peu près équivalentes; mais le sentiment poétique est encore plus élevé.

Marchal. — La Foire aux servantes de Bouxviller, par M. Charles Marchal, est un des plus jolis tableaux de l'Exposition. Peint avec un art aimable et spirituel, il offre aux spectateurs curieux des traits de mœurs originaux, une boutade humoristique d'un goût fin, très-distingué et très-naïf. Ce qui nous frappe surtout en cet artiste de réputation naissante, c'est la force de volonté soutenue avec laquelle il passe continuellement du bien au mieux, sans que les succès légitimes qu'il obtient le détour-

nent jamais de la voie d'études sérieuses et progressives dans laquelle il est entré.

Marquiset. — M. Camille Marquiset a rendu les *Roches de Buin* (Doubs) avec une étonnante précision d'effet. C'est large et puissant, vrai au possible; encore un peu pénible d'exécution, mais plein de promesses : que l'habileté se mette de la partie, et voilà encore un bon paysagiste à classer.

Il y a des qualités solides d'observation, du savoir et un sentiment délicat de l'art dans *la Jeune fille* de M. Gaston Marquiset, un des bons élèves de M. J. Gigoux.

Michel. — M. Émile Michel nous arrive avec un très-excellent paysage, *parc de La Grange-aux-Ormes* (Moselle). de cette ville de Metz à laquelle MM. Maréchal, de Lemud et Devilly ont déjà donné un grand renom artistique. M. Michel a puisé à l'école savante de M. Maréchal, l'art difficile, mais charmant quant on le sait atteindre, de concilier le style et la réalité. Une douce mélancolie forme le caractère natif de sa peinture, à l'éclat de laquelle il ne manque plus qu'une lumière un peu moins sourde. La poésie répond volontiers aux sollicitations de sa brosse émue et profondément sincère. M. Michel possède d'ailleurs une qualité qui, développée par le travail, fera de lui un paysagiste de premier ordre : il s'affirme dans tout ce qu'il peint par une individualité saine et solide.

Millet. — *La Bergère avec son troupeau* de M. François Millet peut passer à juste titre pour l'œuvre capitale du Salon. Ce tableau, expression ra-

dieuse de la poésie la plus vraie et la plus saisissante qu'offre le spectacle de la nature, est tout bonnement exquis. Composition grandiose, impression profonde et suave, effet de lumière merveilleusement combiné pour ajouter au charme de cette mélodie champêtre, tout est réuni pour donner à l'œuvre le caractère éloquent d'un art qui prend ses racines au plus profond de l'âme de l'artiste ému jusqu'à l'enthousiasme.

Dans le tableau des *Laboureurs rapportant à l'étable un veau né au champ*, M. Millet a donné une nouvelle preuve de la connaissance intime qu'il possède si bien, des mœurs, du type et des habitudes de corps des paysans. Le soin pieux avec lequel ces natures grossières et incultes s'étudient à cadencer mollement leurs pas pour éviter des secousses funestes au nouveau-né nous paraît être un trait d'observation tout caractéristique. Il est de la valeur de celui qui inspirait à Pierre Dupont ce refrain célèbre :

J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

D. L. F.

M. Obriot.—Que tout journal se garde désormais de prononcer ce nom ! car il lui en pâtira. Un des quatre nouveaux chroniqueurs du *Monde illustré* avait eu la fantaisie d'annoncer un projet de cours de droit dudit M. Obriot, à l'usage des dames; il avait même, l'imprudent, voulu égayer ce sujet grave par quelques plaisanteries innocentes, comme s'il était permis de badiner avec un docteur en droit.

« L'indépendance de la femme, disait-il, est à

l'ordre du jour... M. Obriot s'indigne contre le préjugé qui frappe la femme d'incapacité en affaires. Comme moyen de réhabilitation, il offre au sexe faible un cours de droit spécial. — A son avis, la sagacité et la pénétration de ces créatures déshéritées pourraient très-bien faire éclater leur supériorité si elles étaient admises aux cours de M. Perreyve ou de M. Blondeau. Ici la gravité du jurisconsulte semble effrayée par l'audace du penseur, et M. Obriot se croit obligé de déclarer sa proposition *purement philosophique, morale et imaginée dans le silence du cabinet, par un homme seul.* — Pourquoi cette protestation craintive, M. Obriot? On ne doit jamais paraître décliner l'honneur d'une compagnie dont on soutient les droits. »

A ces quinze lignes, M. Obriot a répondu par une lettre immense digne d'être citée comme un modèle du genre :

A M. le Propriétaire ou Éditeur du *Monde illustré*,

Monsieur,

Nommé dans votre numéro du 21 mai, sans l'avoir recherché et sans avoir demandé à qui que ce soit de rendre compte de mes occupations ou travaux, je vous prie, et, au besoin (la loi du 25 mars 1822 à la main), je vous requiers de vouloir bien insérer textuellement cette réponse.

En la FORME. Les termes désobligeants et mal sonnants dans lesquels il a plu à votre signataire d'écrire ont besoin d'être relevés.

1° Il me fait le chevalier de l'*indépendance* de la femme, alors que je n'ai pas une seule fois prononcé cette expression, et que je parle au contraire de l'autorité maritale;

2° Ce n'est pas non plus moi qui aurait dit : « le préjugé qui frappe la femme d'incapacité; » car la loi seule peut créer une incapacité;

3° Je n'ai nullement songé qu'il fût nécessaire à la femme d'obtenir sa *réhabilitation*;

4° Enfin l'*audace* que votre signataire prête à l'auteur aura bien le droit d'étonner vos lecteurs, quand ils sauront qu'allant au devant des objections il est dit de l'auteur :

« Cet homme n'est ni un fouriériste, ni un des « disciples du père Enfantin; il n'est le partisan « d'aucune doctrine impuissante ou subversive; il « n'est ni un utopiste, ni un rêveur et encore moins « un révolutionnaire. Il est tout positif, et, quoique « très-ardent réformateur, il se croit un des pre- « miers conservateurs de la propriété et de la fa- « mille. »

Quant au FONDS. — En 1838 nous écrivions 48 pages pour démontrer à M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, la nécessité d'établir des cours de droit dans les lycées, et cette année 1864 (vingt-six ans après), M. le ministre Duruy fait entrer le droit dans le programme universitaire.

En conseillant un semblable enseignement pour la femme, nous n'avons eu en vue que de vulgariser une science dont l'ignorance cause si souvent la ruine de la *propriété*, la désolation de la *famille* et la perturbation de la *société*, pour ne profiter qu'à ceux qui exploitent l'inexpérience de la femmeen affaires.

L'étude du droit pour la femme a été conseillée il y a deux siècles, et par Fleury, et par Fénelon, et c'est là ma meilleure défense.

Notre écrit (projet autographié) n'était pas encore mûr ni destiné à la publicité; s'il a été déposé et au ministère et au parquet, c'est uniquement pour mettre à couvert la responsabilité de l'imprimeur. Tiré à cent exemplaires seulement, il ne devait pas sortir du cercle de certaines personnes de connaissance

auxquelles il devait être et auxquelles il n'a pas encore été remis.

Votre journal, Monsieur, eût été moins répandu et moins bien placé dans l'opinion, que j'aurais pu laisser tomber de lui-même cet article; mais il ne faut pas que le crédit dont il jouit puisse tourner au discrédit de qui que ce soit.

Au lieu de rendre compte d'une bonne pensée qui *aurait pu intéresser la classe élevée de vos lecteurs*, il est fort regrettable de voir un écrivain chercher à persifler et à ridiculiser un de ceux qui ont le plus à cœur de propager l'instruction.

Agréez, Monsieur, mes salutations.

Obriot, *avocat*,
rue des Fossés-Saint-Jacques, 19.

Apprenez seulement, pour votre gouverne, que ce dont a essayé de plaisanter votre signataire n'est pas une pure théorie, mais bien un fait passé à l'état de pratique.

Pour la première fois, il y a quatre ans, j'ai professé le cours de législation que je conseille dans un pensionnat de jeunes filles de Paris, et au nombre des personnes étrangères à ce pensionnat, j'ai eu l'honneur de compter deux demoiselles de dix-neuf et vingt ans, accompagnées de madame leur mère, filles et femme d'un de nos premiers magistrats de la capitale, qui, toutes trois, dans ces conférences d'une heure, prenaient des notes avec le même empressement que les bons élèves de nos facultés le font aux cours des meilleurs professeurs.

C'est sans doute assez dire si un pareil enseignement est capable d'intéresser.

Mais ce n'est pas tout encore. Avant de s'incliner devant la loi prise *en main* par M. Obriot, *le Monde illustré*, tout contrit, l'avait humblement prié de réduire son épître à des proportions plus en harmonie

avec celles de son sujet. L'implacable docteur a répondu par une lettre plus longue encore et par une assignation à comparaître devant le tribunal correctionnel. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des débats. — L. L-y.

LIVRES SUR LE JEU

(expédiées franco contre leur prix en timbres-poste à la Librairie Richelieu)

Faro and Rouge et Noir; the mode of playing and explanation of the terms used at both games; with a table of the chances against the punters, extracted from de Moivre. London, 1793, in-12 br. — 2 fr. = Le numéro 113, ou les Catastrophes du jeu, histoire véritable, par Cuisin, 2e éd. augmentée de nouveaux faits qui tiennent à l'histoire des jeux. Paris, 1815, in-12 cart. non rogné. — 3 fr. = Le Trente et un dévoilé, ou la Folie du jour, dédié à la jeunesse, par G.-N. Bertrand. Paris, 1798, in-8 br. (très-curieuses combinaisons de chiffres). — 3 fr. 50. = Soirées de Frascati, ou Mémoires de feu le chevalier de Saint-Fulchrand, par L. E. A. R. Paris, 1824, in-12 br. « Si l'on juge, dit l'avertissement, du mérite d'un ouvrage par l'argent qu'il a coûté, quel ne doit pas être le mérite de celui-ci! L'auteur, qui possédait deux cent mille francs de patrimoine, les a employés à acquérir les connaissances qu'il renferme. » — 3 fr. = Les Joueurs et M. Dusaulx. *Agripinæ*. Chez N. Lescot, 1781, in-8 (bel exemplaire broché de ce fameux pamphlet). — 3 fr. 50. = De la Passion du jeu, de l'Infidélité des joueurs et de leurs ruses, ouvrage anecdotique, par J. A..... Paris, 1824, in-8 br. Cet ouvrage contient une histoire des joueurs de la fin du dix-huitième et du dix-neuvième siècles.

Tous ceux qui vivent encore y trouveront des anecdotes qui leur sont connues. C'est aussi celle des maisons de jeu, des maîtres et des suppôts de ces maisons. — 3 fr. 50. = Le Guide du ponte, ou le Hasard soumis au calcul, contenant 25 tableaux avec des instructions propres à faire toujours gagner aux divers jeux de hasard, par Claude Prosper. Paris, 1820, in-8 br. — 3 fr. = Révélations scandaleuses (violent pamphlet contre un ancien entrepreneur des jeux, Bernard, par son teneur de livres, Fiérard). Paris, 1814, in-8 broché.—2 fr =A bas tous les jeux, par J.-C. Mortier, homme de loi. Paris, Pelletié, sans date (gravure curieuse représentant l'intérieur d'une maison de jeu sous la république. Un homme s'y brûle la cervelle en pleine assemblée et on lit au dessous : Frémissez! voilà du joueur le sort inévitable!). In-8 br. — 3 fr. = Esquisse morale sur les maisons de jeux. 1825, in-8 (pamphlet fait par un ennemi acharné de MM. de Chalobre et Bénuzet). — 3 fr. 50. = Trente et Quarante dévoilé, par J. Jouet de Lanciduais, ancien officier supérieur dans l'armée égyptienne. Paris, 1859, in-8 de 162 pages (nombreux tableaux d'exercices). — 2 fr. = La Vérité sur le jeu, les banques et les systèmes. Paris, 1855, in-8. — 1 fr. = La Rouge et la Noire, banques de jeux, par Mas de Maran. Paris, 1858, in-12 (physiologie des jeux allemands; *ces dames* n'y sont pas même oubliées).—1 fr.=Les Echos de Hombourg, la Banque, par Et. Pall (Platel). Paris, 1856, in-12 (pamphlet original très-vivement écrit). — 1 fr. = Simple note pour F. Platel, auteur des Echos de Hombourg, contre M. Panis, fermier d'annonces, 1 feuille in-4°. — 1 fr.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Paris à Bade. — Il est de mode en cette saison de dire que Paris n'est plus à Paris. Nous avons voulu voir s'il se retrouvait à Bade, et nous n'en sommes pas encore bien sûr. Non pas qu'on n'y parle point français : heureusement pour nous, notre langue est devenue une mode, un trait d'union entre les diverses tribus de cette colonie cosmopolite. Mais si on en excepte Amédée Achard, le Parisien n'en est pas plus arrivé pour cela. En revanche, le prince régnant fait flotter son pavillon jaune et rouge sur le château grand-ducal; la reine de Prusse est, dit-on, ici dans le plus modeste appareil, selon sa louable coutume, et les princesses russes foisonnent (Gagarin, Galitzin, Dolgorouki, Menschikoff, etc.).

Le *Badenblatte*, ou pour mieux dire, la gazette du pays, porte à un chiffre fort respectable le nombre des étrangers déjà venus. Parmi ces visiteurs, on ne voit pas, il est vrai, figurer sans quelque étonnement les noms de « Bénazet (Ed.), Dupressoir sen., et Dupressoir jun. » — C'est un peu comme si un maître de maison se faisait annoncer à la porte de son salon, mais enfin cela fait nombre. Qui veut le but ne doit pas négliger les petits moyens. — Nous sommes convaincu, du reste, que M. Bénazet aimerait mieux être partout ailleurs. Il a été tellement circonvenu, obsédé et *carotté*, qu'il a pris le parti de se cacher à tous les yeux sous un prétexte de maladie nerveuse

que justifient les visites régulières d'un médecin. — C'est le cas ou jamais pour un de ses anciens familiers de reparaître sur l'horizon, mais le docteur Verdé-Delisle paraît avoir dit adieu à Bade, où nous l'avions vu il y a deux ans. Il cherche, me dit-on, un éditeur pour un gros traité sur les *passions*. On se rappelle que vers 1845, son *Apologie des gens grêlés* a fait une certaine sensation. La petite vérole n'est, en effet, selon M. Verdé-Delisle, que l'évaporation nécessaire d'un principe pernicieux, réagissant sur toute l'économie morale si on a prétendu s'opposer à son triomphe. Et voici comment la vaccine nous a tous rendus à peu près crétins, — hors le savant docteur; — son visage a été, bien entendu, marqué par ce mal salutaire. — Il soutient d'ailleurs sa théorie avec beaucoup de verve et de causticité.

Pour en revenir à Bade, constatons que ses environs sont toujours aussi pittoresques, aussi peuplés de légendes antiques, — on serait capable d'en créer si chaque montagne n'était pas déjà pourvue de la sienne. La bière y est toujours bonne; les truites y sont toujours fraîches; les écrevisses n'ont pas perdu un millimètre de taille, et les vins du cru ont conservé leur petit bouquet. Les promenades sont bien un peu gâtées par la régularité déplorable avec laquelle d'affreuses averses fêtent le souvenir de saint Médard... Mais voici la musique qui, trois fois par jour, vous rallie devant la colonnade de la Conversation. De là, nous entrons naturellement dans les salons de jeu, où l'or et l'argent jouent un autre concert.

Les fidèles sont là depuis onze heures; ils *travail-*

lent, car la vie des eaux n'est point pour eux cette douce existence qui fait le bonheur des commerçants enrichis et des avoués en vacances. Les uns piquent et repiquent leurs petits cartons. Cet autre n'a pas assez de deux crayons pour enregistrer les arrêts du destin. Et comme la roulette fonctionne avec une certaine rapidité, c'est merveille que de le voir manœuvrer avec le crayon noir pendant qu'il a saisi le crayon rouge entre ses dents et *vice versâ*. Le mouvement qui lui cause tout ce travail de voltige n'est pas, il est vrai, une simple fiche. C'est un petit tableau synoptique oblong; couvert de signes avant cinq minutes, il ira rejoindre tous ceux dont sa poche est déjà gonflée, et dans un an, nous verrons sans doute annoncer quelque brochure nouvelle, avec un titre comme : *la Roulette enfin dévoilée.*

A côté de ces observateurs, siégent les joueurs proprement dits. On joue bien petit jeu à Bade, nous disait un employé de la maison. L'appréciation est en vérité trop modeste. On joue petit jeu, si l'on veut, mais on joue plus longtemps, ce qui revient au même.

Que de types curieux dans les deux camps, de la roulette et du trente et un! — depuis cette douairière ridicule qui s'arrête après avoir fait pour la vingtième fois mine de risquer son écu, jusqu'au joueur qui, doublé d'or et de bank-notes, a placé une vingtaine de louis à leurs cases avant même le sacramentel : *Faites vos jeux, messieurs!* On a surtout remarqué pendant tout juin, un joueur dont l'aisance, la méthode et la constance ont fait l'admiration de la galerie, sans excepter celle de certaine

princesse..... Mais sachons nous arrêter à temps sur le terrain des personnalités. Rien de monotone, du reste, comme l'aspect de ces tournois, quand on ne tient pas absolument à y faire sauter la banque. Le public forme alors la partie la plus attrayante du spectacle auquel il vient assister, public de barons allemands à gros ventres et à grosses moustaches, de petits juifs aux yeux brillants, d'hommes graves en tenue de berger fashionable, d'officiers autrichiens coquettement serrés dans leurs jaquettes d'un blanc immaculé, de cavaliers prussiens montés sur des éperons gigantesques, de beautés germaniques sérieusement empanachées, d'Anglaises à paletots écarlates, etc., etc. — Puis à travers toute cette cohue, voici le rabat d'un prêtre venant préparer *de visu* les foudres de son prochain sermon ou le papillon noir du bonnet d'une vieille Badoise endimanchée ; — image symbolique des phalènes qui viennent se brûler aux clartés du lieu.

L'ordre le plus bourgeois règne en ces superbes salons, et on n'y voit pas de ces têtes positivement désespérées qui retardent votre sommeil d'une heure. Samedi dernier, par extraordinaire, un mari réclamait le porte-monnaie de sa femme, disparu pendant qu'elle plaçait un enjeu à la roulette, mais la sérénité de la police n'en était aucunement troublée, et le commissaire répétait d'un air placide : « Ce doit être un *betit cheune homme anglais* placé derrière madame. Il est parti tout de suite. » — On voit que la question des duchés n'a pas mis l'Angleterre en bonne odeur chez nos voisins.

M. de Girardin vend sa villa quatre-vingt mille

florins à Mme Cavendish. On doit dire qu'il n'y séjournait guère et que Bade le voyait à peine.

Terminons ce petit courrier par une grande nouvelle qui ne peut manquer d'impressionner un certain monde. Les Badois, qui font métier de louer des appartements garnis aux étrangers. ont résolu de n'y laisser entrer aucune biche parisienne. En français de Bade, une biche est *une dame qui reçoit des messieurs.*—Si elles ne recevaient que cela, ce ne serait pas la peine de se déranger pour aller si loin.— Toujours est-il qu'une dame seule sera fort exposée cette année à coucher sur le pavé; pour peu qu'elle soit jolie, on lui fermera la porte au nez. Il ne lui restera plus que la ressource de se présenter avec des lunettes vertes et un contrat de mariage. — L'an dernier, on avait bien la ressource de se faire escorter par des duègnes de dévote apparence, mais cette mine a été éventée. — L-y.

Le calembour est une maladie qui ne respecte rien. On se rappelle que pendant six heures, une bonne partie de Paris a cru Lapommerais acquitté par le jury. Nous avons fait de consciencieuses recherches pour connaître la cause de cette mystification, et nous avons découvert que son auteur était tout bonnement un homme inquiet de ne pouvoir placer un double calembour. Partout il courait répétant :

— Eh bien! voici Lapommerais acquitté!

— Ah!

— Oui, mais l'arrêt qui a rendu *Lapommerais net*, en a fait un docteur *acquitté* pour ses malades.

Ce serait faire injure à la sagacité du lecteur que d'expliquer les finesses de cette pointe. Ce qu'il y a

de plus étonnant, c'est que le coupable est homme d'esprit.

Le Nain jaune converti. — On annonce une transformation curieuse dans un des organes le plus accrédités de la petite presse.

Une forte part de la propriété du *Nain jaune* a été cédée à M. Théophile Sylvestre qui a obtenu un privilége politique qu'il apporte à ce journal en y introduisant avec lui M. Louis Veuillot. M. Barbey d'Aurevilly, collaborateur du *Nain jaune* dès la création de cette feuille, y prendra une part plus active et y traitera, dit-on, des questions de philosophie religieuse et de politique.

M. Aurélien Scholl ne quitterait pas immédiatement le journal qu'il a fondé et y demeurerait quelques mois encore pour faire accepter aux abonnés actuels, par une transition progressive, les éminents collaborateurs de la rédaction nouvelle.

MM. Th. Sylvestre, Veuillot et Barbey d'Aurevilly projetteraient, à ce qu'on assure, une campagne formidable contre les libres penseurs et les journaux libéraux. — R. P.

Une découverte artistique de plus est annoncée par cette affiche :

EXPOSITION GRATUITE

Hôtel de Trévise, rue de Trévise, 18, au deuxième. — Chef-d'œuvre original authentique d'A. Carrache. — Ce grand et magnifique tableau biblique, *Suzanne et les Vieillards*, est une œuvre sublime de beauté, de noblesse et d'éloquence dans laquelle le célèbre peintre bolonais a développé tout son génie.

Il ornait à Lyon une belle maison historique, anti-

que demeure seigneuriale. Il vient d'être expertisé à Paris, et l'unique désir de son propriétaire est de faire admirer à tous les connaisseurs l'immense mérite d'une peinture ignorée du monde des beaux-arts.

Visible de neuf heures à midi et de deux heures à cinq heures.

Les plaisants diront qu'on a oublié de recommander une chose aux visiteurs : c'est d'admirer la toile sans réserves s'ils ne veulent pas être malmenés par son possesseur.

M. J. l'Herbette. — Nous surprendrons peut-être beaucoup de gens en leur disant que M. J. l'Herbette, dont les journaux annonçaient il y a quelques jours la mort, avait demandé, depuis trente-six ans, la suppression de la tribune dans sa brochure ; *De la France nouvelle et de ses représentants.* (Paris, Sautelet, 1828, page 99) :

« Les discussions qui s'établissent dans des assemblées privées, où l'on se parle et se répond, où l'on cause, seront toujours meilleures que celles de la tribune, où l'on s'adresse moins à ses collègues qu'au public, dont on veut capter les suffrages. Mais, pour que les discussions parlementaires s'améliorent, pour que le positif et la simplicité remplacent le vague et la recherche, il faut surtout solliciter la suppression de deux dispositions réglementaires des plus nuisibles : *l'appareil du costume et de la tribune et la tolérance des discours écrits.* L'Angleterre, qui ne vise qu'à l'utile, répudie avec soin ces usages, que nous conservons précieusement, nous qui, entrés depuis peu dans le régime constitutionnel, subissons encore dans nos mœurs les habitudes de la vieille cour, et, grands amateurs de la représentation, jouons à la poupée avec beaucoup de dignité. *Tel homme du banc où il est*

assis, et sans aucun insigne, développera une idée avec calme et sans emphase : du moment qu'il est revêtu d'un habit de cérémonie, et élevé à la tribune comme sur des planches, il se sent hors de sa sphère, s'intimide ou se guinde, se tait ou se croit obligé et se voit entraîné à parer son discours comme son habit, et à l'exhausser comme son théâtre. De là des décisions gonflées de paroles plutôt que nourries de raisons; des tirades aussi fatigantes à la Chambre qu'à la scène. De là deux maux pour un : l'on est privé des observations d'une foule d'hommes éclairés, et l'on obtient, en échange, le bavardage d'insipides rhéteurs qui prennent pour de l'éloquence l'humiliante infirmité d'une langue vide et sonore. La tolérance des discours écrits aggrave encore cet inconvénient; elle en a aussi un plus grand : le discours préparé à l'avance n'a jamais trait à celui qui précède; les orateurs parlent l'un après l'autre, sans se répondre jamais, et l'on ne voit pas de ces chocs corps à corps qui seuls font jaillir la lumière. »

SALON DE 1864 — GALERIES (suite)

Moreau. — M. Gustave Moreau est, cette année, un des lions du Salon. Seul peut-être, entre tous les exposants, il a eu l'honneur de faire naître des polémiques. Le caractère essentiellement littéraire de son tableau *d'Œdipe et le Sphinx*, explique l'engouement dont, à première vue, il a été l'objet. Toute composition qui peut fournir un texte aux dissertations des critiques, est, pour ceux-ci, une œuvre supérieure. Le plus grand mérite de celle-ci est d'être sérieusement et intelligemment conçue. M. Moreau s'est évidemment beaucoup préoccupé d'imiter les maîtres primitifs de l'Italie. Il vaudrait mieux pour M. Moreau et pour

le public qu'il se fût efforcé de faire renaître l'art du seizième siècle, mais l'incorrection de son dessin nous explique sa préférence pour les maîtres du quinzième.

M. Moreau est un chercheur, et il a tant cherché depuis douze ou quinze ans, qu'on ne peut pas encore prévoir s'il a enfin trouvé sa manière définitive. Il y a dix ans il cherchait avec obstination à s'approprier les procédés et les éblouissements de couleur de Delacroix. Il obtenait souvent un résultat assez satisfaisant; mais en somme il restait encore loin du maître de son choix. A ce propos Delacroix disait en riant : « Ce pauvre Moreau il s'efforce de m'imiter, mais il n'imite que Chasseriau. » Au bout du compte il faut conclure de l'exposition de M. Moreau que cet artiste, tout incomplet qu'il soit encore, est de taille à devenir un fameux peintre.

Moyse. — *Le Supplice de Caïphe*, tiré de *l'Enfer* du Dante, par M. Édouard Moyse, est un des bons ouvrages du Salon. On avait pris soin, sans doute par égard pour les nerfs des petites maîtresses, de le placer hors de vue; enfin depuis une quinzaine de jours il a été remis à portée du regard, et les connaisseurs admirent fort cette peinture vigoureuse, accentuée, ce dessin savant, cette expression puissante qui réunis en cette toile y prêtent un intérêt très-vif.

Il y a également une heureuse entente de l'effet, et une exécution consciencieuse dans *le Philosophe* du même auteur.

Nazon. — La peinture de M. Nazon est élégante, d'une expression sentie et naïve et dédaigne d'avoir

recours aux séductions irrésistibles du savoir-faire et du charlatanisme. Elle vit des ressources effectives d'une palette abondante, colorée et déjà très-savante.

M. Nazon, surtout en son paysage intitulé *Novembre*, possède le charme qui attire et retient. Quiconque entrevoit ses tableaux veut les voir à loisir, et, quand on les a vus, on n'en saurait plus perdre le souvenir.

Penguilly l'Haridon. — Voici une des organisations artistes les plus individuelles de ce temps. Directeur du Musée d'artillerie, M. Penguilly l'Haridon est un écrivain archéologue d'un savoir profond et varié. Peintre, le genre humoristique est celui dans lequel il a donné les preuves les plus brillantes de la souplesse de son talent et de la finesse de son esprit. Mais toutes les scènes de style fantastique qu'il a composées empruntent à ses études savantes un caractère sérieux et parfois philosophique qui leur prête en même temps un aspect de grande peinture et une originalité puissante.

L'Arrivée des Mages à Bethléem est une œuvre des plus remarquables et dont la nouveauté pittoresque d'aspect n'est pas la moindre qualité. Répudiant ce poncis traditionnel qui depuis cinq siècles a défrayé l'imagination des peintres, M. Penguilly, mettant au service de la composition ses connaissances archéologiques, a reconstitué toute une face des civilisations de l'Inde et de la Perse antiques, et, avec un charmant esprit d'arrangement, ravivé par une verve intarissable, il a inventé un somptueux cortége qui peut enfin nous donner une idée de la grandeur et de la magnificence des rois d'Asie.

Le tableau de *l'Ouragan*, d'une impression de terreur si fortement généralisée, qu'elle atteint presque au fantastique, est, comme celui des *Rois Mages*, une des œuvres capitales du Salon.

Ribot. — Il y a trois ou quatre ans à peine, M. Ribot, à peine connu de quelques artistes enthousiastes d'art sincère, s'adonnait, dans le silence de l'atelier, aux fortes études qui, jadis, faisaient les maîtres et auxquelles on substitue volontiers, de nos jours, une rapide acquisition du savoir-faire et d'une sorte de prestidigitation qui séduit et trompe le vulgaire.

Aujourd'hui M. Ribot est parvenu tout d'un coup à forcer l'attention des indifférents eux-mêmes, tant sa peinture large, étudiée, savante et cependant passionnée, porte l'empreinte de l'enthousiasme du travail et de l'amour de l'art. Chez lui l'effet est caressé avec une tendresse qui l'attache à faire saillir, sous le jour le plus favorable, tout détail propre à concourir à la réalisation complète de l'ensemble qu'il a en vue de rendre palpable.

Ce n'est pas copier les maîtres que de voir les objets et d'en saisir le relief sous le point de vue même qui les a frappés; aussi est-ce à titre d'éloge que nous ferons ressortir le point de contact qu'il y a entre la peinture de M. Ribot et les chefs-d'œuvre de Ribeira et parfois de Vélasquez. Nous préférerions le voir prendre exclusivement pour guide le blond Vélasquez; car une admiration trop prononcée, de sa part, pour Ribeira risquerait de le maintenir dans un parti pris auquel il n'est que trop naturellement enclin. Le désir, bien légitime d'ailleurs, de faire saillir avec plus d'énergie le relief des figures qu'il

modèle avec une finesse de ton et une fraîcheur de coloris incomparables et d'en concentrer l'effet avec plus d'éclat, entretient chez M. Ribot l'habitude des fonds noirs et opaques. C'est là un moyen qu'il ne faut pas condamner sans réserve, car il a souvent des effets d'une singulière puissance; mais on aime assez qu'un tableau soit, dans son ensemble, un résumé et comme une synthèse de la nature, et la nature ne donne ces effets d'opposition du noir absolu au clair-nuancé que dans des cas essentiellement restreints. Il serait donc regrettable que M. Ribot érigeât ce procédé en système et qu'il ne fît pas de temps en temps quelques concessions au culte prestigieux du clair-obscur. Il est doué des dons puissants de l'école espagnole; il deviendra rapidement un de nos meilleurs peintres et des plus originaux, pourvu qu'il prenne quelques conseils à l'école de Rembrandt.

Ces réserves faites, nous ne connaissons pas, au Salon, un seul tableau qui puisse rivaliser de facture savante ni de puissance de rendu avec *le Chant du Cantique* et surtout avec *les Rétameurs*.

Rouvière. — Ceux qui ont admiré au théâtre la physionomie vivante, réelle et passionnée que l'acteur Rouvière sait donner, avec un art si souple et si nerveux, aux créations dramatiques qu'il entreprend de personnifier, ignorent peut-être que cet artiste de tempérament shakespearien a commencé, dans sa jeunesse, par être peintre, et, qui plus est, peintre de talent et d'avenir. On a de lui un *Banquet des Girondins*, éclos à l'école du peintre Gros et qui a des emportements de passion et des hardiesses de

facture qui font penser à Géricault. Après trente ans d'indifférence pour un art qu'il semblait aimer avec l'ardeur de ses vingt ans d'alors, M. Rouvière a reparu cette année au Salon avec son portrait peint par lui-même sous les traits d'Hamlet. Cette œuvre, tout passion, tout enthousiasme, serait un morceau très-remarquable si l'auteur n'avait un peu trop perdu, dans sa longue inaction, le libre maniement de sa brosse. Mais il est assez profondément peintre pour qu'un peu de pratique ne lui rende pas promptement ses anciens avantages. — D. L. F.

LIVRES NOUVEAUX

Passion, par Louise d'Isole (2 fr.). — Voici une muse que nous louerions volontiers si la préface ne s'en était chargée déjà. « C'est une Sapho, dit-elle, et une Sapho baptisée. » Nous serions un vrai païen si nous ajoutions un mot de plus. = *Histoire de la Société française pendant la Révolution*, par E. et J. de Goncourt (3 fr. 50). — Réédition d'un ouvrage paru il y a une dizaine d'années sous un format moins portatif; il se recommande par une infinité de détails vraiment curieux, presque toujours piquants, pris aux bonnes sources et présentés avec goût. Les auteurs ont senti et ont travaillé leur sujet en artistes. = *La Pluralité des mondes habités*, par Camille Flammarion (in-8 av. pl., 7 50). Exp. des conditions d'*habitabilité* des terres célestes au triple point de vue de l'astronomie, de la physiologie et de la philosophie naturelle. L'auteur se prononce pour l'affirmative : la fourmi dans nos campagnes serait, d'après lui, mieux fondée à croire sa fourmillière le seul endroit habité du globe, que nous à regarder l'espace comme un désert dont la terre serait l'oasis. — M. Flammarion est professeur d'astronomie; il fut l'ami et l'élève de Jean Reynaud. Son travail, qui est

fort étendu, présente à l'appui de sa thèse des preuves surprenantes. = *La Seconde Vie*, par X. Saintine (in-8. 6 fr.) — Méli-mélo de contes fantastiques fortement nuancés de science et d'humour. Par des faits pris dans l'ordre naturel, on semble avoir voulu y prouver que l'invraisemblance pouvait être très-vraie. Ce volume est imprimé avec luxe; — il en avait le droit. = *Les Marchands de Miracles*, par Alfred de Caston. (3 fr.). — Cette histoire de la superstition humaine est une sorte d'abrégé. On y vise moins à la nouveauté des détails qu'à l'effet de l'ensemble. On y rencontre tout, depuis les pythonisses de l'antiquité jusqu'aux spirites modernes; depuis M. Renan jusqu'à M. Delaage. Les jugements portent la marque d'un esprit éclairé, mais nous aurions voulu les voir escortés d'un peu de physique. M. de Caston, réputé si bon physicien, aurait pu nous donner quelques utiles renseignements. — Il n'y a pas longtemps qu'un de ses *anciens* à l'Ecole polytechnique, M. le colonel Susane, nous en apprenait plus long sur le rôle joué par le salpêtre dans les miracles de l'antiquité (*Origines de la Poudre*). = *Chroniques et Légendes des rues de Paris*, par Édouard Fournier (3 fr.). — Beaucoup d'historiettes, beaucoup de citations, beaucoup de petites notes anciennes et modernes sur les hôtels de Salm et de Pimodan, sur les châteaux de Madrid et de Bercy, sur le café de la Régence et le restaurant du Veau qui tette, sur le cèdre de M. Gigoux, etc. — Bien que le volume ne soit pas tomé, il sera probablement suivi de plusieurs autres. La lecture n'en est pas dénuée d'intérêt. = *Le Douanier de mer*, par Élie Berthet (2 fr. 50). — Roman de mœurs suffisamment étudié, assez tragique pour intéresser d'autres lecteurs que les habitants du Tréport. On y reconnaît le jeu patient d'une vieille lame du romantisme; son poignet n'est jamais fatigué. = *Les Finesses de d'Argenson* (3 fr.). — Roman historique bâti sur les ruines du système de Law. Ce n'est pas le premier et ce ne sera malheu-

reusement point le dernier. = *Les Nouveaux quarts de nuit*, par G. de la Landelle (2 fr. 50). — L'étiquette n'est pas trompeuse. Quand M. de la Landelle descend de son aréostat, il se jette toujours à la mer, et s'il s'égare parfois sur les terres bretonnes, soyez sûr qu'il ne perd pas la côte de vue. — Il y a des quarts plus ennuyeux que ceux-là. = *Souvenirs d'histoire contemporaine*, par le baron Paul de Bourgoing (in-8, 7 fr. 50.). — Fidèle aux traditions diplomatiques de sa famille, l'auteur représenta la France en Espagne, en Russie et en Allemagne. Sa longue carrière lui a permis de voir pendant un demi-siècle les faits les plus importants et les plus grands personnages. On ne saurait donc accueillir sans un réel intérêt des révélations qui ont le mérite d'être assez neuves, empreintes d'une modestie parfois excessive et surtout débarrassées de ces longueurs inutiles qui surchargent trop de mémoires contemporains. = *La Lionne amoureuse*, par Fortunio (3 fr.). — Une photographie de Franck, — d'après un portrait au pastel de Mme Noggerath, — donne à ce volume un petit air d'histoire que semble confirmer encore le pseudonyme de l'auteur. Ce serait vraiment malheureux pour l'héroïne qui vint tout exprès de Privas pour être à Paris le jouet innocent des passions les plus fatales et que le dernier chapitre frappe mortellement avec l'homme vraiment aimé. = *Les Déicides*, par J. Cohen (in-8, 6 fr.). — Nouvelle édition d'un livre qui a fait un certain bruit. Il apprécie avec convenance et avec tact la situation religieuse, mais il fait jouer un bien singulier rôle au judaïsme en lui faisant *admirer* le christianisme comme un semeur préparant la moisson que le peuple d'Israël doit récolter un jour. = *En Vacances*, par Oscar Comettant (3 fr.). — Un peu de tout pris partout. On se promène de Cauterets à Caudebec. On se livre à l'étude de mœurs sérieuses comme au dialogue enfantin pris sur nature. C'est sans doute pour cela que le volume est dédié à Louis Desnoyer, un maître

en ce dernier genre. Ce que nous aimons dans M. Comettant, c'est l'absence de toute réclame. Rien d'amusant comme l'histoire de son jeune homme conduit à Pau pour sa santé, voyant son poumon droit condamné par le docteur X, puis son poumon gauche condamné par le docteur Z., et enfin ses deux poumons déclarés bons pour le service à un conseil de révision. — Nous conseillons cette lecture aux poitrinaires. = *Nos Gens de lettres*, par Alcide Dusollier (3 fr.). — Galerie d'études critiques réservée aux écrivains qui marquent le plus en notre temps. On y sent un vif amour des lettres et un amour sincère pour les plus jeunes soutiens de notre drapeau littéraire, qui devient, hélas! bien lourd à porter.

Acquisition d'ouvrages avec facilité de paiement

Il est des ouvrages dont la possession est nécessaire. Pour l'homme de cabinet, ils constituent ce qu'on appelle *un instrument de travail;* pour tout autre, c'est un répertoire facile à consulter en des occasions de plus en plus fréquentes. Malheureusement un prix presque toujours élevé entrave leur acquisition. Parmi ces ouvrages on peut nommer le *Dictionnaire de la vie pratique*, par Beleze; le *Dictionnaire des Contemporains*, par Vapereau; le *Dictionnaire historique* et le *Dictionnaire scientifique* de Bouillet; le *Dictionnaire national* de Bescherelle, et enfin les seize volumes du *Dictionnaire de la Conversation.*

Sans être d'un usage aussi forcément journalier, d'autres œuvres ont pour ainsi dire leur place marquée dans toute bibliothèque, comme l'*Histoire de la Révolution* et l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par Thiers; la *Géographie universelle*, de Maltebrun; les *Œuvres de Buffon* et celles de *Châteaubriand;* etc.

A ce titre, nous signalerons aux abonnés de *la Petite Revue* les facilités de paiement qui leur sont offertes par la librairie Richelieu dont le prospectus est joint à ce numéro. — R. P.

Paris. — Imp Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Un général en deuil. — Il vient d'être prescrit aux magistrats de revêtir la robe pour recevoir les visites de corps. On sait que leur tenue de ville réglementaire comporte l'habit brodé de velours noir, le chapeau-claque et l'épée à poignée blanche. Un conseiller ainsi vêtu se présente un jour chez un général nouvellement promu à un commandement en province. Ne le trouvant pas, il s'en va sans laisser de cartes, disant : Je vais repasser. Presque immédiatement après, rentrée du maître au logis. Il insiste près du planton pour savoir qui est venu : Ma foi! répond le soldat assez embarrassé, je crois que c'est un général en deuil.

Les fautes de ponctuation dangereuses. — La ponctuation ayant toujours été dans la langue française une partie importante de l'orthographe, nous n'avons pas été surpris de voir le sculpteur Lepère se quereller ces jours derniers avec M. About à propos d'une virgule. N'avions-nous pas vu, il y a quelques années, un M. V. intenter un procès à un journaliste, parce que celui-ci avait fait suivre un fait divers concernant ce monsieur, d'un certain nombre de points de suspension?

Et ne vit-on pas, en 1849, un journal de Lyon imprimé chez Chanoine, comme aujourd'hui *le Progrès*, être condamné à 1,000 francs d'amende et à un an de prison, pour avoir terminé un article commémo-

ratif des journées d'avril 1834 par un certain nombre de points d'exclamation renversés?

Goya dans une école de beaux-arts. — On sait que, vers la fin de sa vie, il habita Bordeaux; il avait l'habitude de venir souvent visiter à l'École des beaux-arts le professeur de peinture avec lequel il était très-lié; et, souvent en regardant travailler les élèves, il se permettait de leur donner des conseils, peu en rapport, il est vrai, avec les principes de David, dominant encore à cette époque. Quelques élèves recevaient les observations sans rien dire; mais le plus grand nombre se regimbaient et manifestaient hautement leur déplaisir. — Qu'est-ce que c'était que Goya?

Le professeur, s'apercevant de l'état des esprits, dit un jour à Goya :

— Ces messieurs voudraient bien que vous fassiez succéder la pratique au précepte...

Goya s'excusa d'abord, puis prenant la place d'un élève, il peignit, sur une académie du plus pur David, une tête comme il savait les faire du romantisme le plus échevelé! Depuis ce temps on regarda le célèbre peintre espagnol d'une tout autre façon, car la tête fut copiée et recopiée tour à tour par tous les élèves de l'École.

Encore un mot sur Lapommerais. — Le matin de l'exécution, plusieurs personnes causaient à une table du café des Variétés.

— Eh bien! dit l'une, tu l'as vu mourir?

— Oui.

— Comment a-t-il été?

— Mon Dieu, ni trop lâche, ni trop courageux, comme un homme qui n'est pas habitué à ces choses-là, qui y va pour la première fois. — D. P.

L'envoi tout gracieux d'une pièce inédite nous fournit une occasion nouvelle de faire apprécier le talent original de M. Albert Glatigny. On sait que le chantre des *Vignes folles* a horreur des conventions bourgeoises; il se pique même pour l'étrange d'une passion qu'on est libre de ne point partager, mais dont l'expression frappe toujours par une distinction peu commune. Ainsi, les Parisiennes se griment volontiers et on s'élève généralement contre les abus de cette mode. Et, hardi chevalier, voici M. Glatigny arrivant à la rescousse de Vichy où il rédige *la Saison* pour le plus grand plaisir des baigneurs! Et il démontre que si certaines beautés ont toujours une palette au service de leurs visages, il faut bien que cela plaise à quelqu'un.

MAQUILLAGE

I

J'éprouve à suivre, ma petite,
Tes mouvements capricieux
Un âcre plaisir qui m'irrite
Et me fait t'aimer encor mieux.

Rien n'est vrai dans ton gaspillage
De fins parfums et de couleurs,
Et tu voles au maquillage
Tes charmes les plus querelleurs.

Bien que je devine ta ruse,
Je ne t'en veux pas. Sur ton front,
Malgré la couche de céruse,
Mes baisers nombreux descendront.

La pommade et les aromates
Te donnent l'éclat du métal
Et ces pâleurs vives et mates
D'un effet lascif et brutal.

C'est par la poudre que, plus rousse,
Ta crinière épand ses parfums,
Et c'est le pinceau qui retrousse
Tes sourcils bizarres et bruns.

Dans une pâte de rose-tendre
J'ai vu, sur ton visage aimé,
Tes carmins provoquants s'étendre
Suivant leur ordre accoutumé.

Une légère tache d'ombre
Autour de tes yeux vient bleuir,
Afin que ta prunelle sombre
Puisse mieux scintiller et fuir.

Pas un endroit qui par le plâtre
Sur ta face ne soit atteint,
Et tes lèvres que j'idolâtre,
C'est le vinaigre qui les teint!

Oui, tout est faux en ta personne,
Faux et charmant en même temps!
Bien que dans ton beau corps frissonne
La sève de tes dix-huit ans!

Je t'aime ainsi, c'est mon idée,
Pour ta beauté faite de soins :
Si je te voyais moins fardée,
Sans doute tu me plairais moins.

Qu'importe qu'elle soit factice,
Pourvu que bien harmonieux
Son assemblage retentisse
Chant et lumière pour les yeux?

Elle est pareille à nos ivresses
Cette beauté qui trompe et ment
A nos artistiques caresses
Qui dérobent un bâillement!

II

Ah! lorsque nous sommes ensemble
A la recherche du plaisir,
A cette heure où la bouche tremble
Et s'empourpre au feu du désir,

Lorsque nous mettons à sa place,
Pour bien nous abuser encor,
Notre caprice qui se glace
Ainsi qu'on installe un décor,

Les amants dont l'insouciance
Court par les chemins non frayés,
Devant notre froide science,
S'arrêteraient tout effrayés.

Ah! c'est qu'ils comprennent la vie
D'une autre manière que nous!
N'en rions pas. Je les envie
Souvent en baisant tes genoux.

O mon indolente poupée!
N'en rions pas! car bien des fois
Ma pauvre âme s'est échappée
De mon corps pour les suivre au bois,

Pour les voir effeuiller des roses
Sur leurs fronts confiants et frais,
Pour entendre ces folles choses
Que nous ne nous dirons jamais!
. . . .

ALBERT GLATIGNY.

Rozier (Jules), paysagiste élégant, dont la brosse délicate et distinguée reproduit avec une vérité empreinte d'une grâce et d'une bonne humeur charmantes le paysage aimable des environs de Paris : « la Seine et ses saulaies ombreuses, la Marne et ses îles coquettes, l'Oise et ses pâturages vigoureux. » Il est de la lignée de Flers et de Davin, mais il est déjà plus savant que ces maîtres un peu oubliés, et il traduit plus directement la nature.

Jules Rozier est en outre un très bon chimiste, et il écrit sur l'application de la science aux arts des articles fort intéressants.

Saal. — Voici enfin un peintre qui sait peindre les effets de clair de lune, en pleine réalité et sans se soucier du vieux poncif académique. Son tableau des *Baigneuses de Bougival*, quoique nous puissions affirmer qu'à Bougival les jolies femmes n'ont pas encore adopté malheureusement ce costume de bain emprunté à l'aimable simplicité de l'âge d'or, est une des plus éblouissantes féeries que le génie d'un peintre puisse trouver dans la contemplation de la réalité poétique. Noblesse de composition, vivacité d'effet, charme de la brosse et puissance de la palette, on trouve dans cette œuvre bien venue tout ce qui peut attirer et séduire.

Saint-Marcel (Edme). — Tout le monde est d'accord sur la supériorité acquise depuis quelques années par le paysage. Ce genre attrayant a créé de vrais peintres, et ceux-ci, comme pour lui

rendre en gloire ce qu'ils en avaient reçu en inspirations, se sont plus à y chercher des difficultés dont la solution brillante ajoute à l'intérêt qu'il fait naître. Si parmi tant de paysages célèbres qui s'épanouissent en pleine exhubérance de sève et de poésie, au Salon de 1864, nous choisissons de préférence **M.** Saint-Marcel, c'est que cet artiste sait prêter à la nature l'éloquence élevée des conceptions de l'intelligence. Il ne se contente pas d'étudier les rapports de tons, les valeurs d'effet qui parviennent à réaliser sur la toile, dans un éblouissement d'harmonie, les magies d'un site heureusement choisi. Il va plus loin et parvient à toucher plus vivement l'esprit et le cœur. Il voit la nature à travers le prisme de sa pensée intime et la reproduit en la revêtant de l'apparence de sa propre rêverie ou de l'appareil éloquent de sa pensée intime. Nous pressentons tout un poème dans l'effet du soir de sa *Vue de Moret* ou dans son *Crépuscule à Franchart.* Nous trouvons dans cette peinture à l'accent ému et au caractère grandiose quelque chose du recueillement harmonieux qu'on éprouve à la lecture des *Méditations* de Lamartine.

Son jeune fils, Émile Saint-Marcel, dans deux vues des *Bords de la Seine*, donne des témoignages très-heureux d'un enthousiasme ardent qui se traduit par une peinture vigoureuse, énergique et dont aucune préoccupation ne contient encore la verve juvénile. Elle trouve sa poésie dans l'attrait même de la réalité de son expression. — D. L. F.

L'ennemi mortel de Delacroix. — Toutes les personnes qui ont l'habitude de visiter les expositions de peinture d'Eugène Delacroix, sont assurées de rencontrer devant les toiles un M. L. qui, depuis plus de vingt ans, a juré de poursuivre à outrance notre grand peintre.

Voici comment cette haine lui est venue. En 1840, arrivant de Bordeaux, M. L. courut chez Delacroix pour lui présenter ses études. Celui-ci, qui n'était pas toujours d'un abord facile, le reçut mal. Notre homme furieux voulut s'en venger depuis, en essayant de détruire la réputation de Delacroix, dont la mort même n'a pu le calmer.

Ces jours derniers, on avait exposé à l'hôtel Drouot *la Chasse au Lion.* — M. L. se garda bien de manquer cette aubaine. D'un bout de la salle à l'autre, on entendait sa voix nazillarde répétant ces critiques d'il y a vingt ans : — C'est de la peinture, ça!... Allons donc! ce n'est ni peint, ni dessiné. —Ces bras sont trop maigres. — Ce paysage n'est pas le paysage africain. — Je la connais l'Afrique, moi! — Ces lions sont estropiés, — les têtes ne sont pas emmanchées...

Tout le monde haussait les épaules, lorsqu'un artiste bien connu, moins patient que la foule, s'approcha du vieux rapin, et le prenant par le bras, lui dit : — Et la vôtre de tête, la croyez-vous bien emmanchée?

Le critique devint d'un rouge pourpre, car sa taille est fort déviée. Il voulut répondre, mais les huées et les éclats de rire de la foule l'en empêchèrent, et il fut forcé de quitter la salle. — D. P.

La vente des livres de Jules Lecomte a produit une dizaine de mille francs. Le résultat est regardé comme très-avantageux, car cette collection ne possédait point de ces raretés que s'arrachent les bibliophiles. A chaque vacation, l'affluence a été inusitée et les libraires ont laissé enchérir les particuliers.

Théâtres. — Avec le mois de juillet est venu la liberté, et avec elle le calme plat. Ce n'est pas pour en médire que je dis cela, je constate la chose, voilà tout. Les pièces données dans cette dernière quinzaine n'ont pas été très-heureuses; aucune n'a sérieusement réussi ou même véritablement tombé, ce qui ne signifie pas qu'il y ait eu succès d'estime. Aux Variétés, MM. Blum et *** ont fait jouer *les Mémoires d'une femme de chambre.* Je ne pense pas qu'ils en retirent moralement un grand profit. Je les loue de n'avoir pris au livre que son titre; ici je fais une supposition : s'ils avaient procédé comme Dumas vis-à-vis les romans mis par lui à la scène, je ne sais trop ce qu'il serait advenu de tous ces pseudonymes de carton; ma parole d'honneur, c'est à faire trembler! *Heureusement*, je le répète, la pièce ne ressemble pas au volume, ce qui me fait dire alors *malheureusement*, car ils auraient eu un succès.

MM. Amédée Roland et Jules Moineaux, qui sont, l'un un homme d'infiniment d'esprit, l'autre un poète et un piocheur, ont donné au Vaudeville une comédie : *les Marionettes de l'Amour*, qui a tous les défauts qui peuvent naître d'une telle collaboration, mais qui en a aussi quelques autres moins excusables. La pièce a été sifflée et cruellement. Quand le

public fait la moue, il est déjà bien en colère, et qui est coléreux est bien prêt d'être inconséquent. Je crois que le public l'a été en cette circonstance. L'œuvre, malgré ses défauts, valait mieux que les sifflets qui l'ont accueillie. — G. D.

Les Modes et Costumes historiques.—MM. Pauquet frères, dessinateurs et graveurs connus par une longue et laborieuse participation à nos meilleurs ouvrages illustrés, ont entrepris et viennent d'achever une publication d'un intérêt très-vif et d'une utilité que les artistes et les gens du monde ne sauraient manquer d'apprécier. Il s'agit de la magnifique collection des modes et costumes historiques depuis les commencements de la monarchie capétienne jusqu'à nos jours.

Qu'un peintre veuille habiller au goût réel du temps les personnages de ses tableaux; qu'un élégant ou une jolie femme désirent reproduire dans un bal masqué les modes brillantes ou pittoresques du passé; qu'un simple curieux d'histoire aspire à évoquer par l'imagination les héros de ses lecteurs, il ne leur suffira pas d'avoir sous les yeux un patron exact mais froid des habits de nos pères. Ils voudront, les uns et les autres, voir passer sous leurs yeux l'habit tel qu'il était et pourvu en même temps du cachet que l'usage et les habitudes de l'époque y imprimaient avec un caractère que la nature seule semble pouvoir offrir.

MM. Pauquet ont parfaitement compris ces justes exigences, et leurs modèles, empruntés aux monuments authentiques de chaque siècle, leur ont sug-

géré des compositions qui sont le miroir fidèle des mœurs du passé. Ils ont, avec beaucoup d'esprit, ajouté à l'intérêt intrinsèque qui s'attache à l'exactitude d'une reproduction, l'intérêt d'attrait et de composition qu'on recherche dans une scène ingénieusement tracée. Tous leurs costumes habillent des personnages dont les mouvements et les attitudes en font valoir l'effet, la tournure, les plis et la couleur.

Les peintres consulteront cet album avec fruit pour leurs tableaux; les gens du monde y trouveront des inspirations délicieuses pour des toilettes de bal; enfin les metteurs en scène de nos théâtres n'auront qu'à le feuilleter pour composer ces costumes qui font aujourd'hui une bonne partie du succès de nos drames et dont le public se montre si friand.

Ce ne serait point assez de dire que les costumes de cette collection sont coloriés avec soin; car MM. Pauquet les ont peints avec une conscience telle et avec tant d'art, que chacune de leurs planches a la valeur et le charme d'une aquarelle originale. Cet album est un des plus curieux, des plus riches et des mieux exécutés que nous connaissions, et, en même temps, il réunit, dans un seul volume, plusieurs séries importantes de costumes qu'on ne saurait consulter ailleurs, sans collationner un grand nombre d'ouvrages épars et difficiles à trouver.

Cet ouvrage formera 48 livraisons. 44 ont déjà paru et peuvent être demandées séparément; chacune de ces livraisons, du prix de 1 fr., se compose de deux planches finement gravées et très-soigneusement coloriées. Une table indiquant le classement

des planches sera délivrée avec la 48e et dernière livraison, qui paraîtra dans quelques semaines.

Il n'est pas un atelier d'artiste ou de costumier, pas un boudoir, pas une bibliothèque d'homme de goût, pas un théâtre, qui puissent désormais se passer des *Modes et Costumes historiques* de MM. Pauquet frères que publie l'éditeur de *la Petite Revue*. — R. P.

Singulière réponse d'un grand homme. — Voici un mot qui nous arrive en ligne directe de Passy, qui semble devoir devenir une nouvelle Athènes par le nombre et l'illustration des beaux esprits qui l'habitent à l'heure qu'il est.

Le grand, l'illustrissime, le divin X., si demi-dieu qu'il soit dans le ciel de l'art, n'en est pas moins homme et homme très-économe au sein de son ménage. Effrayé naguère des dépenses toujours croissantes de sa table, il signifia à sa cuisinière qu'il ne paierait plus aveuglément ses notes, et que désormais il ne voulait pas dépenser plus de 100 fr. par semaine.

Ce disant il lui remit cinq louis pour les premiers huit jours à venir.

Le vendredi suivant la cuisinière l'aborda résolûment et lui dit :

— Je n'ai plus d'argent, que dois-je faire !

— Va-t'en au diable !

— Enfin que servirai-je à dîner?

— Ça ne me regarde pas, je ne donnerai pas un sou.

— Mais encore ! faut-il manger.

X., au paroxysme de la colère et à bout d'expres-

sion, recourut alors à un mot qui n'a jamais guère eu de poésie que dans la bouche de Cambronne à Waterloo, et sécria :

— Eh! sers de la.....

— Très-bien, monsieur, voilà pour la table..., mais que servirai-je à l'office.

Autre mot adressé par un cocher de fiacre à la femme de ce même X.

Mme R. a contracté à l'étranger l'habitude peu acceptée en France de tutoyer, à première vue, tous les inférieurs.

L'autre jour elle demande un fiacre. Au moment de partir, elle interpelle le cocher et lui dit :

— Je suis pressée, fouette tes chevaux et mène-moi bon train, tu auras un bon pour-boire.

Le cocher, un moment interdit de cette familiarité, prend enfin son parti, sourit agréablement et réplique en fermant la portière :

— Vous me tutoyez!... c'est donc de l'amour.

LIVRES NOUVEAUX

En vente à la Librairie RENÉ PINCEBOURDE, 78, r. Richelieu

M. de Beaumont-Vassy poursuit la tâche héroïque de faire l'*Histoire de mon temps*. Cinq volumes ont paru. On se rappelle qu'il a commencé le premier en se déclarant « arrivé à cet instant de la vie où l'homme se sent en possession de la somme entière des facultés que le ciel lui a départies. » = On publie une édition in-18 à 3 fr. 50 du *Progrès* de

M. About, qui avait été cotée primitivement 7 fr. 50. (in-8). — On a dit à propos de ce livre que l'auteur n'avait fait qu'y répéter ce qu'il avait entendu autour de lui. Tant mieux! C'est un mérite peu commun de savoir entendre et de savoir répéter. — Seulement nous dirons à l'éditeur : Pourquoi toutes ces fâcheuses variations de prix? Elles habitueront le public à se défier et à attendre, dans l'intérêt de sa bourse, la seconde édition de chaque nouveauté. = Une *Correspondance inédite de Marie Antoinette* (in-8, 6 fr.) a été éditée par les soins de **M.** le comte Paul **d'Hunolstein**. Cette belle série, qui va de 1770 à 1792, donne le préjugé le plus avantageux de la collection d'autographes de **M.** d'Hunolstein qu'on dit des plus riches. « Aucune histoire, fait-il observer avec raison, ne peut remplacer une semblable correspondance. » On goûte beaucoup aujourd'hui les œuvres de ce genre. L'an dernier, paraissait un autre volume sur le *fameux procès du collier*. **M.** Campardon y déclarait que l'examen des pièces du procès déposées aux Archives de l'Empire lui permettait de juger en dernier ressort. M. Campardon avait raison si toutes les pièces ont paru au procès. = M. Crétineau-Joly met en lumière les *Mémoires du cardinal Consalvi*, secrétaire d'Etat du pape Pie VII; ils roulent en entier sur les événements accomplis à Rome sous la République, l'Empire et la Restauration. L'esprit du livre peut se résumer dans cette réflexion sur une demande faite par Paul I pour le rétablissement des jésuites en Russie : « C'était une louable action que de rendre la vie à un institut si bien méritant de la chrétienté, et dont la chute avait hâté la ruine de l'Eglise, des trônes, de l'ordre public, des mœurs *et* de la société. On peut s'exprimer ainsi sans crainte d'être taxé d'exagération. » — Non, certes! et nous croyons que l'auteur se tient encore au-dessous de la vérité (deux in-8 à 7 fr. 50, avec fac-simile). = M. Louis Veuillot en est à sa deuxième édition de la *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ* (in-8, 7 fr. 50),

volume solennel, presque dogmatique et dépourvu des personnalités violentes auxquelles se livre ordinairement l'auteur; il semble, dans ses conclusions, prévoir le triomphe des incrédules tout exprès pour leur prédire un châtiment suprême. = On parle beaucoup des *Etudes* et des *Mémoires de Madame Roland*, qui forment deux superbes volumes enrichis de portraits bien gravés et de fac-simile nombreux (in-8, 16 fr.). — M. Dauban y rétablit l'authenticité des *Mémoires* révoquée plus d'une fois en doute et donne d'intéressants détails sur la liaison de l'héroïne avec le mélancolique Buzot. Sa préface contient d'excellentes choses sur la nécessité de respecter l'intégrité des autobiographies dans leurs moindres détails.

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES

(expédiées franco contre leur prix en timbres-poste à la Librairie Richelieu)

Sœur Laure. Paris, 1831, deux vol. petit in-12 br., jolie édition d'un roman qui se passe à Vaucluse et sur les bords de la Sorgue. Deux belles gravures dess. par Potier. — 3 fr. = Anecdotes littéraires, ou Histoire de ce qui est arrivé de plus singulier et de plus intéressant aux écrivains français (par l'abbé Raynal). Nouv. édition. Paris, 1752, trois in-12 rel. veau. — Recueil fort intéressant au point de vue anecdotique. — 5 fr. = Candidamentor, histoire traduite du grec, contenant des événements singuliers (par Harni). — Roman satirique précédé d'une épître dédicatoire au premier eunuque de l'empire des Indes. — *A Athènes*, 1766, in-12 rel. (fatigué). — 2 fr. = Le Papillotage, ouvrage comique et moral (contre les petits maîtres et les petites maîtresses du temps). Rotterdam, 1769, in-12, bel ex. broché. — 2 fr. = Précis historique des causes qui ont amené la révolution présente dans l'empire de la Cochin-

chine, par un observateur impartial, petit-neveu de l'Aretin. A Wimbleddon, 1791, in-12 cart. — 2 fr. = L'Asiatique tolérant, traité à l'usage de Zeokinizul, roi des Kofirans (Louis XV, roi des Français), ouvrage traduit de l'arabe de Bekrinoll (Crébillon), Paris, l'an 24 du traducteur (Amsterdam, 1750).—On a joint à cet ex. une notice sur La Beaumelle, son véritable auteur, et *la clef* qui manque souvent). — In-12 br. — 3 fr. = Recueil contenant : 1° Le Nouveau Werther (par le marquis de Langle). Neuchâtel, 1786. — 2° Histoire d'un pou françois, ou l'Espion d'une nouvelle espèce. A Paris, 1789 (pamphlet curieux). — 3° Œuvres diverses du marquis de Wargemont, capitaine au 5e chasseurs. Basle, 1783, in-8 rel. veau. — 4 fr. = L'Espion dévalisé (par Baudoin de Guémadenc, ancien maître des requêtes). Londres, 1782, in-8 rel. veau, — 4 fr. = Recueil contenant : 1° Les Amours de Zeokinizul, roi des Kofirans (par Crébillon) avec clef manuscrite. — Manquent le titre et l'avertissement. — 2° La Naissance de Clinquant et de sa fille Mérope, conte allégorique et critique (par Godard d'Amour). 1744. — 3° La Princesse Sensible et le Prince Typhon (par Mlle de Subert). La Haye, 1743. — En un vol. in-12 rel. — 2 fr. = Les princesses Malabares, ou le Célibat philosophique (par Pierre de Longue), avec la clef. Amsterdam, 1735, in-12 bas. — 2 fr. = Recueil contenant : 1° Le Désœuvré, ou l'Espion du boulevart du Temple. Londres, 1782. — 2° Le Chroniqueur désœuvré, ou l'Espion du boulevart du Temple. Tome second. Londres, 1783 (par Mayeux de Saint-Paul). — 3° Le Vol plus haut, ou l'Espion des principaux théâtres de la capitale (par Dumont). — A Memphis, 1784. — En un vol. in-8 rel. veau (légère mouillure en marge du titre). — 15 fr.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Jean Reynaud vient de fournir à M. Ernest Legouvé un étude biographique remarquable, un peu perdue dans les *Conférences littéraires de la salle Barthélemy* (in-12, 3 fr.). — Toutes les études qui se partagent ce volume sont dominées par celle-là. Nous en détachons deux passages intéressants en ce qu'ils font bien apprécier la force morale du philosophe.

Le premier rappelle la séparation de MM. Jean Reynaud et Enfantin :

« Tout, dans la salle et sur l'estrade, était tumulte et clameurs. Le public, partagé entre les deux camps, applaudissait et huait tour à tour les deux adversaires; les saint-simoniens, éperdus, allaient de Reynaud à Enfantin et d'Enfantin à Reynaud; Enfantin, troublé pour la première fois, se défendait mal. « Vous démoralisez les ouvriers, s'écriait Reynaud, dont la véhémence allait toujours croissant, en ne leur parlant jamais que d'argent!... Vous démoralisez les femmes en affranchissant leurs passions au lieu de leur âme!... Mais rappelez-vous ce mot terrible que la Bible applique à Satan : La femme se relèvera contre toi et t'écrasera la tête! » La confusion et les cris devinrent tels, qu'il fallut lever la séance. M. Enfantin quitta la salle, entraînant avec lui tous ses partisans; les amis de Reynaud l'entourèrent en le suppliant de ne pas sortir; ils craignaient l'exaspération de quelques fanatiques. C'était en effet un coup mortel porté à M. Enfantin. Sur dix-huit saint-simoniens qui composaient cette famille philosophique, un très-petit nombre suivirent le Père à Ménilmontant; le saint-simonisme matérialiste était

terrassé, mais le vainqueur n'était pas moins blessé que le vaincu, car le saint-simonisme lui-même était mort du coup, et Reynaud se sentit écrasé sous les débris du temple qu'il avait renversé.

« Avec le saint-simonisme, en effet, disparaissait tout ce qu'il avait cru, tout ce qu'il avait espéré depuis trois ans; un vide affreux se fit dans son âme. Les cœurs vulgaires ne connaissent guère d'autre *spleen*, à vingt ans, que celui qui naît de l'amour déçu ou de l'ambition trompée. Il fut saisi, lui, de cette mélancolie particulière qu'éprouvent seules les âmes supérieures, l'amère tristesse qui suit les nobles espérances détruites, les rêves de bonheur public évanouis, la cruelle conscience de notre impuissance à faire le bien. Ceux qui ont connu Reynaud à ce moment ont gardé un vif souvenir de son humeur farouche. Les larmes de joie de sa mère, toute radieuse de le voir échappé au saint-simonisme, ne pouvaient le consoler. Retiré d'abord chez son frère, puis près de Paris, il se complaisait dans une pauvreté stoïque. On eût dit que c'était encore une protestation contre les théories matérialistes qui l'avaient révolté. *Je méprise l'or!* disait-il alors, avec un orgueil sauvage. On m'a conté de lui, à ce moment, un trait qui caractérise bien l'état de son âme. Il lui arrivait parfois de n'avoir chez lui qu'un morceau de pain. Dans un de ces jours de jeûne forcé, il entra chez un ami à l'heure du repas; on lui offrit d'y prendre part; il refusa. « Pourquoi votre refus? lui dit une personne qui en avait été témoin. Est-ce que vous avez déjà dîné? — Non. — Pourquoi donc avoir refusé? — Parce que je n'ai pas de quoi dîner chez moi. — Raison de plus. — Raison de moins! D'abord, je ne veux pas changer la maison d'un ami en hôtellerie, et l'amitié en parasitisme; puis, si aujourd'hui je m'assieds ayant faim à la table d'un ami, je viendrai peut-être demain m'y asseoir parce que j'aurai faim! Et alors, voilà mon corps qui est mon maître, et je ne veux pas de maître, lui surtout!... »

« Et comme son ami le regardait avec surprise.
« Oh! je l'ai habitué à obéir, reprit-il gaiement. Dans mes longs voyages de jeune homme, je lui disais le matin en partant : Tu n'auras à déjeûner que quand tu auras fait six lieues! Les six lieues faites, il réclamait. Encore deux lieues! lui répondais-je. Et comme il grondait parfois : Allons, lui disais-je, marche et tais-toi! Et il se taisait. Eh bien! il se taira encore aujourd'hui. » Et là-dessus il rentra chez lui, et dîna de son morceau de pain. »

Le second raconte comment il rédigea une circulaire qui eut beaucoup de retentissement en 1848 :

« Malheureusement la justesse de l'expression ne répondit pas dans cette circulaire à la justesse de la pensée. Reynaud aimait à rédiger ses idées en formules. Comme philosophe, il avait peut-être raison; comme politique, il avait tort. Rien ne ressemble moins à la vie pratique que l'algèbre. Les idées politiques, les idées de fait, enfermées dans le cadre rigide des définitions philosophiques, y sont mal à l'aise et s'y faussent. C'est ce qui arriva dans cette circulaire. La phrase sur *l'éducation et la fortune* ne saurait être défendue. Mais je sais à ce sujet une anecdote curieuse qu'il m'est permis de citer, car M. Charton lui-même m'y autorise.

« Reynaud, la circulaire écrite, descendit au cabinet du secrétaire général pour conférer, selon son habitude, sur ce qu'il venait d'écrire, avec le ministre et M. Charton. Malheureusement tous deux étaient absents; mais, par compensation, se trouvait dans le cabinet un homme distingué d'esprit, ami commun des trois amis, admirateur passionné de Reynaud, et dont le républicanisme ne le cédait alors à nul autre; c'était M. Fortoul, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, depuis ministre de l'instruction publique. Reynaud en le voyant s'écria : « Ah! c'est le ciel qui vous envoie! Ecoutez cette circulaire; sup-

pléez à l'absence de Charton; dites-moi votre avis. » M. Fortoul remercia, se recueillit, écouta et approuva la circulaire en de tels termes d'admiration absolue que Reynaud l'envoya directement au *Moniteur*, et retourna chez lui, à la barrière de l'Etoile, pour prendre un peu de repos. Le soir, fort tard, M. Fortoul et M. Charton se retrouvent. Le premier mot de M. Fortoul est : « Reynaud m'a lu une circulaire où il y a une phrase bien dangereuse. — Comment ne l'a-t-il pas effacée sur votre observation?—Je ne lui ai pas fait d'observation? — Pourquoi? — Je n'ai pas osé. »

« Quelque étrange que paraisse un tel silence et un tel motif de silence, de la part d'un ami, M. Fortoul avait dit le mot vrai; il n'avait pas osé. Reynaud était pour quelque chose dans cette timidité. Quoique rien ne lui fût plus étranger que la mesquine vanité qui ne veut que des éloges, son aspect, son caractère n'appelaient pas la critique. Un des malheurs des hommes qui *imposent* est que la vérité arrive plus difficilement jusqu'à eux. Tel était Reynaud. On sentait toujours en lui l'homme plutôt fait pour être consulté que pour consulter, et quoiqu'il ne repoussât pas le contrôle, il ne s'y prêtait pas. Il fallait donc une certaine force et un certain effort pour le blâmer. M. Fortoul n'était pas de cette trempe. Quand les âmes un peu faibles se trouvent en relation d'amitié avec des êtres d'un ordre plus élevé, elles se répandent volontiers en admirations excessives, même à leurs propres yeux. C'est ce qui arriva à M. Fortoul. M. Charton, averti trop tard, ne put modifier la phrase au *Moniteur;* elle parut le lendemain, et elle reste encore aujourd'hui attachée comme un reproche au souvenir du ministère Carnot. »

SALON DE 1864 (suite et fin)

Schreyer, jeune Allemand initié aux arts dans les ateliers parisiens, est, sinon par les leçons directes, du moins par l'influence qu'il a subie, un produit excellent de l'école de M. Fromentin. Il y a plus de lourdeur dans la facture et moins de vivacité dans l'esprit que ce dernier; mais c'est là une question de terroir et de tempérament. Quant à la façon d'envisager la fin de l'art, elle est à peu de chose près la même, à ce point, qu'au premier aspect et avant d'en venir à l'analyse, on serait tenté d'attribuer les œuvres à l'auteur du *Coup de vent dans les plaines d'Alfa.*

Comme chez M. Fromentin, le sentiment de la lutte des êtres contre les forces matérielles, l'impression dramatique qui en ressort, forment chez M. Schreyer le mobile le plus énergique de son art. Il sent d'abord, il peint ensuite. De là la simplicité de son effet et de son procédé.

Ses *Chevaux de Cosaques par un temps de neige* atteignent à une très-grande puissance d'expression. Là rien n'est théâtral ni conventionnel, c'est simple et sincère comme l'implacable réalité. Il manque néanmoins à ce bel ouvrage, pour être un chef-d'œuvre parfait, quelque chose que nous ne pouvons trop définir et qui prête à la brosse une force incisive dont l'effet est de donner à la peinture le relief et la facilité virtuelle de reproduire par la puissance de l'aspect, par le ressort de la touche, ce qui est en action dans la nature.

Stop. — M. Louis Morel-Retz est un des artistes les mieux doués que nous connaissions. Poète à ses heures, musicien consommé et même compositeur, il fait de la peinture son occupation sérieuse sous son véritable nom, et sous le pseudonyme de Stop de charmants dessins humoristiques que tout Paris connaît.

On a fort remarqué au Salon son portrait de M. Coquelin de la Comédie-Française; c'est une délicieuse aquarelle qui reproduit avec autant d'esprit que de vérité le jeune et déjà célèbre sociétaire sous le costume traditionnel de Scapin. Le rire épanoui, le regard malin, le pétillement spirituel des traits du joyeux comique, sont rendus dans ce dessin avec autant d'habileté que de charme et y prêtent, par la vivacité de l'expression et le mouvement de l'attitude, l'intérêt d'un tableau de genre. Il faut ajouter que M. Stop est costumier de fait, car personne n'excelle comme lui à composer des costumes pour le théâtre.

Veyrassat. — Aimez-vous la peinture lumineuse jusqu'à l'éblouissement? Voyez la *Fontaine à Endaye* que nous montre ce peintre habile à faire jaillir de la palette les rayons incandescents du soleil.

Beaucoup d'artistes, les Belges surtout, atteignent ce qu'ils pensent être les limites extrêmes de l'effet en concentrant la lumière sur un point et en la faisant valoir par des oppositions violentes de tons bruns; M. Veyrassat, au contraire, illumine son tableau d'une lumière douce, égale, intense, comme en pleine nature, et si le soleil éclate sur un point d'élection, c'est par la puissance même de ses feux

et sans y être aidé par des contrastes artificiels dont la nature donne peu d'exemples.

M. Veyrassat est un des plus vigoureux coloristes du paysage moderne.

Vibert. — Tout le monde a admiré le *Narcisse changé en fleur* de ce jeune artiste qui, par un effort intelligent et malheureusement trop rare chez les élèves de l'enseignement académique, a su concilier l'étude de la nature, les impressions de la réalité, avec les traditions de style conservées au sein de l'école. Sa brosse a une souplesse et un moelleux adorable. Son modelé est fin, délicat et expressif, et sa couleur s'épanouit dans des gammes harmonieuses et tendres qui font involontairement songer au Corrège ou à Prudhon.

Vollon (Antoine). — Remarquez bien ce nom : c'est celui d'un débutant, d'un jeune graveur lyonnais qui laissant le burin, arme trop froide pour la passion de couleur dont il est dévoré, a saisi la brosse, et s'est élancé plein d'ardeur à l'escalade des hauteurs hérissées d'obstacles où resplendit le souvenir glorieux de Chardin.

Chardin ! voilà son dieu, son vrai maître et son inspirateur ; et comme il a déjà devancé, pour l'atteindre, tous ceux qu'avait enflammés d'émulation l'exemple de ce prodigieux coloriste du dix-huitième siècle.

M. Vollon, l'un des plus jeunes vainqueurs de l'heure présente, sera certainement une des gloires de l'avenir.

Nous nous arrêtons ici. Le Salon est depuis trop

longtemps fermé, pour qu'on prenne grand plaisir à feuilleter ces notes écrites à la hâte en face de quelques tableaux favoris et sans préméditation de critique générale. — D. L. F.

M. Hope. — Nous détachons ce portrait excentrique du volume que M. Yriarte publie sur les *Cercles de Paris* (in-8, 5 fr.). C'est un trésor de révélations piquantes, puisées à bonne source, et distribuées avec un tact particulier. Les *clubs* aristocratiques tiennent aujourd'hui une place trop importante et jouent un rôle encore trop peu défini pour que la curiosité publique n'accueille pas favorablement la nouvelle œuvre de l'auteur des *Célébrités de la rue.*

Il y avait du grand seigneur et du fermier général en M. Hope; c'était un Bouret mélangé de Lauzun; il avait encore, entre autres traits caractéristiques, une certaine bonhomie qui le mettait au-dessus des conventions de la mode, et lui faisait sacrifier certains usages reçus à la satisfaction de ses instincts originaux.

Fixé définitivement à Paris, il s'était fait construire, du côté des Invalides, un hôtel qui lui avait coûté sept millions cinq cent mille francs, sans compter le mobilier. Une compagnie d'assurance, à laquelle il s'était adressé, avait garanti l'immeuble seul pour quatre millions, mais on n'avait pu s'entendre sur les conditions relatives au mobilier, parce que M. Hope, qui collectionnait des objets d'art du plus haut prix, voulait une estimation exacte et séparée des objets.

Les dîners de ce Crésus étaient célèbres. Il avait trois salles à manger : la première pour dix personnes; la seconde, en acajou massif, pour vingt-cinq, et la troisième pour deux cents convives. Les nuits de bal

on soupait dans cette dernière salle, et on y établissait un théâtre les jours de représentation. Le banquier, à l'époque où Diaz peignait ses toiles si chaudes et si enveloppées, n'avait pas hésité à lui confier la décoration de la salle de bal, qui, à l'éclat des lustres et des fleurs, peuplée de jolies femmes décolletées, présentait un coup d'œil féerique.

Il avait imaginé, pour la décoration de certains salons, de faire encastrer dans les boiseries des tableaux de maîtres provenant de sa galerie, des Rubens, des Jorduens, des Otto-Venius et des Dolci. Il ne laissait rien à faire aux tapissiers, et voulait toujours qu'on appropriât une étoffe ancienne, ou une boiserie, ou des panneaux pour portières, lambrequins ou parois de murs. Avec ce principe et un goût assez sûr, il obtenait des décorations sans anachronismes et d'un grand effet.

Il avait certaines délicatesses bien faites pour séduire les femmes. Un jour (on était alors en janvier, et il gelait très-fort), une dame, qu'il venait d'inviter à dîner pour le lendemain, parla de violettes. M. Hope n'eut garde d'oublier cette prédilection; il envoya des courriers à cheval dans toutes les directions à quinze lieues à la ronde, et, le lendemain soir, la table en était littéralement jonchée. La note des fleuristes se montait à 3,000 fr.

M. Hope n'a donné que quelques fêtes, cinq ou six au plus; mais il savait que, pendant les quelques heures qu'on passait chez lui, il était chargé du bonheur de ses invités; aussi n'avait-il pas d'intendant, de factotum ou de secrétaire qui pût le remplacer; il s'occupait de toutes les dispositions à prendre, et comme il faisait bien les choses, chacun de ses raouts lui coûtait plus de 100,000 fr.

L'hôtel occupait une superficie de douze mille mètres, il comprenait un superbe jardin avec serres, jets d'eau, bassins, pavillons; cette propriété était plantée d'arbres séculaires, et le changement de place d'un grand tilleul avait coûté 1,500 fr. Le service des

écuries était installé pour trente-cinq chevaux ; les remises étaient spacieuses, et on avait établi un immense manége pour le dressage et la promenade.

Il possédait encore en outre une habitation princière en Angleterre et de nombreuses fermes dans le Yorkshire, un château près de Saint-Germain, au Mesnil ; il avait enfoui 2,500,000 fr. dans cette propriété vendue 180,000 fr. lors de la liquidation de la succession.

Du reste, son hôtel de Paris, vendu sur la mise à prix de 3 millions, ne trouva pas d'acquéreur. On baissa jusqu'à 1,800,000 fr. sans qu'il y eût un marchand ; une troisième mise en vente, sur le pied de 1,200,000 fr., amena une enchère de *cinquante* francs, et la propriété fut adjugée au baron Seillière. On voit que le prix de vente était de 100 fr. le mètre carré, y compris constructions, marbres, glaces et parquets en mosaïque. La démolition de l'hôtel aurait pu rapporter, par la seule vente des matériaux et du terrain, plus de 4 millions ; mais il y avait hypothèque, et la vente était ordonnée. On retrouva dans les papiers les mémoires des entrepreneurs ; celui du plombier s'élevait à *un million sept cent mille francs.*

La révolution de 1848 avait produit une profonde impression sur M. Hope, qui s'attendait à tout moment à voir piller son hôtel ; il avait fait démonter tous ses meubles, emballer ses œuvres d'art les plus précieuses, plier les étoffes, et envoyer le tout en Angleterre. Revenu à lui, et reconnaissant que la révolution n'entraînerait pas d'excès, le millionnaire suspendit ses envois, et le financier reparut ; il fit construire, dans un des coins de son hôtel, un fourneau en briques avec un soufflet de forge, acheter de grands creusets et fit fondre toute son argenterie. Les lingots portés à la Monnaie servirent à frapper les pièces de 5 fr. qui, à cette époque, faisaient prime, et les forgerons de la Banque rapportèrent à l'hôtel de la rue Saint-Dominique 700,000 fr. en pièces à l'effigie de la République.

Très-jeune encore, le banquier avait pu librement disposer de sa fortune; il aimait passionnément *le vin*, *le jeu*, *les belles*.

M. Hope avait un faible pour les actrices, et subissait le charme de la rampe; il s'était attaché à Mlle D... qui débutait, en 1828, dans *Marie Mignot;* il la quitta en lui assurant 6,000 fr. de rente.

Après elle, Jenny Col... fut longtemps la reine des fêtes de l'hôtel Saint-Dominique, et elle exerça une telle influence sur M. Hope que celui-ci lui pardonna longtemps ses fréquentes désertions. Pourtant, lorsqu'il lui fut clairement démontré qu'il partageait son bonheur avec le doux Gérard de Nerval, il pria la pensionnaire de M. Poirson d'opter entre le poète et le banquier. Il est consolant pour ceux qui s'attardent sous les yeuses de penser qu'elle resta à Gérard... et à d'autres. Déjà célèbre et encore pauvre, l'auteur des *Filles de feu* promenait gravement dans ses châteaux en Espagne la jolie Jenny, habituée aux fêtes sardanapalesques de son riche protecteur.

Tous les hommes sont égaux devant les passions : nous nous souvenons d'avoir vu M. Hope assis gravement des heures entières sur les berges de la Seine, entre Saint-Germain et Maisons, les pieds dans l'eau, portant une canne à pêche énorme, guettant une proie hypothétique pendant qu'un élégant équipage de chasse l'attendait à quelques pas de là, cherchant à s'abriter contre les rayons du soleil à l'ombre des maigres peupliers qui bordent le chemin de halage.

M. Hope est mort en 1855.

La Librairie centrale met en vente un livret curieux, d'une vivacité d'expression qui va aussi loin que les bienséances le permettent et qui dit tout ce qu'il faut dire pour apprendre aux indifférents les tortures d'un prêtre honnête condamné au célibat forcé à perpétuité.

Ce livre, ou plutôt cette brochure, est l'œuvre d'un prêtre qui considère la vie du prêtre, à qui la loi ecclésiastique, à l'encontre de la loi divine, enlève le privilége de perpétuer son être, comme une mort anticipée et la soutane comme un drap mortuaire.

Cette idée est entrée si profondément dans son esprit, qu'il en a fait le titre de son ouvrage. Cela s'appelle : *l'Homme au drap mortuaire, ou la Parole d'un Maudit* (in-8, 1 fr.).

Le style de cette brochure est éloquent, passionné et d'une véhémence qui implique, de la part de l'auteur, des souffrances inouïes et une lutte héroïque contre les nécessités de la nature. Il est parfois incorrect; mais cette incorrection même, jointe à l'absence complète de toute prétention littéraire, prête à l'opuscule en question une scène pénétrante et une originalité très-accentuée. — D. L. F.

Madame Eugénie Niboyet reparaît sur l'horizon de la publicité. Elle fait un journal. Et pour qui serait fait ce journal, si ce n'était pour la plus belle moitié du genre humain? Mais on sent que les souvenirs du fameux club pèsent sur la profession de foi de Mme Niboyet. Elle éprouve le besoin de déclarer qu'elle ne prétend ni *déclasser* les sexes, ni intervertir l'ordre des lois sociales en créant *le Journal pour toutes*, paraissant le samedi. On s'abonne à la librairie Dentu, et aux Batignolles, 4, Grande-Rue, chez la fondatrice (10 fr. par an).

MM. Max. Noël et Alb. Mérat sont auteurs d'un petit volume de poésies paru chez Faure en 1863 : *Avril, Mai et Juin*, sonnets.

M. Millaud, l'heureux fondateur du *Journal pour tous* et du *Journal illustré*, leur annexe deux nouvelles feuilles hebdomadaires à 8 francs par an : *le Journal politique* et *le Journal littéraire*. — Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.

La fontaine miraculeuse de Lourdes (Basses-Pyrénées) a fait un nouveau croyant en la personne de M. de Larochefoucauld, duc de Doudeauville. Résolu à n'accepter tout fait miraculeux qu'après le plus *sévère* examen, il s'est rendu à Lourdes, où il a été frappé par la simplicité de la petite paysanne qui a vu paraître la Sainte-Vierge. Quant à l'eau de la fontaine, il a été lui-même témoin de la guérison miraculeuse procurée par six lotions très-simples à une jeune paralytique « aussi intéressante que distinguée... Je suis allé, ajoute-t-il, faire cette année un nouveau pèlerinage à la source; et, bien qu'étouffant énormément quand je monte, j'ai pu pendant *assez longtemps* gravir la montagne qu'il faut parcourir pour revenir de la fontaine. »

L'ivrognerie ne nuit pas aux cochers.—On vient de citer, dans le procès Machado, l'histoire du cocher de l'excentrique Portugais; il resta vingt-neuf ans sans cesser de s'enivrer, et cependant sans jamais le verser.

M. Thiers eut aussi, pendant plus de vingt ans, un cocher qui très-souvent était ivre, à ne pas pouvoir se tenir sur ses jambes, quand il était à terre; mais qui, une fois hissé sur son siége, conduisait à merveille. Son maître avait la plus grande confiance en lui, et à sa mort il paya toutes ses dettes.

M. le baron de Yong, son voisin, eut également

un cocher qui supportait le vin aussi bien que celui de M. Thiers. Pendant plus de vingt-cinq ans, il ne versa pas une seule fois.

Une brochure intitulée : *la Trahison de M. Émile Ollivier*, dont on parle fort en ce moment, a été écrite par M. Alphonse Daudet.

Quelqu'un s'extasiait sur les privilèges, immunités et avantages dont jouit l'honorable corporation des portiers : « Sans doute, c'est beaucoup, dit Calino ; mais ils sont bien souvent dérangés par les locataires. Pour moi, si j'étais portier, je ne voudrais pas demeurer dans la maison.

Béotie bibliographique. — On lit dans la *Bibliographie de la France* du 2 juillet : « LA BÉOTIE (de). — *De la Servitude volontaire*, ou le *Contr'un*, discours, par Étienne de *la Béotie;* précédé d'une préface par A. Vermorel, et suivi de lettres de Montaigne relatives à *La Béotie...* » La persistance avec laquelle on estropie le nom de La Boetie ne permet guère d'accuser le typographe; il faut remonter jusqu'à l'auteur. C'est le cas de s'écrier encore une fois :

Qui nous délivrera des Grecs ?...

La lettre de faire part que voici a été imprimée et adressée à un de nos amis. On est prié de la prendre au sérieux :

Madame MAYEUX est heureusement accouchée d'un Garçon, hier samedi, 12 mars, 4 heures du soir. — La Mère et l'Enfant vont à merveille.

Monsieur MAYEUX a l'honneur d'informer ses bons amis de cet heureux événement de famille qui comble ses vœux.

GLOIRE A DIEU.

Etampes, près Château-Thierry, ce 13 mars 1864.

LIVRES NOUVEAUX

En vente à la Librairie RENÉ PINCEBOURDE, 78, r. Richelieu

Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau, *Œuvres choisies* de Gilbert. *Souvenirs d'un ami de Moreau*, par Vallery Radot (1 fr. 60). — Le titre est long et il n'est même pas complet, car la fin du volume est occupée par un extrait de la *Biographie des auteurs morts de faim;* couronnement nécessaire d'une œuvre consacrée aux martyrs de la poésie. Rien de plus navrant que les *Souvenirs d'un ami*, mais rien de plus instructif pour ceux qui abordent les lettres avant d'avoir les moyens de se nourrir. = A peine annoncé, *le Roi chez la Reine*, de M. Armand Baschet, est épuisé déjà. Il ne reste plus qu'une douzaine d'exemplaires. = *Madame Vampire*, histoire de ta femme (1 fr.). — Niaiserie sur ce thême : L'argent ne fait pas le bonheur en mariage. — On y trouve des expressions comme celle-ci : *une épée solide emmanchée dans un cœur irréprochable.* — Chaque exemplaire est orné d'une photographie de femme quelconque. C'est une vraie liquidation d'atelier. = *Ces Dames de Bullier* (1 fr.). — Encore un prétexte à photographie, car nous ne comptons le volume pour rien. C'est une platitude qui fait regretter le temps où feu A. Privat d'Anglemont voulait bien se constituer l'historiographe de la Closerie des Lilas. = *La Vie et le Rêve*, par M. E. de Montalon. (in-12, 3 fr.). — Préface sérieuse, trop sérieuse; vers très-soignés et très-sentis. On y cultive l'amour de la nature et les sentiments les plus généreux sur un excellent papier. Caractères elzeviriens. Tirage restreint, comme il convient à un poète qui ne veut point se galvauder. = *Histoire des Chevaliers Templiers*, par Elizé de Montagnac (in-12, 6 fr., av. gr. de Doré). — Nous ferions bien à l'auteur le reproche de citer l'abbé Vertot et d'économiser les textes justificatifs, mais ses intentions sont si bonnes, et le point de vue auquel il se place est si généreux! On ne peut

donc perdre à lire son *Histoire des Templiers*, de leur fin malheureuse, et des successeurs étranges que leur donna le dix-neuvième siècle. = *Le peintre Etienne Jeaurat*, par M. Puychevrier (in-8, 1 fr. 50). — Qui n'a pris plaisir à considérer ses *Halles*, ses *Carrefours*, son *Déménagement du peintre*, son *Enlèvement des filles de joie?* Compatriote de Rétif, il vint comme lui à Paris et sut y peindre d'après nature les mœurs de son temps.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

L'Autographe.—Nous avons annoncé déjà les conditions toutes particulières dans lesquelles il avait publié le Salon de 1864. Presque toutes les livraisons parues ont été enlevées, et les exemplaires restant en magasin forment des albums dont le prix ne peut que s'élever. — On prête de plus à M. Bourdin l'intention de publier à petit nombre une série de pièces piquantes réunies sous un titre confidentiel, comme *l'Autographe sous le manteau.*

On s'entretient également beaucoup d'un *Parnasse satirique* publié à Bruxelles en deux volumes où beaucoup de personnalités sont mises en jeu. On a, paraît-il, un moderne pendant au *Cabinet satirique* de 1618, et son éditeur anonyme n'a marchandé ni les hardiesses, ni les indiscrétions.

Mademoiselle Battly, dite *Skittless*, ou la *Biche anglaise*, dont on vient de publier les *Mémoires*, nous paraît être cette beauté si renommée au bois de Boulogne pour la grâce avec laquelle elle laisse flotter sa chevelure rousse et l'habileté avec laquelle elle dirige sa voiture. *La Petite Revue* l'a signalée cet hiver.

La Maison Frascati, au coin du boulevart Montmartre et de la rue Richelieu, offre l'aspect remuant d'un quartier général depuis que M. Millaud a installé ses quatre journaux à bon marché. Au dehors se prélassent des enseignes colossales, au-dessous desquelles flottent d'autres enseignes supplémentaires

en toile. Le soir, des transparents allégoriques sont chargés de fasciner la vue du passant, tandis que ses oreilles sont frappées par l'appel d'un crieur infatigable. Au dedans, ce ne sont qu'abonnés se faisant inscrire aux quatre guichets, que provinciaux demandant les volumes annoncés par la librairie du *Petit Journal*, que jolies femmes venant demander des nouvelles du rédacteur en chef du *Journal littéraire*, M. de Montaut, ou acheter les six poses photographiques du populaire Timothée Trimm, à soixante centimes l'une. — Si cela continue, nous engageons M. Millaud à former une réserve. On finira par enlever ses journalistes.

M. Gustave Aimard tient aujourd'hui une place parmi les romanciers français de l'école de Cooper. On lui accorde généralement du jeu, de l'imprévu, et une certaine habileté de mise en scène; mais on lui reproche des répétitions incroyables. Par exemple, ses lecteurs ont été surpris au dernier point en comparant deux chapitres de ses derniers romans : *l'Araucan* et *les Chasseurs d'abeilles*. Bien que les noms fussent changés, le texte restait absolument le même. Voici les preuves à l'appui :

— Canario! s'écria un grand gaillard maigre et efflanqué qui avait la mine et la tournure d'un effronté coquin; ne sommes-nous pas des hommes libres? Si notre gouverneur le señor don Luciano Quiros s'obstine à nous rançonner de la sorte, Pincheira n'est pas si loin qu'on ne puisse s'entendre avec lui. Quoique chef indien aujourd'hui, il est de race blanche sans mélange, et caballero jusqu'au bout des ongles.

— *Calla la roca* (tais-toi), Chillito, reprit un autre,

tu ferais mieux d'avaler ta chicha que de lâcher de pareilles sottises.

— Je veux parler, moi, fit Chillito, qui s'humectait le gosier plus que les autres.

— Ne sais-tu pas que, autour de nous, dans l'ombre, rôdent des yeux invisibles qui nous épient et que des oreilles s'ouvrent pour recueillir nos paroles et en profiter?

— Allons donc! dit le premier en haussant les épaules; tu as toujours peur, toi, Mato. Je me soucie des espions comme d'une vieille bride.

— Chillito!

— Quoi! n'ai-je pas raison? Pourquoi don Luciano nous veut-il tant de mal?

— Vous vous trompez, interrompit un troisième en riant : le gouverneur, au contraire, veut votre bien, et la preuve, c'est qu'il vous le prend le plus possible.

— Ce diable de Pavito a de l'esprit comme un coquin qu'il est, s'écria Chillito en riant aux éclats. Bah! après nous la fin du monde!

— En attendant, buvons, dit le Pavito.

— Oui, reprit Chillito, buvons; noyons les soucis. D'ailleurs, don Juan Perez n'est-il pas là pour nous aider au besoin?

— Encore un nom qui doit rester dans ta gorge, ici surtout! exclama Mato en frappant le comptoir d'un poing irrité. Ne peux-tu retenir ta langue, chien maudit?

. . . .

— Canarios! s'écria un grand gaillard maigre et efflanqué, qui avait la mine et la tournure d'un effronté coquin, ne sommes-nous pas des hommes libres? Si notre gouverneur, le señor don Luis Pedrosa, s'obstine à nous rançonner de la sorte, le Chat-Tigre n'est pas si loin qu'on ne puisse s'entendre avec lui. Quoique chef indien aujourd'hui, il est de race blanche sans mélange et caballero jusqu'au bout des ongles.

Calla la voca! — tais-toi! Pablito, reprit un autre; tu ferais mieux d'avaler tes paroles avec ton pulque que de lâcher de telles sottises!

— Je veux parler, moi! fit Pablito, qui s'humectait le gosier plus que les autres.

— Ne sais-tu pas que, autour de nous, dans l'ombre, rôdent des yeux invisibles qui nous épient, et que des oreilles s'ouvrent pour recueillir nos paroles et en profiter?

— Allons donc! dit le premier en haussant les épaules, tu as toujours peur, toi, Carlocho! je me soucie des espions comme d'une vieille *cuarta* (bride).

— Pablito! fit l'autre en mettant un doigt sur sa bouche.

— Quoi! n'ai-je pas raison? Pourquoi don Luis nous veut-il tant de mal?

— Vous vous trompez, interrompit un troisième en riant, don Luis ne veut au contraire que votre bien, et la preuve, c'est qu'il vous le prend le plus possible.

— Ce diable de Verado a de l'esprit comme un coquin qu'il est, s'écria Pablito en riant aux éclats. Bah! après nous la fin du monde!

— En attendant, buvons, dit le Verado.

— Oui, reprit Pablito, buvons, noyons les soucis. D'ailleurs don Fernando Carril n'est-il pas là pour nous aider au besoin?

— Encore un nom qui doit rester dans ta gorge, ici surtout! exclama Carlocho en frappant le comptoir d'un poing irrité. Ne peux-tu retenir ta langue, chien maudit?

Nous pourrions aller beaucoup plus loin, mais nos lecteurs en ont vu assez.

En chemin de fer. — Plus on voyage et plus on voudrait voyager dans de meilleures conditions. Aussi pourrait-on proposer la Compagnie d'Orléans comme modèle aux autres administrations de chemin

de fer, car le public y jouit de trois avantages beaucoup plus importants qu'ils n'en ont l'air :

1° On ne parque pas les voyageurs dans des salles d'attente, et on les laisse libres de s'installer dans les wagons un quart d'heure à l'avance. C'est une prime aux premiers arrivants; cela empêche de se bousculer et de courir, comme on ne le fait que trop à l'ouverture des salles d'attente.

2° Elle n'élève pas ses prix de parcours dans la banlieue lorsqu'arrive le dimanche. Ceci est encore fort juste : de tous les jours de la semaine, le dimanche est celui qui voit circuler le plus de gens peu fortunés.

3° Enfin, elle a des trains accélérés où sont admis des wagons de seconde et de troisième classe, — innovation excellente, — car c'est une barbarie de refuser aux gens les plus mal assis la consolation de voyager aussi directement que les gens bien installés.

Un défenseur de Rabelais. — On sait que les archéologues français se réunissent volontiers. Une solennité de ce genre vient d'avoir lieu dernièrement en Vendée, à Fontenay-le-Comte; elle a été terminée par un combat des plus singuliers à propos de Rabelais.

On se trouvait à table dans une vieille abbaye de Cordeliers qu'illustra sa jeunesse. Sans toast, point de banquet scientifique. Un orateur surgit donc; il traite assez mal l'historiographe de Pantagruel et de Gargantua. Mais au moment où il s'élevait contre les *fanges* du vieux Gaulois, un autre orateur se lève à son tour et prononce d'abondance une verte réplique non prévue par le programme. Il y a eu scission

dans l'auditoire, et le parti rabelaisien a offert un bouquet gigantesque à son défenseur imprévu, qui n'était autre que M. Champfleury.

Un document littéraire. — Ce qu'a coûté l'*Histoire de la Restauration*, par M. de Lamartine :

		fr. c.
Prix du manuscrit		150.000 »
Impression		25.447 43
Clichage		2.640 75
Papier		63.997 80
Brochage		6.964 80
Affiches et frais de publicité		7.809 45
FRAIS DIVERS		
Banquet offert à l'auteur	433 »	
Balayage, etc.	29 »	
Lettres de voiture	595 05	
Dépenses de M. Lipper.	101 15	
Correction et copie des volumes	195 »	
Assurance	152 50	
Travaux de menuiserie	50 »	3.642 95
Location d'une presse	27 »	
Loyer	156 25	
Travaux du garçon de magasin.	317 »	
Appointements à S.	700 »	
Comptabilité	250 »	
Note de divers frais, etc.	637 »	
Frais de gravures et autres pour l'édition illustrée.		4.061 50
TOTAL.		264.384 68

Nous devons cette note à l'obligeance de M. A. D., qui a bien voulu nous en promettre d'autres non moins curieuses.

La liberté des théâtres est proclamée, mais ses résultats n'ont encore rien produit de bien pittoresque. Les sociétés se forment et les constructions commencent à se fonder seulement. On ne pourra guère se rendre compte avant cet automne d'un

mouvement que nous ne manquerons pas d'étudier sous son côté le plus curieux.

Des théâtres nouveaux ont l'excellente idée de n'avoir que des places à un franc et à cinquante centimes. La longueur du spectacle en serait diminuée que cela n'en vaudrait que mieux. Rien de fatigant et de malsain comme les six heures qui composent aujourd'hui la durée d'une représentation. Deux ou trois heures au plus, sans entr'acte, suffiraient largement. On aurait ainsi le temps de dîner à son aise et de rentrer chez soi à une heure possible. — L. L-y.

Ce qu'il faut pour se rendre aimable un ministre du Grand Sultan. — On a beaucoup parlé dans ces derniers temps, à propos de l'élection de M. Bravay, dans le Gard, des avantages attachés en Orient à la place de premier ministre, ou de favori d'un monarque.

Voici une note autographe du comte d'Ornano, en mission à Constantinople en 1810 :

Objets nécessaires pour me rendre auprès du ministre Bacha.

Un collier de diamants de la valeur d'environ vingt mille francs.

Deux pièces de beau drap de Louviers, l'une blanc, l'autre écarlate, vert ou bleu de ciel.

Douze pièces de batiste.

Une pièce de velours de soie, cramoisi ou vert.

Une pièce de brocard or ou argent.

Deux montres d'or garnies en diamants avec leurs chaînes *ad hoc*.

Quelques services en porcelaine pour le café et le thé.

N. B. S'il était impossible de se procurer quelques-uns des articles désignés ci-dessus, on peut les remplacer par quelques autres équivalents. D'ORNANO.

Les refusés. — On a beaucoup parlé dans ces derniers temps du Salon des refusés. L'année dernière, il y avait des œuvres d'une certaine importance. Cette année ce n'est plus cela. La plupart des gens qui y ont laissé là leurs œuvres, n'ont eu d'autre but que celui de faire croire au public bénévole qu'ils étaient des artistes. Ainsi M. F., auteur d'une *Annonciation* impossible, n'est qu'un vieil employé habitant les Incurables. Sa véritable profession a été celle de maître de langues et de civilité puérile et honnête. M. P., auteur d'un *Jésus-Christ au Jardin des Oliviers*, n'a, pas plus que le précédent, rien de commun avec la peinture. Son industrie est l'exploitation du protestantisme par les portraits photographiés de Luther et Calvin, de plus il est le créateur de l'ordre polonais du ruban noir, qui se porte à la boutonnière en commémoration de la mort de la Pologne.

Il y a encore le trop spirituel et badin M. R., à qui on doit les dix parties du discours... peintre, il est vrai, mais du côté de la réparation, et dont la véritable carrière a été celle de chirugien de marine.

Il y a bien encore ce brave M. B., avec ses études de chevaux..., mais celui-là est sincère... Il y en a bien d'autres à citer encore, mais nous irions trop loin. L'exhibition des œuvres refusées a fait son temps. Nous espérons que l'année prochaine, cette exposition industrielle ne servant qu'à des réclames de mauvais goût, n'aura plus lieu à côté de l'exposition des beaux-arts. Elle n'a même plus l'avantage de faire rire.

On est aussi en droit de souhaiter le rappel de la

règle par laquelle les peintres médaillés sont exempts. Nous aimons à croire que certains artistes ont mérité en leur temps les distinctions qui leur valent aujourd'hui un si beau privilége, mais alors ils ont terriblement dégénéré. On n'a pas vu sans peine, dans certain coin du Salon, un portrait militaire et un paysage que pas un peintre d'enseigne n'eût voulu signer. — D. P.

La force du préjugé. — Vous quittez l'atelier de photographe en emportant votre portrait répété en une douzaine de cartes. Un ami passe, et la ressemblance vous a paru si flatteuse que vous ne pouvez vous empêcher d'en soumettre un spécimen à son admiration.

— Tiens! dites-vous avec malice, regarde donc la photographie de Lapommerais.

L'ami considère et sourit, mais un monsieur qui l'accompagne veut regarder à son tour et s'écrie :

— Quelle ignoble tête! — W.

Tous les admirateurs de Thérésa ne sont pas dans les bosquets de l'Alcazar d'été. D'autres, dédaignant la séduction des rafraîchissements qui leur sont offerts à l'intérieur, vont se tapir dans l'ombre autour de l'enceinte réservée. La loueuse de chaises a mis leurs habitudes discrètes à profit, et, chaque soir, un triple rang de siéges enlace les barrières du café Morel. Là prennent place les prodigues, et derrière eux se dresse la vile multitude; écho puissant qui centuple le bruit des ovations décernées à la rauque cantatrice.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux avoue

très-franchement que le nombre de ses abonnés, satisfaisant d'ailleurs pour ses six mois d'existence, ne couvre pas encore ses frais. Il fait donc appel aux nouveaux souscripteurs qu'il mérite d'avoir, car il a tenu depuis six mois très-fidèlement son programme. Le public intelligent doit sa souscription, fort modique d'ailleurs (4 fr. par an), à un organe désintéressé et si utile à tous.

M. A. Vermorel nous envoie un exemplaire de son édition de La Boetie, pour nous attester qu'il est bien innocent de la *Béotie bibliographique* que nous lui avons imputée dans notre dernier numéro. M. Vermorel tient à se réhabiliter dans l'esprit de nos lecteurs. Nous lui donnons acte très-volontiers, si cela peut lui être un certificat d'atticisme, bien que dans sa *préface* il traite avec beaucoup de *légèreté* Henri IV, et tient à le dépouiller du « travestissement chevaleresque » sous lequel l'histoire nous l'a transmis.

Une cause de succès. — « Comment! voici les *Mémoires d'une Femme de chambre* arrivés à leur neuvième édition. Mais c'est incroyable! Où allons-nous, grand Dieu? » — Ainsi tonne plus d'un critique en courroux. Qu'il se console toutefois, et sans attaquer le mauvais goût du temps, qu'il ajoute ce succès inexplicable comme un fait de plus à l'éternelle histoire des gros événements enfantés par les petites causes.

Les fameux *Mémoires* venaient de paraître; en dépit de leurs promesses, en dépit du loup qui couvrait le minois de l'auteur, on se disait déjà qu'il

n'était pas besoin de tant de mystères pour nous ressasser quelques vieux cancans bien connus dans le monde dramatique, lorsqu'une belle après-midi, les libraires du Palais-Royal voient M. Gaillard, le redoutable commissaire de la librairie, mettre la main sur deux *Femmes de chambre* en la librairie Dentu.

Aussitôt le cri de *saisie* se répand dans Paris et fait enlever l'édition. Une autre s'écoulait déjà avant qu'on n'apprît la vérité. car la présence de M. Gaillard n'avait d'autre cause qu'un simple manque de formalités dans le dépôt de la photographie. Puis, quand Paris revint de son erreur, la province commençait seulement à la partager. Les *Femmes de chambre* furent donc plus demandées que jamais, et aujourd'hui encore, il est plus d'un amateur départemental qui vous souffle à l'oreille : « Il paraît que ce livre a été poursuivi avec la dernière rigueur. » — Et voilà comment les succès se font. — L. L-y.

Un bailleur de fonds, s. v. p.? — On s'occupe beaucoup depuis hier, dans le monde de la presse, de la situation inquiétante d'une feuille politique de création récente.

Ce journal, qui a un certain succès et plus de sept mille abonnés, était néanmoins menacé de ne pas paraître jeudi.

Cette situation difficile provient, dit-on, de l'arriéré dû à l'impéritie de la précédente administration de ce journal, et un faible sacrifice le remettrait à flots.

Voilà de quoi tenter les capitalistes qui ambitionnent cette importance que donne dans les foyers de

théâtres la qualité de propriétaire de feuille publique.

Cela vaut bien la bagatelle de deux ou trois cent mille francs. — D. L. F.

LIVRES NOUVEAUX

En vente à la Librairie RENÉ PINCEBOURDE, 78, r. Richelieu

La Rouge et la Noire, par Léon de Marancour (in-12, 3 fr.). — Si ce nom sent la guerre, on peut en dire autant de la brochure. — A l'exception de M. Bénazet, tous les directeurs de maisons de jeu d'Allemagne sont assez malmenés. En revanche, M. de Marancour prétend qu'on gagne plus à Bade qu'ailleurs, parce que les joueurs ne s'y obstinent point. Ceci fait honneur à son imagination. Ce pamphlet est assez vivement écrit et les types de joueuses n'y sont pas oubliés. = *Le Secret du Bonheur*, par M. Ernest Feydeau (deux in-12, 6 fr.). — Cette œuvre nouvelle rallie les suffrages des critiques les plus opposés à la *manière* de l'auteur. On y trouve les sentiments les plus purs présentés de la façon la plus vraie et la plus émouvante. = *La Sirène de l'Enfer*, par Bénédict Henri Révoill (in-12, 2 fr.). — Encore un drame du nouveau monde découvert par l'auteur en chassant dans les environs de Paris. On y trouve un nombre de crimes suffisant pour justifier ce titre. Seulement la sirène est malheureuse en amour, ce qui est indigne de sa qualité. Couverture chromolithographiée. On tend beaucoup à l'illustration en ce moment. = *Le Cœur de l'Homme*, par Walter Debonny. Un bel in-8 imprimé par Perrin, illustré par Staal et appartenant à un genre qui sera suffisamment défini par ces deux vers :

A quelque femme aimée objet de son délire,
Le barde avec bonheur donne ses premiers chants.

= *Le Combat de l'Honneur*, par Adrien Robert (in-12,

3 fr.). — Ce qu'il y a de plus touchant dans ce volume est certainement la manière dont le titre a été trouvé : « Un soir d'été, dit l'auteur, je revenais de Bièvre avec mon excellent ami et maître Frédéric Soulié. C'était dans les derniers mois de sa vie, en 1846. Nous descendîmes de voiture à la barrière d'Enfer... — A vingt pas de l'Observatoire, dans l'avenue déserte, une toute jeune fille, très-belle, la tête nue inondée de cheveux blonds et le sein soulevé par la honte, s'approcha de nous. Elle dit, non pas à moi, mais à lui : « Monsieur, voulez-vous me donner un peu d'argent? » Elle ajouta en relevant son regard où il y avait presque de la rancune, tant elle souffrait : « Nous sommes honnêtes... » Frédéric Soulié ouvrit sa bourse... Il était tout pensif et me dit : C'est un drame. — Nous montâmes en fiacre; de là jusqu'à la rue Grange-Batelière où il demeurait, il me raconta le drame qui lui venait au fur et à mesure. Je l'ai oublié; je sais seulement qu'il avait pour titre *le Combat de l'Honneur*. Ces paroles me frappèrent profondément. » = *La Fausse Dévote*, par Jean Lander (in-24, 50 c.). — Voici peut-être la première fois qu'une librairie religieuse nous donne une satire semblable. Sous le nom de Mme Flamench, l'auteur personnifie et flétrit ces femmes sottes, sèches et vaniteuses pour lesquelles la dévotion n'est qu'un méchant prétexte. Ce réquisitoire, fait *ab irato*, frappe assez juste et se termine par une réflexion fort juste. « J'ai peu montré la vraie dévote, dit M. Lander, parce qu'elle ne se montre pas; elle se laisse deviner par ses actes. » = *Aventures d'un Artiste dans le Liban*, par Richard Cortember (in-12, 3 fr.). — Odyssée mi-pittoresque, mi-politique, car il y est beaucoup question des derniers événements de Syrie et d'Ab-el-Kader, que l'auteur, dans son enthousiasme, représente comme l'une des plus pures illustrations du dix-neuvième siècle. Il raconte à ce sujet l'histoire de l'espion français qui nous a livré l'émir, — un traître accompli et digne de l'Ambigu. On aurait bien dû

donner son nom. = *Mémoires d'une Biche anglaise* (in-12, 3 fr.). — Il est question de cette héroïne dans un autre passage de cette livraison. Ses mémoires paraissent allier la franchise implacable de Mogador au talent incontestable que tout Anglais déploie dans le genre autobiographique. On y trouve des détails neufs sur la façon dont on comprend à Londres la vie échevelée. En tête du volume se trouve nécessairement le portrait de *Mademoiselle Skittless*. C'est une petite boulotte à l'œil vif qui se croit obligée de porter une croix à son collier. = *Le Supplice du Bourreau*, sombre récit, par Alfred de Bougy (in-12, 1 fr.). — Confidences d'un exécuteur suisse. Il fut malheureux en amour et cumule aujourd'hui ses lugubres fonctions avec celle de directeur d'une société pour l'abolissement de la peine de mort... — Parole d'honneur!... nous aurions hésité à le croire, si la parole de M. de Bougy n'était point là. = M. le général marquis de Grouchy vient de publier son mémoire (in-12, 3 fr.) pour défendre encore une fois la conduite du maréchal son père, pendant la désastreuse campagne de Waterloo. Son volume se divise en trois parties : 1° récit des faits; 2° pièces justificatives; 3° réfutations des assertions de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Dans cette dernière partie, l'auteur attaque chaque phrase séparément pour en faire ressortir les parties défectueuses. Nous avons lu cette réfutation avec un intérêt facile à concevoir, et nous devons avouer qu'un fils ne pouvait faillir à défendre la cause paternelle dans une question aussi embrouillée. Jalousies de lieutenants, négligences de toute sorte, variantes sur presque toutes les questions de temps, d'heures et de lieux; — il n'est pas une fatalité qui ne semble avoir voulu venir compliquer cette triste affaire. — M. Thiers doit apporter une réplique à cette discussion, car il y est très-vivement pris à partie.

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES

(expédiées franco contre leur prix en timbres-poste à la Librairie Richelieu)

Les Miracles, par M. C. Paris, 1825, in-12 cart. non rogné (recueil des miracles les plus singuliers, avec table). — 2 fr. = Brevet du grand aumônier du régiment de la calotte accordé à M. de Brienne de Loménie. archevêque de Toulouse, le 1er janvier 1770. In-8 de 22 p. br. — 1 fr. = Manuel du Chasseur et des Garde-Chasses, suivi d'un Traité sur la pêche, par M. de Mersan, ancien capitaine des chasses. Gravures et musique. Paris, 1822, in-12 br. de 267 p. — 3 fr. 50. = Recueil raisonné de tous les moyens de fraude et de contrebande déjoués par l'administration des douanes. Paris, 1816, in-8 br. — 2 fr. 50. = Trois Messéniennes, par M. Odry, auteur du poème des Gendarmes et du Canon des Cuisinières, enrichies de notes brillantes, par P. F. S. G. K. Z., ex-savant francé, membre de la 5e classe de l'Académie d'Otaïti et lecteur de S. M. le roi des îles Sandwich. Paris, chez les marchands de nouveau thé, in-8 br. — 2 fr. = Almanach général de tous les spectacles de Paris et des provinces pour l'année 1791. Paris, 1791, in-12 rel. — 2 fr. = De l'Opéra en l'an XII, par Bonet de Treiches, ex-législateur, directeur de l'Académie impériale de musique. Paris, 1803, in-4° br. (fatigué). — 3 fr. 50. — Nous y prenons cet état curieux au point de vue comparatif : Appointements du chant, de la danse, de l'orchestre, des peintres et des préposés : 831,822 fr. 25 c. — Feux : 91,950 fr. — Honoraires d'auteurs : 40,620 fr. — Répétitions : 3,400 fr. — Comparses et orphelins : 12,000 fr. — Indemnités aux réformés : 20,852 fr. — Divers objets : 1,550 fr. — Chandelles : 9.000 fr. — Entreprise : 52,600 fr. — Copie de musique : 20,000 fr. — Bois à brûler : 14.900 fr. — Affiches, im-

primerie, papeterie : 11,350 fr. — Menuiserie et serrurerie : 12,000 fr. — Dépenses accessoires : 33,000 fr. — Droit des indigents : 60,000 fr. — Pensions : 83,500 fr. — Frais de sûreté : 25,176 fr. — Impôt foncier : 13,005 fr. — Décors : 60,000 fr. — Costumes : 130,000 fr. — Total général : 1,526,925 fr.

Pour paraître le 28 juillet 1864

Les Mystifications de Caillot-Duval, *avec un choix de ses lettres les plus étonnantes, suivies des réponses de ses victimes, introduction et notes par Lorédan Larchey* (3 fr.). — Sous le pseudonyme de Caillot-Duval, deux plaisants de bonne compagnie (MM. de Fortia et de Boisgelin) ont berné, vers la fin du dernier siècle, une bonne partie du monde parisien. A l'actrice, au fabricant, à l'homme de lettres, à l'artiste, au magistrat même, ils écrivaient des lettres fort comiques qui leur valaient des réponses plus comiques encore. Leur recueil forme le monument le plus récréatif qu'on puisse élever en l'honneur de la crédulité humaine. 1 joli petit vol. in-32 raisin, papier de fil vergé à la main, caractères elzeviriens, titre en couleur et augmenté d'une eau-forte de F. Besson, très-grandes marges ; prix : 3 fr.

Tiré à dix exemplaires numérotés sur papier de Chine avec trois épreuves de différentes couleurs de l'eau-forte, prix . . . . 10 fr.

D° chamois, prix . . . . 6 fr.

Ce livre est le premier de la Bibliothèque originale.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Singulière découverte d'un double ménage. — Quand un chroniqueur parisien se plaint de la rareté des nouvelles, soyez sûr qu'il est malade, ou qu'il se trouve à la campagne, ou qu'il ne veut point regarder autour de lui. Paris offre toujours du neuf à celui qui se donne la peine de chercher. Et nous ne sommes pas étonné qu'un auteur singulier entre tous, — Rétif de la Bretonne, — ait trouvé moyen de faire quarante-deux volumes, en se bornant au récit des épisodes romanesques observés dans la société de son temps. — Sans préméditation aucune, il nous a été donné l'autre jour d'assister à l'un de ces petits drames bourgeois qui faisaient la joie de l'auteur des *Contemporaines*.

Un orgue de Barbarie modulait tristement dans une cour l'air du *Trovatore*.

On le sait, pareil instrument se croirait incomplet s'il n'avait dans son répertoire le grand air désespéré d'Azucena, sans préjudice du *Mirlitir*, de l'air des *Pommes*, d'*Aï! aï! aï!* ou de telle autre actualité chansonnière. Il en faut pour tous les goûts.

Or, nous l'avouons à notre honte, quand le *rouleau* d'Azucena n'est point avarié, nous ralentissons le pas pour mieux saisir ses notes mélancoliques.

Nous regardions machinalement sous le porche que faisait résonner cette musique. — Dans la cour, à une fenêtre du rez-de-chaussée, cousait une jeune

femme à demi cachée par un de ces rideaux de liserons verdoyants qui forment les bocages parisiens par excellence. Se grandissant le long du mur, un petit garçon de quatre à cinq ans, son fils sans doute, se haussait pour recevoir le sou que lui tendait une main blanche.

Le sou reçu, il allait le porter à l'homme vêtu de velours, et il tombait en extase devant les petites marionnettes que tout orgue bien conditionné fait valser avec tant d'art dans sa partie supérieure.

Un quart d'heure après, nous repassions dans une rue voisine, lorsque se fait entendre la même ritournelle. La même curiosité nous entraîne au même spectacle. — Même porche, même cour, même orgue, même petit garçon, même fenêtre derrière laquelle paraissait aussi travailler une femme. Ces ressemblances ne sont pas si rares qu'on ne puisse les trouver réunies sur plusieurs points. Beaucoup de maisons ont des cours ; beaucoup de mères de famille tirent l'aiguille à leurs fenêtres.

Mais le plus surprenant, c'était, à n'en pas douter, la présence du même petit garçon. Il avait sans doute suivi de cour en cour l'objet de son admiration. Tout à coup, un chien saute de la fenêtre et vient japper en ami. Le petit garçon le caresse en l'appelant *Finette*, et se rapproche en jouant du seuil sur lequel nous demeurions arrêté. — Puis, c'est la femme qui, à son tour, abandonne la fenêtre d'où elle paraissait assister à ce spectacle avec une surprise croissante.

— Tu connais donc Finette, mon petit garçon ? dit-elle.

— Mais oui, madame, je la connais.

— Tu es de la maison?

— Non, madame.

— Alors où as-tu connu notre chien?

— Je l'ai connu chez nous.

— Et chez qui es-tu?

— Je suis chez nous... puisque c'est la *Finette* à mon papa.

Ici la femme pâlit, saisit la main de l'enfant et le presse de questions. Bien qu'il ne fût pas précis en ses réponses, elles paraissaient suffisantes pour frapper son interrogatrice, qui se relève, les traits bouleversés, en disant :

« Eh bien! mène-moi chez vous; je vais te reconduire. »

Et elle l'entraînait dans la rue, lorsque le petit garçon lui échappe et court se jeter, en criant : *Maman!* dans les bras d'une autre femme qui venait de s'arrêter sur le trottoir opposé.

Alors l'une rentra, l'autre emporta son enfant, — toutes deux également émues, après avoir échangé un regard plus clair et plus significatif que toutes les explications. — Chacune avait rencontré sa rivale; l'une était l'épouse, l'autre était la maîtresse.

Rencontre fatale et moins rare qu'on ne le supposerait en cette grande cité dont le tumulte même favorise et multiplie ces liaisons régulièrement illicites qu'on appelle les *doubles ménages.* Plus d'un mari parisien en est là.

Mais le dénoûment de notre histoire?... Eh bien! chose rare, cette aventure, dont les héros sont très-

peu romanesques d'ailleurs, s'est terminée de la manière la plus pacifique et la plus inattendue.

Après des explications orageuses, l'épouse légitime a pardonné à une seule condition : — c'est d'être chargée d'élever l'enfant adultérin; semblant vouloir enlever ainsi tout prétexte de paternité à la liaison qui avait compromis son repos. Chose plus étrange encore! la véritable mère a consenti, à la condition de revoir son enfant une fois par semaine. Si peu de chances de durée qu'il paraisse avoir, le compromis a jusqu'ici été religieusement observé, et Mme X... se montre aussi bonne pour son enfant d'adoption que pour le sien propre.

Il s'en faut de beaucoup que tous les accidents dus aux *doubles ménages* n'offrent pas plus de dangers. C'est au contraire une des sources les plus grandes — bien que le mieux cachées — de ruines et de calamités domestiques. — Balzac l'a dit avant nous dans une de ses merveilleuses études. — L. L-y.

Les spirites sont constitués en société, on sait cela, mais tout le monde n'a pas vu le brevet délivré à chaque récipiendaire; en voici la teneur :

ACTE DE SOCIÉTÉ

DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES DE PARIS

Fondée le 27 novembre 1848

Sous le patronage de l'esprit *Emmanuel Swedenborg*.

—

Nous, membres de la Société des magnétiseurs spiritualistes de Paris, après avoir soumis l'admission de *Morin* aux formalités des articles 14 et 15 de nos statuts, le reconnaissons pour *frère* et membre de notre Société, nous engageant à remplir à son égard tous les devoirs tracés par lesdits statuts, engagement qu'il contracte lui-même envers nous, en les acceptant.

Ce présent acte constate également la part dudit sociétaire à la propriété du journal *le Magnétiseur spiritualiste*. — Paris, 4 février 1850.

Signé par les membres présents :

AL. CAHAGNET, ANDRAUD, ingénieur, B. MAILLARD, P. ROUSTAN, FRESLIN, F. BRUN, GASPART, J. D'HÉRICOURT, DÉCRION, secrétaire, DEVILLERS, LELIÈVRE, LEJEUNE, L. RENIER, J.-B.-M. ETIENNE, BOLAN, veuve LIEZ.

Il n'est pas indifférent de dire ce qu'il faut pour obtenir ce diplôme. L'article 3 des statuts édifie très-complétement sur ce point.

Art. 3. — La Société n'admet que les personnes qui sympathisent avec ses principes et le but de ses travaux; celles qui sont déjà initiées aux principes fondamentaux de la science spirite, ou qui sont sérieusement animées du désir de s'en instruire. En conséquence, elle exclut quiconque pourrait apporter des éléments de trouble au sein des réunions, soit par un esprit d'hostilité et d'opposition systématique, soit par toute autre cause, et faire ainsi perdre le temps *en discussions inutiles*.

Tous les membres se doivent réciproquement bienveillance et bons procédés; ils doivent, en toutes circonstances, mettre le bien général au-dessus des questions personnelles et d'amour-propre.

Art. 4. — Pour être admis comme associé libre, il faut adresser au président une demande écrite, apostillée par deux membres titulaires qui se rendent garants des intentions du postulant.

La lettre de demande doit relater sommairement : 1° si le postulant possède déjà des connaissances en matière de spiritisme; 2° l'état de ses convictions sur les points fondamentaux de la science; 3° l'engagement de se conformer en tout au règlement.

La demande est soumise au comité, qui l'examine et propose, s'il y a lieu, l'admission, l'ajournement ou le rejet.

L'ajournement est de rigueur pour tout candidat qui ne posséderait aucun des éléments de la science spirite, et ne sympathiserait pas avec les principes de la Société.

On voit qu'il ne faut pas se faire spirite à la légère. L'engagement est sérieux, et ses conséquences sont plus grandes encore qu'on ne le pourrait supposer. Témoin cet article 26 qui me paraît assez inquisiteur :

Tout écrit publié par un membre de la Société sous le voile de

l'anonyme, et sans aucune mention qui puisse le faire connaître comme tel, rentre dans la catégorie des publications ordinaires dont la Société se réserve l'appréciation. Toutefois, sans vouloir entraver la libre émission des opinions personnelles, la Société invite ceux de ses membres qui seraient dans l'intention de faire des publications de ce genre à réclamer au préalable son avis officieux, dans l'intérêt de la science.

L. L-y.

Les romans de Balzac. — Par un caprice assez singulier, la Congrégation de l'index vient de les condamner. Est-il un de ses membres qui ait lu *le Médecin de campagne* et *le Curé de village?* — Ce fait nous autorise à en douter. — R. P.

Photographes soupçonneux. — Depuis que les photographes ont eu à subir un assez grand nombre de condamnations correctionnelles, ils sont devenus soupçonneux au point de voir partout des agents de police, méfiance qui a failli causer l'autre jour une rixe assez grave entre un photographe et un voyageur de commerce.

Celui-ci avait aperçu dans l'atelier du photographe chez lequel il était venu faire faire sa carte, une assez jolie petite académie de femmes.

— Vendez-moi donc cette épreuve? lui dit-il.

— Je ne le peux pas, le cliché n'est pas à moi.

— Dites-moi chez qui je le trouverai?

— Venez ici...

Il attire le commis voyageur dans un cabinet noir, et se dispose à lui infliger une correction de coups de poing, en lui disant : Je vous connais... vous êtes cause que mon frère est en prison...

Heureusement, le voyageur s'était mis en défense et put battre en retraite sur l'escalier où le photographe lui jeta ses cartes. — D. P.

Un nouvel historien du diable vient de se montrer en la personne de M. J.-M. Cayla. Interrogeant la crédulité humaine, il a scruté toutes les traditions au point de vue infernal, depuis le serpent de Mme Ève jusqu'aux révélations de M. Hume; jusqu'à la dissertation récente où un vénérable ecclésiastique de Bordeaux, M. Delaporte, se demande si Satan a vraiment des cornes et des pieds fourchus. Notons qu'en ceci M. Delaporte n'est qu'un sceptique à côté des anciens démonograques qui ont poussé l'attention jusqu'à faire de Belzébuth un souverain, entouré de sa cour, décorant ses féaux d'une sorte de légion d'honneur. On n'a pas même oublié le dessin de la plaque et la couleur du ruban. Montrant le non-sens de toutes ces chimères sans cesser de flétrir dans le diable un symbolisme du vice, M. Cayla finit par conclure ainsi :

« Eh bien! de semblables abus ne doivent plus exister, et c'est pour contribuer à les anéantir que j'ai voulu démontrer par l'histoire, par le témoignage des auteurs les plus respectables, que le diable n'est qu'un mot, un croquemitaine, un saltimbanque au service de toutes les superstitions, de tous les fanatismes.

« Je lui ai arraché son masque, je l'ai dépouillé de ses oripeaux pour le livrer à la risée de mon siècle.

« Rions donc, et plaignons nos pères qui eurent le malheur de vivre à des époques d'ignorance où Satan montrait partout sa face grimaçante; à des époques où le néant est presque divinisé et le Créateur presque inconnu. » — L. L-y.

M. Crétineau Joly a depuis fort longtemps mis sa plume au service de l'orthodoxie la plus absolue. Cette

constance lui a valu un sobriquet dont il peut se parer comme du plus beau titre de gloire. On l'appelle *Crétienneau pas joli.*

Alexandre Dumas jugé par un huissier. — Il n'est pour ainsi dire point de roman historique qui reste debout lorsqu'il est scruté par un spécialiste. En 1847, les œuvres de Dumas tombèrent entre les mains de M. Lhote de Selancy, ex-huissier de Charles X, et il leur adressa les reproches suivants dans un petit volume fort peu connu (*Des Charges de la maison civile des rois de France*) :

« Je dirai à M. Alexandre Dumas, le Briarée de la littérature dramatique, *que* dans sa comédie *les Demoiselles de Saint-Cyr*, il s'est étrangement trompé quand il a cru pouvoir faire d'un huissier de la chambre du roi (quoique ce soit du roi d'Espagne) le très-humble serviteur d'un vicomte de Saint-Hérem, tout à la fois maître des cérémonies et intendant des menus plaisirs (acte III, scènes 2 et 4), deux charges qui n'ont jamais été réunies sur la même tête, l'une étant un service d'honneur, et l'autre seulement une direction administrative, et qui ne conférant ni l'une ni l'autre de commandement sur les officiers de la chambre, donnaient encore bien moins le droit de se faire servir par aucun d'eux. Loin de là, il n'y avait pas de garçon du château, ni de valet de pied, qui, sous la livrée du roi, n'eût envoyé promener le vicomte avec son domino.

Qu'il n'a pas été heureusement inspiré en inventant la charge de gobeletier du roi, attendu qu'un gobeletier n'est qu'un fabricant de gobelets; et que si l'on a vu en France les gentilshommes verriers jouir, sans déroger, du privilége de souffler le verre, on n'a du moins pas fait de ce métier un office de cour. — Qu'un jeune seigneur bien sot, dans un

vaudeville intitulé *la Jeunesse de Richelieu*, se dise grand-levrier du roi, c'est là une *bonne charge* et qu'on ne s'avisera pas de reprocher à une pièce de ce genre; mais quand une œuvre a la prétention d'être littéraire, une pareille bouffonnerie n'est pas supportable.

Que dans son roman *les Trois Mousquetaires* (pourquoi *trois*, puisque c'est l'histoire d'*Athos*, *Porthos*, *Aramis* et *d'Artagnan*, et que tous quatre ont été mousquetaires?), M. Alexandre Dumas se montre tout aussi mal informé de ce qui concerne la maison militaire du roi et la noblesse française. Les mousquetaires, de même que les gendarmes de la garde, et les chevau-légers, tous gentilshommes et officiers, avaient pour capitaine, le roi (1); pour capitaine-lieutenant, un lieutenant-général, et pour sous-lieutenant, des officiers-généraux, soit de ce grade, soit de celui de maréchal de camp, ou de brigadier des armées du roi. Je trouve dans *l'Etat de la France* de l'année 1708, pour sous-lieutenants de la 1re compagnie des mousquetaires : M. d'Artagnan, lieutenant-général, gouverneur d'Exille, etc., et M. le comte de Forbin-Janson, maréchal de camp.

C'est pour avoir ignoré cette organisation, et la composition des corps de la maison militaire du roi, que, confondant un lieutenant des mousquetaires avec un lieutenant des régiments de l'armée, et même de ceux qu'on appelait alors officiers de fortune, il a fait de son héros principal un vrai soudard, que ses mœurs, malgré son extraction, éloignent de la bonne société; qu'une maîtresse d'auberge songe à prendre pour mari; et qui se compromet jusqu'à tirer l'épée avec un butor de Suisse devenu son rival. Tout cela serait également indigne d'un gentilhomme et d'un officier de la maison du roi; aussi le d'Artagnan de M. Dumas ne représente-t-il ni l'un ni l'autre.

(1) Les cardinaux de Richelieu et Mazarin étaient également capitaines de leur compagnie de mousquetaires.

Que, dans son roman de *la Reine Margot*, la Mole et Coconas, et d'autres personnages de qualité, s'expriment tout à fait contre l'usage reçu, en disant aux rois ou aux reines : Oui, Majesté.— Non, Votre Majesté; au lieu de : Oui, sire. — Non. Madame. Car, oui, Majesté, — Non, Votre Majesté, ne sont pas plus admis que : Oui, roi, — Non, reine. Et de même dans *les Trois Mousquetaires*, Porthos et d'Artagnan, lorsqu'ils répondent aux cardinaux : Oui, Eminence; ou Votre Eminence; autant vaudrait : Oui, cardinal.

Dans le roman *la Princesse de Babylone*, de Voltaire, on trouve à plusieurs reprises : Oui, Excellence; mais c'est un Italien de la classe inférieure qui s'exprime ainsi, et cette tournure est familière aux gens de sa nation.

Que la Mole, quelle que soit la violence de sa passion pour la reine de Navarre, ne doit pas s'écrier : O ma belle Majesté! On dit bien : Mon roi, ma reine, mon prince, mais non pas : Ma Majesté, mon Altesse. Il n'y a que les souverains et les princes en parlant d'eux-mêmes, qui le puissent, sans contre-sens, ainsi qu'on le voit dans un autre roman de M. Alexandre Dumas, publié sous le titre de *Mémoires d'un Medecin*. Le duc de la Vauguyon, *gouverneur* (et non pas *précepteur*) des enfants de France, s'adressant à Louis XV leur aïeul : Mais pour que Votre Majesté pût voir? — Il fallait que *Ma Majesté* regardât, réplique le monarque.

Que jamais ce prince, ni qui que ce soit parlant français, n'a dit d'une personne de qualité : *Elle est née*, pour *elle est bien née*. On aurait pu croire à une faute de l'imprimeur, si l'on ne rencontrait cette locution burlesque chez quantité d'écrivains, qui ont pris au sérieux un quolibet des libéraux sous la Restauration.

Il me reste à faire observer à l'auteur de *Balsamo* : *Que* c'est à tort qu'il investit le grand-maître des cérémonies des attributions du premier gentilhomme

de la chambre, lors de la présentation à la cour de Mme Du Barry; et *qu'il* n'y a jamais eu de *Suisses à cheval* dans la garde du roi; c'est à peine même s'il en existe dans les armées de la république.

M. de Courchamps a laissé des mémoires manuscrits qu'on dit être fort curieux. Leur possesseur, qui habite Blois, s'est entendu avec Mme la comtesse Dash pour la publication du manuscrit.

A propos de Courchamps, le dernier volume de M. Romey *(Hommes et Choses de divers temps)* a fait reparler du plagiat le plus effronté qu'ait jamais vu la presse périodique. Nous voulons parler de la fameuse histoire du *Val Funeste*, sur laquelle une dernière chronique du *Monde illustré* nous fournit des détails curieux. C'était le titre d'un roman *inédit*, publié par *la Presse* en 1841, sous la signature de M. le comte de Courchamps. Le 13 octobre de cette même année, paraissait un article très-vif du *National*, où l'auteur était traité de faussaire et où le *Val Funeste* était dénoncé comme une simple reproduction d'un roman du comte Potocki, imprimé en 1814 à Versailles, et intitulé *Dix Journées de la vie d'Alphonse Van Worden*. M. de Courchamps et M. Dujarier, gérant de *la Presse*, répondirent sur papier timbré. Mais le second, seul, était de bonne foi; il était même la dupe de son coprotestant qu'il avait soldé à raison de cent francs par feuilleton.

Le National se livrait là-dessus au calcul d'arithmétique le plus méchant. « *Les Dix Journées d'Alphonse Van Worden*, disait-il, forment trois volumes in-12. M. de Courchamps a tiré du premier volume quatre feuilletons, en d'autres termes, 400 fr., ce qui don-

nera pour la totalité de l'œuvre une somme ronde de 1,200 fr. Jugez à combien reviendrait la *Bibliothèque des romans* ainsi détaillée! Or, M. Dujarier trouverait sur les quais les trois volumes de Potocki à raison de 25 centimes la pièce : — total 75 centimes. — C'est donc une économie évidente de 399 fr. 25 c. que nous indiquons à *la Presse.* »

Aux explications très-embarrassées de M. de Courchamps, *le National* fit une réponse plus terrible encore. Il publia en même temps que *la Presse* le cinquième feuilleton dont elle croyait posséder le manuscrit inédit. — Et tout le monde de lire à l'envi les deux journaux. Vérification faite, il se trouva que le doute n'était plus possible. C'était bien le Comte Potocki qui était l'auteur du *Val Funeste.*

La filiation précise de M. de Courchamps a toujours été mystérieuse. M. Romey dit avoir été mis au fait de son identité par un vieil émigré qui avait connu en Allemagne le valet de chambre Cousen, natif de Saint-Malo, et qui avait été fort étonné de le retrouver à Paris transfiguré en comte de Courchamps. La révélation est par elle-même assez curieuse, et il est à regretter qu'elle n'ait pas été entourée de détails plus précis, encore plus propres à lui donner un cachet bien authentique, car on ne saurait trop circonstancier en aussi grave matière. — Ceci soit dit sans défendre aucunement un plagiaire qui passait pour l'homme le plus méchant du monde. C'est ainsi que, plus loin, M. Romey le fait mourir dans ses coiffes, en ajoutant qu'il avait conservé la singulière manie de s'habiller en femme. La vérité est que l'auteur des *Souvenirs de Madame de Créquy*

n'a jamais mis de coiffes. Seulement, il avait conservé la vieille mode des bonnets de nuit à oreilles, noués sous les mentons de nos aïeux. Quant au reste du costume féminin, il se réduisait à un tartan jeté sur ses épaules lorsqu'il restait sur son séant au lit qu'il ne quitta guère dans les dernières années de sa vie. M. Romey aurait également pu ajouter que la confusion de la découverte faite par *le National* contribua beaucoup à la retraite inopinée dans laquelle il vécut depuis. — Un pareil coup était rude pour un mystificateur de profession. — L. L-y.

Récompense honnête. — Voici un nouveau genre de réclame qui ne manque pas d'originalité.

Il s'agissait de faire un succès de scandale à un assez méchant livre qui n'a d'appétissant que le titre : *Mémoires d'une Biche anglaise.* C'est tout au plus s'ils ont été écrits par un *daim.*

On fit donc insérer dans quelques journaux l'avis suivant : « On offre 5,000 fr. à la personne qui pourra faire connaître le nom de l'auteur des *Mémoires d'une Biche anglaise.* »

— Tenez-vous tant que cela à le savoir, monsieur ou madame ?

Nous allons vous donner pour rien un renseignement utile.

Adressez-vous à M. B. Derosne, traducteur assermenté près les officines parisiennes. C'est lui-même qui colportait, il y a quelques semaines, de librairie en librairie, le manuscrit desdits *Mémoires* : il est probable qu'il en connaît l'origine, et certainement il se fera un vrai plaisir de vous mettre au courant

de ce secret qui est peut-être celui de Lady Audley.

D. L. F.

Un lapsus. — Maître H. C. plaidait dans une affaire de séparation de corps.

« Eh! messieurs, vous savez combien ces sortes d'affaires sont pénibles! celle-ci, pour moi, est des plus douloureuses! Voici vingt ans que je connais la malheureuse famille X., voici vingt ans que je suis lié seulement avec les époux. Et vous le savez, messieurs, on n'a pas été pendant vingt années l'ami du mari sans être un peu le mari de la femme. »

Il va sans dire que la cause a été remise à quinzaine.

Un escompteur. — Un arrêt de la Cour vient de condamner un employé de l'imprimerie Lemercier à quatre ans de prison. Depuis 1848, M. Torlot tenait les écritures et surveillait quelques opérations d'escompte pour le compte de cette importante maison, — opérations, dit l'arrêt, auxquelles il était *nécessaire* de se livrer pour s'assurer la clientèle des artistes et des éditeurs. — Toujours est-il que M. Torlot abusa de cette nécessité; investi de la confiance de son patron, muni d'une procuration générale, grassement rétribué à raison de douze mille francs, il avait fini par organiser une véritable maison de banque dont les affaires atteignaient huit à neuf cent mille francs par mois. La réputation de M. Lemercier en souffrait, et sa fortune n'en était pas au fond plus brillante, car son premier ministre gardait pour lui le meilleur. Le bruit public finit par motiver des soupçons et amener une enquête dont nous venons

de rappeler le dénoûment. On plaint peu la victime dans le monde artistique et littéraire, où M. Torlot passait, non sans raison, pour le plus féroce des escompteurs, en dépit d'un extérieur grave et d'une tenuesévère qui sentaient la vertu dans toute sa rigidité. — L. L-y.

PIÈCES CONTRE LES JÉSUITES

(expédiées franco contre leur prix en timbres-poste à la Librairie Richelieu)

Doctrines morales et politiques, cas de conscience et aphorismes des Jésuites, in-8 br. non coupé, Paris, 1844. — 3 fr. — L'éditeur fait remarquer dans la préface de ce livre, que *les prélats qui auront la fantaisie de parcourir ce volume pourront s'assurer que ce ne sont pas seulement les Parlements et l'Université qui se sont posés dans le passé comme les adversaires des Jésuites, mais aussi les papes, et, dans le clergé français lui-même, tous les hommes qui pensent avec raison que la morale ne se discute pas, mais qu'elle s'affirme; qu'elle est anéantie du moment où elle est sacrifiée à l'opinion, surtout quand cette opinion a pour point de départ l'intérêt.* = Un Jésuite par jour, br. in-32 de 165 p., sans nom d'auteur, Paris, 1825. — 3 fr. Très-rare. Donne, pour chaque jour de l'année, un fait jésuitique. = Taxe des parties casuelles de la boutique du Pape, avec notes et accessoires, par Julien de Saint-Acheul; 3e édition, Paris, Ducasse, 1833, petit in-32 de 113 p., bien conservé, avec une petite vignette. — 3 fr. = Instructions secrètes des Jésuites, ou *Monita secreta societatis Jesu*, Paris, Ponthieu, 1824. — 1 fr. 25. Souvent réimprimé. = Mémoires à consulter sur un système religieux et politique tendant à renverser la religion et le trône, par M. le Comte de Montlosier, in-18 cart.,

1826, 8e édition. — 1 fr. 25. = Epître aux Jésuites de toutes les classes, ou histoire détaillée de tous les crimes commis par cette société jusqu'à ce jour, par Caillois et Th. Deuzet. Paris, 1830. — 1 fr. = = Onguent pour la brûlure, poème, par Barbier d'Amourt. Paris, 1826, in-32 br. — 1 fr. = De la Jésuiticophobie, suivie d'une lettre à M. Martial Marcet, soi-disant de la Roche-Arnaud, par l'abbé de la Chasse. Paris, 1828, in-8. — 2 fr. — On y reproche à M. M. de parler avec emphase de Bossuet, auteur des libertés de l'Eglise gallicane qui sont en opposition avec l'Evangile et les conciles. = Dénonciation au Roi, remise à M. le Dauphin le 15 août, par Martial Marcet de la Roche-Arnaud. Paris, 1829, in-8. — 1 fr. = Le Jésuitisme vaincu et anéanti par le socialisme, ou les Constitutions des Jésuites et leurs instructions secrètes, par Th. Dezamy, in-8, Paris, 1845. — 2 fr. = L'Avocat du Diable, ou les Jésuites condamnés malgré l'appel à la raison. In-18, *au Tartare*, 1762. — 3 fr. 50. = Le Conseil d'Ignace, ou le Triomphe des éteignoirs. — 50 cent. Paris, 1825.— Plaisante satire faite en l'honneur de MM. Villemain et Guizot, dont les cours venaient d'être suspendus (et qui alors...)

Proscrivons la raison dans la philosophie
Qu'enseigne à la raison une bouche hardie,
L'auteur des *Lascaris* est digne de nos coups ;
Qu'il tombe ; mais frappez, frappez tous
L'hérétique odieux, trompette de l'histoire !

= Procès fait au *Constitutionnel* comme prévenu de tendance à porter atteinte au respect dû à la religion de l'Etat. 2e édition, Paris, Baudoin, 1826, petit in-18 fatigué. — 1 fr. — C'est dans ce procès que M. Dupin fit tant rire son auditoire à propos d'une gravure *imprimée à Lons-le-Saunier*.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Le petit journalisme semble être à l'apogée du mouvement que signalait le premier numéro de *la Petite Revue*. Le journal à un sou a créé une masse énorme de lecteurs dont l'esprit n'est pas et ne peut être encore formé. C'est donc sur leurs yeux et sur leurs oreilles qu'il s'agit de faire impression, et toutes les entreprises nouvelles n'ont garde d'y manquer. A tous les moyens de réclames connus jusqu'ici, M. Millaud, qui tient la tête de ce singulier mouvement, vient d'ajouter une merveilleuse combinaison. Il fait trotter dans Paris un immense fourgon traîné par deux chevaux de poste, conduit par un postillon en grande tenue et portant en caractères bien apparents : *Service de la poste du Petit Journal, du Journal illustré*, etc., etc.

Tous ces claquements de fouets arrachent aux plus philosophes quelques réflexions. M. Jouvin ne peut s'empêcher de dire que, pour vendre de l'esprit à bon marché, il faut faire bon marché de l'esprit. On peut pardonner ce jeu de mot à un amant sincère des lettres. *Le Nain jaune* n'y met pas tant de façons et appelle M. Millaud le Domange du journalisme. Le mot doit être de M. Silvestre, qui parle souvent *guano*, comme si son esprit et sa verve avaient besoin d'engrais.

M. Théophile Silvestre a décidément troqué sa place d'inspecteur général de la librairie contre

celle de rédacteur en chef du *Nain jaune*. C'est beau; c'est d'autant plus beau qu'un de ses premiers numéros s'est vu refuser l'estampille et a dû renoncer aux jouissances de la vente sur la voie publique. On le voit : — nous sommes tous de faibles mortels.

Ce numéro du *Nain jaune* contient d'ailleurs des articles aussi méchants qu'ils en ont l'air sur quelques hommes graves et sur plusieurs femmes légères. M. Babou, le grand railleur de nos cénacles littéraires, y a baptisé M. de la Guéronnière d'un nom nouveau : — *Oubly de Saint-Souvenir*, — comme jadis il avait inventé pour M. Barbey d'Aurevilly celui de *Barbemada de Torquevilly*. M. Babou aime beaucoup et réussit assez ces petites farces onomastiques.

Quant à M. Barbey, aujourd'hui son confrère au *Nain jaune*, — une chose naturelle, car il est grand ami de M. Th. Silvestre, — quant à M. Barbey, disons-nous, il est plus *Torquevilly* que jamais. Il relève l'épithète *d'éreinteur* donnée à son *faire* en fait de critiques, et il s'indigne en ces termes pittoresques :

« C'est moi dont la seule fonction en ce monde est d'éreinter les gens, disent les reins plaintifs que j'ai touchés et les autres reins que je toucherai plus tard, — les reins à pressentiments, — les reins *intuitifs*.

« C'est moi, Barbey d'Aurevilly l'Idiot, l'homme des murailles de Paris, moi qui suis aussi insensible à leurs coups que les pierres sur lesquelles ils ont collé mon nom en l'illustrant d'une épithète injurieuse, comme si je les avais attendus pour écrire cette phrase : *les plus beaux noms portés parmi les hommes sont les noms donnés par les ennemis*. »

Tout cela est très-crâne... Mais pourquoi *le Nain jaune* fait-il cadeau à Mlle Clara Pilvois d'un mot de Jules Sandeau à un pauvre : (« Si deux sous ne vous suffisent pas, donnez-les au premier malheureux que vous rencontrerez. ») — Mots que nos lecteurs se rappellent sans doute. — J. R.

Les parapluies à trente centimes. — Paris est la ville des idées. Il y a longtemps qu'on l'a dit : tous les jours, c'est une invention nouvelle. Celle qui nous occupe n'aspire pas à changer la face du globe, elle veut tout simplement sauver votre chapeau neuf en un jour d'averse ; elle crée l'omnibus du parapluie. — Cette circulaire en fait foi :

Paris, le 5 juillet 1864.

J'ai l'intention de deposer dans tous les BUREAUX DE TABAC de Paris, une certaine quantité de parapluies qui seront mis à la disposition du public moyennant une location de TRENTE CENTIMES, dont le tiers au profit des dépositaires.

J'ai l'honneur de vous proposer d'accepter un de ces dépôts, qui, quoique n'obligeant à aucun travail et ne causant aucun embarras, sera relativement plus lucratif pour vous que les petits détails de votre commerce, tels que *la vente de timbres-poste, billets de loterie*, etc., etc.

Si vous acceptez ma proposition, veuillez, je vous prie, détacher la réponse ci-contre et me l'adresser au plus tôt par la poste, *en l'affranchissant* après l'avoir signée ; je vous donnerai alors les renseignements nécessaires, et vous remettrai ensuite le dépôt qui vous sera destiné, sans qu'il y ait pour vous aucune avance de fonds à faire.

A titre de prime, le produit de la première journée de location dans votre dépôt vous appartiendra en entier.

Je vous présente, M   , mes civilités respectueuses.

BERNARD,
11, rue Neuve-des-Petits-Champs 11.

Beaucoup de débitants de tabac ont accepté, mais ils n'ont pas encore reçu de réponse. **M.** Bernard est sans doute absorbé par d'importants travaux de concentration, car que de parapluies ne lui faudra-t-il pas! — Y.

Ambulances neutres. — La question de neutralisation des ambulances et en général des hôpitaux en temps de guerre qui va se discuter dans la conférence internationale convoquée à Genève, est bien une idée française, comme l'a dit *le Siècle;* seulement elle ne date pas de la notice de M. Arrault, sur le perfectionnement des ambulances volantes publiée en 1861.

Dans la deuxième livraison, 20 décembre 1828, de la revue *le Précurseur* fondée par Nau de la Sauvagère, on trouve dans un article, *de l'Utilité d'un corps d'émérites*, presque toutes les idées développées plus tard par M. Arrault. L'auteur anonyme de cet article n'en revendique pas d'ailleurs l'idée. Elle est depuis longtemps à l'étude, dit-il, dans le conseil supérieur de la guerre qui depuis sa fondation s'occupe sans relâche des moyens *de concilier une économie* indispensable avec l'entretien non moins nécessaire d'une bonne armée et le bien-être du soldat et de l'officier.

Suivant l'auteur de l'article, le corps des émérites, espèces de vétérans, rendrait les plus grands services. Ainsi *ayant reçu des avis simplement et clairement rédigés*, sur les différentes situations où le soldat peut se trouver dans les marches, les batailles, les hôpitaux, et quelles précautions il doit prendre pour conserver sa santé et ses forces, éviter mille petits inconvénients, fruits de l'inexpérience et du défaut

d'attention, comment il doit préparer ses aliments, en corriger la mauvaise qualité, les conserver quand il est dans l'abondance pour le jour de la disette; comment panser des blessures légères, soigner un camarade malade ou blessé, l'auteur fait ensuite ressortir l'importance des soins immédiats à donner aux blessés. Plusieurs militaires distingués, dit-il, parmi lesquels on cite le prince Auguste de Prusse, se sont occupés des moyens de transporter les blessés hors du champ de bataille et de leur assurer promptement les secours que demande leur état. L'expérience lui a, dit-il, fourni des réflexions contraires.

« Tout transport est défavorable aux blessures très-graves, surtout à celles qui pénètrent la poitrine. Dans beaucoup de ces derniers cas, un repos absolu, la seule action de la nature pendant quarante-huit ou soixante heures, valent mieux que toute espèce de pansement. Il n'est point de militaire qui ne sache combien de blessés abandonnés sur le champ de bataille (bien souvent parce qu'on les jugeait sans espoir) sont revenus des plus terribles blessures. On s'est contenté longtemps de crier au miracle; mais enfin des esprits observateurs ont comparé le nombre des blessés guéris après un transport immédiat à l'ambulance et aux hôpitaux, avec celui des blessés guéris après un séjour plus ou moins long sur le champ de bataille, et ils ont vu que faisant entrer en considération la gravité des blessures toujours incomparablement plus grandes chez ces derniers, les inconvénients résultant de l'inclémence des saisons, ceux produits par le dépouillement des blessés et la brutalité souvent exercée sur eux, ils

offraient cependant, proportion gardée, un plus grand nombre de guérisons.

« C'est surtout, dit-il, après la bataille de Waterloo que ces comparaisons ont offert un résultat remarquable : les blessés ne furent entièrement relevés qu'au bout de trois jours, et toutes choses égales d'ailleurs, les derniers transportés furent les plus sûrement guéris.

Parmi ces cures, il s'en est trouvé que personne n'eût osé prévoir avant d'apprendre ce résultat. J'avais été frappé, ajoute l'auteur de l'article, le lendemain de quelques affaires, de la sérénité des blessés pansés et laissés sur le champ de bataille pendant la nuit; les observations faites à Waterloo m'ont confirmé dans l'opinion que le repos absolu après une blessure grave aidait puissamment l'action réparatrice de la nature.

« De plus, ajoute-t-il, il résulte de quelques faits qui me sont personnellement connus, que ce repos retarde l'invasion de la fièvre et diminue beaucoup les symptômes fâcheux qu'elle amène. Partant de ces principes, l'auteur proposait des tentes d'ambulance, portées par un cheval, tentes qui seraient peintes de couleurs particulières et dressées sur le champ de bataille au lieu choisi par les chirurgiens. On y déposerait tous les blessés grièvement atteints, car quel que soit le danger du transport, on ne peut les laisser au lieu même où ils auront été frappés; cela ne serait ni politique ni humain. Il faut bien les mettre hors de danger, mais la tente d'ambulance sera le terme de ce transport assez court pour n'être pas nuisible au patient »

Enfin passant ensuite à la neutralité des ambulances, il termine ainsi : « Êtes-vous sûr, dira-t-on, que ces tentes seront respectées par le vainqueur? Je n'en doute pas; une telle mesure ne peut qu'honorer la nation qui la proposerait, et serait certainement adoptée par les autres. Les chefs une fois d'accord, il ne serait pas difficile d'amener le soldat à ne point violer ce sanglant asile, car le soldat est juste dès qu'il craint des représailles prochaines. »

D. P.

M. Sainte-Beuve quitte *le Constitutionnel*, mais sans qu'aucune cause extraordinaire motive cette retraite. Il est tout simplement arrivé au terme du traité qu'il a conclu avec le journal, et bien que l'argent soit une belle chose à Paris, nous ne le croyons pas fâché de prendre quelque repos.

On sait que M. Sainte-Beuve n'épargne ni son temps ni ses peines dans l'exercice de son art. — G.

Le Nord. — On sait qu'il a été formé une société à responsabilité limitée pour exploiter à Paris le journal *le Nord*. Les apports des fondateurs, MM. Nicolas et Georges de Poggenpohl, sont estimés 170,000 francs; ceux de M. Théophile Franceschi sont estimés 80,000 francs. On crée, de plus, soixante-quatorze parts d'intérêt pour les souscripteurs nouveaux qui apporteront une somme de 37,000 francs. — Le rédacteur en chef a 8,000 francs d'appointements, avec la faculté de faire passer pour 4,000 francs d'articles qui lui sont payés au taux des rédacteurs les plus favorisés. — M.

Les Petites Affiches du 22 juillet annoncent la for-

mation d'une société pour l'exploitation du journal *le Crédit*. M. Francingues, hommes de lettres, y est dit faire apport à la société de son temps, de ses connaissances, de son savoir et de son *talent* pour la rédaction dudit journal. — Ces actes notariés ne respectent rien. — N.

Une idée. — C'est l'imprimeur Chaix qui l'a eue, et il nous paraît devoir plus y gagner qu'à sa grande *Bibliothèque communale*. — Il fait vendre partout un petit morceau de papier fort, un peu moins grand qu'une carte à jouer, sur lequel on a calculé le tarif de somme due à un cocher, heure par heure, cinq minutes par cinq minutes. — L'impression et le papier de ce petit tableau lui coûtent deux centimes au plus, et il donne cinq centimes aux entrepositaires qui le vendent quatre sous. — On en vend deux mille par jour.

Calculez ! — N.

La mission de M. Renan a coûté à l'État 63,000 francs, indépendamment des transports et des hommes de troupes employés aux travaux. — On trouve généralement que les résultats n'ont pas répondu à ces préparatifs importants. Mais qui dit *mission* dit un peu *aventure*, et on n'est jamais sûr de tomber sur des tessons précieux. — Z.

Un mnémoniste. — « Tout le mérite du petit ouvrage que je publie consiste dans son originalité qui est bien grande. »

Ainsi débute M. F.-X.-J. Ribière, agent-voyer en chef du département, licencié ès-sciences, auteur des *Corréziennes*. — *Les Corréziennes* sont des chansons

mnémoniques indiquant les noms de toutes les communes du département de la Corrèze.

Voulez-vous par exemple fixer dans votre mémoire le nom de Lubersac, rien de plus simple. Vous n'avez qu'à fredonner immédiatement ce couplet de la chanson du *Marchand de Chevaux* (sur l'air des *Bœufs* de P. Dupont) :

Plus d'un cheval de race pure
Qu'avec grand soin ma main dressa,
Mollement dans une voiture
L'heureux maître qui *l'eut, berça.*
Que je me suis donné de peine
Pour obtenir ces résultats!

Nous craignons que M. Ribière ne se soit donné vraiment trop de peine *pour obtenir ces résultats.*

La Clef des Cœurs. — D'un tout autre genre est la poésie de M. Thorin-Démotier, dit *Picard la Clef des Cœurs.* Écoutez ce troisième couplet de sa chanson *Voilà le tour de France :*

Amis de la bouteille,
Soyons tous francs buveurs,
Car le jus de la treille
Est pour les travailleurs.
C'est la fortune du pauvre.
Si vous voulez m'en croire,
Pour faire une belle œuvre
Soûlons-nous tous ce soir.

Voilà le tour de France, etc.

Renvoyé à une prochaine édition du *Compagnon* de George Sand. — X.

Une triste nouvelle. — Il faut qu'on nous la confirme à plusieurs reprises pour que nous puissions y croire. M. de Banville, notre excellent poète, aurait perdu son secrétaire Albert, — ce compagnon si fidèle en toutes ses fortunes qu'on avait pris l'habitude de dire au premier aspect de son habit noir et de ses moustaches cirées : — « Voici *l'Albert ego* de Banville. »

M. Albert éditait à ses heures perdues, mais l'exclusivisme de son amitié faisait tort à cette industrie. — Inconstant, il fût peut-être devenu un Michel Lévy. — J.

L'influence des romans. — La lecture des romans de chevalerie dont la littérature légendaire a enrichi l'Europe galante au seixième et au dix-septième siècle a produit *Don Quichotte*, ou plutôt les originaux dont Cervantes a reproduit les traits réunis dans son inimitable création du héros de la Manche.

Nous pourrions citer le nom d'un critique parisien qui, l'imagination pleine, à l'âge de dix ans, des péripéties de la vie solitaire de Robinson Crusoé, s'enfuit, un beau matin de juillet de l'an de grâce 1829, de la maison paternelle, et s'en fut chercher dans une petite île de la Seille, à deux lieues de Metz, des sauvages à combattre et un Vendredi à recueillir.

Non moins heureux que les auteurs inconnus de *Galien Rethoré*, de *Regnaud de Montauban* et que l'immortel *Daniel de Foë*, M. Gustave Aimard, dont *la Petite Revue* entretenait ses lecteurs dans son dernier numéro, a eu surtout le privilége d'enflammer

l'imagination de deux jeunes employés des finances du département de la Sarthe.

On nous met sous les yeux une lettre écrite au romancier à la mode par ces deux audacieux fatigués outre mesure des monotonies de l'avertissement sans frais et de la contrainte. Nous en extrayons quelques passages qu'on ne lira pas sans intérêt.

« Depuis longtemps déjà je désirais aller en Amérique pour y mener la vie de trappeur; il me tardait de connaître ces immenses prairies, ces belles forêts vierges dont j'avais lu quelques descriptions; j'avais puisé avec avidité dans les œuvres de Fenimore Cooper, de Mayne-Reid et de quelques voyageurs, sans cependant avoir pu trouver au juste ce que je désirais. Mais quand je découvris les intéressants ouvrages dont vous êtes l'auteur, je vis que j'avais enfin trouvé ce qu'il me fallait : j'avais lu la préface des *Trappeurs de l'Arkansas;* j'avais toujours désiré trouver un livre dont L'AUTEUR *eût* VU, *eût été* TÉMOIN *et le* COMPAGNON *des* HOMMES *dont il racontait la* VIE. Ce livre était le vôtre; je le lus avec joie et avec empressement. Il ne me restait plus qu'à demander votre adresse à M. Amyot, votre éditeur, et c'est ce que je fis.

« Je me permets donc, Monsieur, de vous écrire pour vous demander quelques détails sur cette vie si émouvante et si pleine de péripéties que vous avez menée, sur la vie du trappeur, vie que d'ici à peu de temps je compte mener, à moins que la mort n'y vienne mettre obstacle.

« Notre vie d'Europe m'est insupportable. Passer sa jeunesse et sa vie dans les bureaux du gouvernement, à griffonner sans cesse, me semble la chose du monde la plus absurde et la plus ennuyeuse, surtout quand on a des goûts nullement en rapport avec cette carrière : aller en Amérique a toujours été mon rêve, et il y a plus de dix ans que ce désir

m'obsède. Je veux vivre au grand air, mener une vie indépendante et sauvage ; mais avant de partir, je me permets de demander à votre expérience quelques sages conseils, persuadé d'avance que vous serez assez bon pour ne pas me les refuser.

« Ces idées dont je viens de vous faire part, j'ai un ami qui les partage entièrement et qui lui aussi désire mener avec moi cette vie d'aventures; nous voyant très-souvent, nous parlons ensemble de cet avenir qu'il nous semble déjà entrevoir ; nous nous confions l'un et l'autre nos idées mutuelles, et cherchant à réunir le plus de documents que nous pouvons, nous nous sommes entendus tous les deux pour vous adresser cette lettre.

« Nous voudrions savoir si la carabine Minié avec sabre baïonnette, ou la carabine ordinaire à canon rayé, n'est pas préférable au rifle américain ; connaître la manière dont il faut s'y prendre pour se rendre le plus directement aux grandes prairies de l'Ouest, et savoir si les Indiens sont à redouter des trappeurs qui ne cherchent pas à guerroyer avec eux ; s'il est facile de se lier avec l'une de leurs tribus. et quelle est, à votre avis, la peuplade la plus sociable et la plus honnête. Nous nous fions à votre expérience, Monsieur, et nous voudrions encore savoir s'il est facile à deux seulement, de traverser ces immenses solitudes, si on peut facilement se procurer des MUNITIONS, des chiens de chasse et des chevaux (MUSTANGS), et si enfin on rencontre des trappeurs européens avec lesquels on puisse se lier sans crainte. Nous avons choisi de préférence l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud, et nous comptons débarquer au Texas, visiter ce pays, puis nous rendre de là aux immenses prairies du Nouveau-Mexique. »

LIVRES NOUVEAUX

En vente à la Librairie RENÉ PINCEBOURDE, 78, r. Richelieu

Les Extravagances du Hasard, par Charles d'Héricault (in-12, 2 fr.). — Roman rempli d'humour et d'aristocratie. L'auteur aime plus la Pologne que *le Siècle*, et il sait exprimer les idées les plus chevaleresques sans en être plus triste. Son livre aura des amis et des ennemis; — mais il ne trouvera point d'indifférents. = *Le Passé et l'Avenir de l'Architecture*, par M. le duc de Valmy (in-8, 5 fr.). — L'auteur regrette le caractère de confusion et de stérilité qui distingue nos architectes modernes. Ceux-ci semblent ne voir dans la science qu'un prétexte pour emprunter plus ou moins habilement aux anciens, tandis qu'ils devraient y trouver la force et le goût d'inventer. Malgré ses richesses, notre siècle ne fait rien de bon. L'auteur le constate en termes péremptoires; il demande un grand concours qui puisse servir à la préparation d'un code d'architecture moderne, et il souhaite que ce code soit inspiré par les traditions les plus pures de l'art grec.

CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES

(expédiées franco contre leur prix en timbres-poste à la Librairie Richelieu)

De la France nouvelle et de ses représentants, par J. Lherbette. Brochure curieuse. Paris, 1828, in-8. — 1 fr. = Vie politique, littéraire et morale de Voltaire, par H. Lepan. In-18, Paris, 1825. — Voltaire n'y est pas montré enragé, mais filou. — 1 fr. = Précis historique sur Napoléon Buonaparte; jugement porté sur ce fameux personnage, d'après ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, par un homme qui ne l'a point quitté depuis quinze ans. Troisième édition, in-18 de 84 p., Paris, 1814. — 1 fr. 50. = Louis XVII, ouvrage fait sur des arrêtés originaux, des procès-verbaux et les dépositions des témoins

oculaires, par Simien-Despréaux. Paris, 1817, in-18. Très-rare; porte la signature de l'auteur. Exemplaire mouillé à la première page. — 4 fr. = Histoire sommaire de la ville de Bayeux, précédée d'un discours préliminaire sur le diocèse de ce nom, par Bessiers, chanoine du Saint-Sepulchre. Caen, 1773, in-18. — 3 fr. 50. = Vie du Législateur des chrétiens, sans lacunes et sans miracles, par Jean Mosneron. In-18 relié veau plein. Paris, 1803. Livre rare venant de la bibliothèque du comte Abriol, pair de France. Ouvrage intéressant à comparer avec le livre de M. Renan. — 4 fr. 50. = Le Décret de l'Assemblée nationale sur les biens du clergé considéré dans son rapport avec la nature et les lois de l'institution ecclésiastique. Paris, imprimerie de Monsieur, 1790, brochure in-4°. — 1 fr. 50. = Divarication du Nouveau Testament en doctrine, histoire, parole de Dieu, parole de l'homme, par Thomas Mireman, membre de la Société chrétienne protestante de France, traduit de l'anglais sur la deuxième édition, par A.-F. Lambert. Paris, Cherbuliez, 1838, in-8 contenant des figures en couleur. Ouvrage très-estimé. — 5 fr. = Histoire de la Secte des amis (quaker), suivie d'une notice sur Mme Fry et la prison de Newgate à Londres par Mme Adèle du Thon. Dédiée avec permission au prince Léopold de Saxe-Cobourg. Londres, 1821, in-18 en bon état. — 4 fr. — Epître au Pape, lue à la société populaire des montagnards de Provins. Br. sans nom d'auteur, Michelin père. — 1 fr. 50. = L'assemblée de Sorbonne, ou l'histoire des Etats généraux de l'Eglise, suivie d'une épître à M. le comte de Barruel Beauvert, par l'abbé Raynal. Br. in-8, à Rome, de l'imprimerie du Vatican, 1789. — 2 fr. = Epître au comte de Tress (Tressan) sur ces pestes qu'on appelle philosophes, par le chevalier de Morton. Genève, 1775. — 1 fr. = Cantiques nouveaux de saint Charles Borromée et de sainte Catherine d'Alexandrie, tirés d'un manuscrit à l'Isle dormante. Chez Couplet, 1779, avec

deux jolies eaux-fortes. — Bouffonnerie peu connue. Br. in-4°. — 3 fr. = Petit Catéchisme politique à l'usage des habitants de la campagne, par Maurice Méjan. Paris, 3 mai 1820. Gravure sur bois représentant le duc de Berry au moment où, après avoir été frappé par Louvel, il tombe dans les bras de son aide de camp. Br. in-18. — 2 fr. = Les Religions des mondes, ou démonstration de toutes les religions et hérésies de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Europe, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, par Alexandre Ross, et traduit par Thomas. In-18, enrichi de quinze fort curieuses gravures. Amsterdam, 1686, relié en veau. — 5 fr. = Discours et réfutations des mandements de plusieurs évêques de France au sujet du choléra, prononcé le dimanche 6 mai 1832, en l'église paroissiale de Clichy, par l'abbé Auzou, un des fondateurs de l'église catholique française, curé de Clichy par l'élection du peuple. Paris, 1832, br. de 24 p. — 1 fr. = Le Pape et l'Angleterre, ou tableau historique de la persécution protestante contre les catholiques en Angleterre, par le marquis Lessachier de Méry de Montferrand, ancien directeur du Bulletin de censure. Br., Paris, 1851. — 1 fr. 50. = Considérations sur la nomination du président de la République, présentée par M. Pisson, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel de Paris. Br. sans nom d'imprimeur ni de ville. — 75 c. = Plus de sangsues du peuple!!! Guérison radicale de l'épidémie des actions de chemin de fer, sans garantie du gouvernement, en un mois divisé en trois traitements. Premier traitement désopilatif : — Nouvelle complainte du Juif-Errant, sous le nom de Pothschild, traduite de l'hébreu par un actionnaire du chemin de fer du Nord, non moins *ruiné* que *lettré*. Anonyme, Paris, 1846, br. — 1 fr. = Réponse à M. J.-P. Guigniaut, membre de l'Institut, à propos de son article de *la Revue de l'instruction publique* du 7 avril 1853, *sur les aperçus* nouveaux sur l'origine de l'idolâtrie, publiés chez Didron,

signé Le Quen d'Entrimeuse. — 75 c. = Grande complainte sur le nommé Rousselet, condamné par arrêt de la Cour d'assises du département de la Seine, le 3 juillet 1844, pour l'assassinat de M. Donon-Cadot. Se vend au profit de la veuve de l'auteur. Br. in-8. — 2 fr. — Cette complainte est de la bonne école : on en jugera par ces deux premiers couplets chantés sur l'air du *Juif-Errant* :

Si vous êtes sensible,
Ecoutez le récit
D'un accident pénible
Arrivé près d'ici,
Dans un pays fort beau
Renommé pour son veau.

Sur les rives de l'Oise
Un homme était banquier :
Il habitait Pontoise,
Certes, ce n'est pas gai ;
Mais quand on a d' l'argent
On n'est pas mécontent.

= Les Caractères de l'Imprimerie, par Fournier le jeune. A Paris, place de l'Estrapade, rue des Portes, 1764, in-18. Rare. — 3 fr. = Plus de maris, plus de pères! ou le Paradis des enfants de Dieu, par le chevalier de Laurence. Paris, 1838, deux in-8 d'environ 700 p. br. (Traduction d'un ouvrage allemand très-singulier; sous la forme d'un roman, il contient les idées qu'adoptèrent les saint-simoniens sur l'amour et le mariage.) — 6 fr. = Nouveau conte bleu, épisode extrait de l'histoire d'un grand livre (par M. G.). Paris, 1816, in-8. Pamphlet allégorique sur la chute *du grand architecte* (Napoléon I) et sur sa conduite à l'*isle des Rats* (Sainte-Hélène). — 1 fr. 50. = Arrêt du Parlement portant défense de composer ni débiter aucuns écrits qualifiés de *gazettes* ou *nouvelles à la main*, à peine du fouet et du bannissement pour la première fois, et des galères pour la seconde. 18 mai 1745, feuille in-4° de 4 p. — 2 fr.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Les Projets aérostatiques vont toujours leur train. L'autre jour, c'était M. Alfred Rousiot qui consacrait une feuille périodique à l'aérostation, — feuille dont le premier numéro remémorait avec orgueil toutes les ascensions plus ou moins périlleuses exécutées par son fondateur. — Maintenant voici M. A. Charvin qui fonde « une Société française des aéroscaphes, institut national aérostatique, » destinée, bien entendu, à résoudre le grand problème de la navigation aérienne. Le titre de fondateur donne droit à une foule de petits avantages, sans compter une médaille. C'est pour rien, car le minimum de souscription est fixé à cinquante francs.

M. Charvin explique en même temps son système dans une brochure dont les conclusions sont fort développées et très-catégoriques, Tout est prévu; les articles 14 et 15 même prennent deux précautions qui, je l'avoue, ne donnent pas aux voyageurs prosaïques une envie folle de naviguer dans les airs.

14° Des siéges suspendus en conséquence permettront aux voyageurs de se maintenir dans la perpendiculaire, malgré les plans inclinés que pourra prendre l'aérostat.

15° Pour plus de sécurité, des paratonnerres seront disposés de manière à pouvoir soutirer et laisser déperdre le fluide électrique dont pourraient être chargés les milieux qu'on aura à traverser.

Le Bonnet de Coton, recueil d'élucubrations olympiques, a déjà donné quatre numéros plus folâtres

les uns que les autres. C'est un vrai journal, paraissant chez un éditeur de musique de la rue Dauphine et ne coûtant que trois francs par an. Un avis spécial porte même qu'un service gratuit sera fait de droit à tous les membres de l'Institut. — Et l'Académie donc?

Le Bonnet de Coton est l'organe nouveau d'une société joyeuse dont nous avons signalé déjà les banquets.

Qui n'a pas d'ailleurs son journal à soi? Il n'est pas un établissement bien élevé qui s'en passe. Tel est l'avis du Café-Concert du dix-neuvième siècle, qui trouve dans son public les moyens de défrayer une feuille spéciale revêtue d'un nom superbe, — *le Dix-Neuvième Siècle.* — Non-seulement vous y voyez qu'un petit verre de chartreuse pris le dimanche ou un jour de fête coûte un franc quarante centimes, que Mme Louise Anatole chantera *Jeanne la Flême,* que M. Mousseau chantera *Et ta Sœur,* — mais vous y lirez des vers de Lachambeaudie et des causeries vraiment humoristiques de M. Charles Coligny; celle du mercredi 20 juillet est superbe.

La popularité de Madame de Sévigné nous vaut encore deux éditions nouvelles de ses *lettres.* L'une a été confiée à M. Regnier par M. Hachette. M. de Sacy a bien voulu se charger de l'autre pour M. Techener, et il vient le premier d'accomplir sa tâche. Sa préface, très-habile et très-simple, se dégage avec une aisance remarquable des exigences infinies auxquelles nos éditeurs modernes se croient obligés de satisfaire. Jamais plus qu'à cette heure, on n'a mieux voulu mettre tout dans chaque chose. Tel n'est pas

l'avis de **M.** de Sacy qui déclare avoir voulu non faire œuvre d'archéologue ou de savant, mais simplement rendre un nouvel hommage à un génie préféré.

On prête à M. Nougarède la rédaction des *Mémoires de Léotard*, qui ont été réellement faits d'après une partie des lettres féminimes adressées à l'auteur. — Nous disons une partie, parce que la meilleure est inédite et le sera sans doute toujours, pour l'honneur de leurs signataires. — Nous ne pouvons manquer de voir prochainement retentir quelque écho des bonnes fortunes de Blondin, l'homme au fil de fer. — X.

Le célèbre Rossignol-Rollin, dont l'éloquence a obtenu à Rouen autant de succès que ses lutteurs, donne en ce moment des représentations à Nîmes et les annonce dans ce style merveilleux :

A LA LUTTE! A LA LUTTE!

NÎMOIS!

Et n'oubliez jamais que lorsque la lutte, cette reine de la haute gymnastique, fut exilée de Rome et d'Athènes, c'est à Nîmes, c'est ici qu'elle a reçu l'hospitalité. Eh bien! cette hospitalité, je viens la réclamer à mon tour, car j'ai deux hommes splendides à vous montrer, non pas de ces hercules forains comme on vous en montre souvent, mais deux hommes antiques, deux modèles aux formes musclées, souples et élégantes; je ne parle pas de leur adresse, elle est immense : deux hommes, en un mot, dignes de vos monuments, *de vos arènes et de votre attention*.

L'orthographe ne court pas encore les rues ni même les bureaux. — Dans une de nos grandes

administrations publiques, un agent de service actif, qui est petit chef de service, en raison d'une certaine responsabilité, reçoit l'avis d'en haut qu'il est mis à l'amende pour une infraction quelconque au troisième alinéa du quatrième paragraphe de l'article premier de la circulaire 247, série G. L'infortuné essaie de se justifier, et termine par ces mots : « Il *y* a pas lieu de *m'afliger l'amande.* » — D-u.

Un fossile nouveau. — Nous pouvons garantir ce qui suit : Il existe dans le chef-lieu d'arrondissement de..., petite ville de l'Ouest, une société scientifique, et les notables de l'endroit briguent l'honneur d'en faire partie : la science en est moins satisfaite que la vanité. Un personnage influent, dont le fils est appelé un jour à remplacer son père, a eu le bonheur d'obtenir que ce fils figurât sur l'annuaire du département parmi les membres de ladite société. Mais les savants petits ou grands, toujours en minorité dans les sociétés savantes, sont souvent indépendants. Les nôtres, pour manifester leur indépendance, ont imaginé ce qui suit. L'un d'eux se lia quelque peu avec le nouveau venu et l'associa à quelques recherches scientifiques jusqu'au jour où il lui fit trouver dans un champ défriché un objet digne des plus beaux musées archéologiques. La forme en était si bizarre, que le nouveau sociétaire, bachelier ès-lettres, n'en osait trouver le nom. Il va trouver son doyen, le consulte timidement. Il n'y a pas de doute, l'objet est un *inguina fossilis.* Vite, rapport à la société, mémoire plein d'érudition, boîte doublée de velours, don au musée, tout est préparé..., lorsque au moment d'ouvrir la séance solen-

nelle un des fonctionnaires trop curieux voulut jouir de la vue du nouvel objet et du mémoire à présenter, et... plusieurs collègues eurent beaucoup de mal à persuader le crédule jeune homme de sa naïve méprise. Toute la ville en rit encore. — D-u.

Les prix académiques.—Nous permettra-t-on quelques réflexions sur la dernière distribution des prix académiques? Ces réflexions n'ont pas trait au mérite des lauréats, mais à certaines inconséquences observées depuis longtemps dans l'énonciation des titres qui les signalent. Je m'explique... Peut-on dire que la *Psychologie de Platon* traduite par M. Chaignet, *les Prédicateurs du dix-septième siècle* par M. Jacquinet, *les Prédécesseurs et les Contemporains de Shakespeare* par M. Mézières, soient positivement, sérieusement les ouvrages *les plus utiles aux mœurs* qui aient paru depuis peu? Qu'on les couronne au nom du goût, au nom de la science, très-bien!... mais au nom des mœurs!... voilà qui nous semble un peu illogique. Savants tous trois, doués tous trois de cette finesse et de cette hauteur de vues qui distinguent des lettrés de premier ordre, ils ont travaillé pour un certain public de goût qui n'a pas de moralité à recevoir, qui est lui-même passé juge en l'art de connaître le bon et le mauvais d'un écrit. Ils ont fait, en un mot, œuvre d'aristocratie littéraire. — Or, il faut prendre un tout autre chemin pour faire ce qu'on appelle positivement une œuvre utile aux mœurs. La plus modeste historiette vaut alors mieux que le plus savant ouvrage, car elle doit avant tout dégrossir une majorité relativement peu intelligente et peu capable de s'approprier les enseignements du passé,

Un conte du *chanoine Smith* aura cent fois plus l'influence énoncée par l'Académie que la *Psychologie de Platon* ou les *Prédicateurs du dix-septième siècle* ou les *Prédécesseurs de Shakespeare*, — trois œuvres estimables d'ailleurs, et, nous le répétons, fort estimées.

Mlle Ernestine Drouet et Mlle Clarisse Bader, M. André Lemoyne et M. Charles Deslys ont-ils fait davantage pour les mœurs françaises? Je ne le crois pas non plus. Les quelques milliers de francs représentés par leurs médailles doivent être considérés comme un encouragement mérité sans aucun doute, mais non comme la consécration d'un effet produit sur les masses.

Mlle Drouet, qui a déjà obtenu un prix académique, paraît avoir dû à l'influence de l'Institut sa récente nomination à la place d'inspectrice des salles d'asile.

Pourquoi aussi appeler *prix d'éloquence* un concours d'éloges comme celui de Châteaubriand? Le mot éloquence entraîne toujours avec lui un sens d'action, c'est beaucoup plus l'art de bien parler que celui de bien écrire, — j'en atteste le Dictionnaire de l'Académie lui-même. Ceci dit également sans allusion fâcheuse aux lauréats dont nous faisons un cas tout particulier.

On dira que nous *épluchons* beaucoup, mais nous sommes à l'Académie, qu'on ne l'oublie pas! nous sommes dans le temple de la forme et enclins par conséquent à chicaner sur les mots. Ainsi encore, nous avons vu avec chagrin M. le secrétaire perpétuel employer dans son rapport des tours singuliers comme ceux-ci :

1°..... La merveille de ce génie n'en est pas moins grande ni son sublime moins nouveau de correction comme de puissance.

Le sublime est le sublime, c'est un *nec plus ultra* qui repousse toute épithète, il n'a pas besoin d'être nouveau, ni correct, ni puissant... puisqu'il est *le sublime.*

2° ..... Un grand homme gaulois, du pays aujourd'hui *l'immortelle France.*

3° ..... Sans la rivalité d'un autre *et* digne talent.

Enfin nous voyons avec déplaisir qu'on maintient souvent le prix Gobert aux mêmes lauréats. La mesure peut être excellente de fait, mais son principe est dangereux, et il ne faut pas réfléchir beaucoup pour s'en apercevoir. — Q.

Le Guetteur du Beauvaisis. — Tel est le titre d'un recueil bibliographique qui vient de paraître à Beauvais, chez Pineau. Outre des catalogues de livres picards anciens et modernes, nous remarquons une note de M. Desjardins qui repousse victorieusement, au nom des bourgeois de Beauvais, le reproche d'avoir étalé les *croissants de Diane de Poitiers* à une certaine entrée triomphale d'Henri II. Les croissants seraient tout simplement l'emblème du roi et non celui de sa favorite.

M. Desjardins conclut en disant qu'il ne faut plus rougir devant les croissants semés sur le Louvre de la Renaissance. — Son tempérament aurait-il été aussi sanguin?

L'Amateur d'autographes met le public en garde contre un faussaire fabricant de manuscrits autogra-

phes de saint François de Sales. « A peu près invariablement, dit M. de Gallier, correspondant de ce journal, le manuscrit est adressé par le saint à une personne du même nom que celle à laquelle on veut le vendre, et si la gloire d'avoir eu un ancêtre en relation avec l'illustre auteur de l'*Introduction à la vie dévote* n'est pas suffisante pour triompher d'un scepticisme assez naturel, le nom est gratté pour faire place à un autre qui permet de recommencer la tentative auprès de quelqu'un de moins avisé, J'ai comparé deux de ces cahiers achetés par deux amateurs qui ne se connaissaient pas et qui n'habitaient pas la même ville. C'étaient presque deux fac-simile; les mêmes taches, les mêmes cassures du papier *usé par le temps et le frottement* se retrouvaient aux mêmes endroits. Les couvertures en parchemin présentaient un aspect identique. Mais là où l'évidence éclatait le plus c'était sur la première page. Sur les deux manuscrits, un certain nombre de signatures des prétendus possesseurs par les mains desquels avait passé l'autographe se déployait symétriquement avec les différences d'encre et d'écriture qu'exigeait la probabilité. Mais cette série de signatures était terminée, pour l'un comme pour l'autre, par un dessin informe comme de la main d'un enfant et représentant une maison. »

Que deviendront nos filles? s'écrie M. Alexandre Weil dans un factum rempli d'excellentes intentions. Selon lui, on ne se marie plus, et la faute en est à *ces demoiselles.* Il demande donc que toutes biches, lorette ou grisette ne travaillant pas, soient réléguées (cela veut dire sans doute *emprisonnées*) comme vo-

leuses, et qu'on punisse de *peines sévères* (???) les hommes assez osés pour contracter des liaisons avec ces créatures. — Nous engageons M. Weil à reporter ses observations sur la prison de Saint-Lazare et sur les mairies des vingt arrondissements; il y verra qu'on se marie toujours, et que ces créatures ne tiennent pas, comme il le croit candidement, une place si confortable dans la société. — W.

Une nouvelle liqueur ecclésiastique se recommande au prône parisien : — c'est celle des Bénédictins de l'abbaye de Fécamp. L'agence chargée de la publicité du liquide n'épargne rien dans l'intérêt de sa mission. Seulement pourquoi ne point cacher que la base de la composition est formée par des eaux-de-vie de Cognac de premier crû? Les amateurs de spiritueux en sont marris, ils souhaiteraient boire pur ce cognac d'élite. Pour notre part nous ne doutions pas qu'il gagne à l'alliance des simples cueillis sur *les falaises de Normandie* (voir l'affiche).
Il y a déjà une huitaine d'années qu'on nous annonçait les délicieux pâtés de lapins de Cabourg-Dives, l'ancien royaume de M. d'Ennery. Eux aussi, hélas! se nourrissaient de simples broutés sur les dunes normandes. — Nous souhaitons un sort plus prospère à la liqueur de Fécamp. — P.

La Société du jeudi est petite, mais bien montée; elle compte parmi ses membres un avocat, un médecin, un dessinateur sur bois, un architecte, un opticien, deux hommes de lettres, un mécanicien, un musicien, un graveur en médailles, quatre *artistes* peintres, un commissaire-priseur et un négociant en vins, —

ancien journaliste. — Un vrai monde en miniature! — Elle dîne depuis dix ans au restaurant Richard avec accompagnement de procès-verbaux plus ou moins rimés.

La feuille de vigne. — Encore un autre société dînante. Celle-là siége chez la fameuse Sophie, rue du Mail, — une hôtesse philanthrope qui donne un vrai repas pour trente-six sous, — et elle se réunit tous les jours dans un petit salon décoré par les portraits de ses membres. — Le président découpe.

Mais la feuille de vigne?...

La voici là, au-dessus de la cheminée, dans un cadre majestueux. Et surtout pas de propos légers! ou le président se lève et la couvre d'un voile pudique.

On décerne des prix d'encouragement à des idées moins morales. — V.

Un Magicien. — On annonce comme devant paraître prochainement un immense travail de magie expliquée dans un vaste tableau, par les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce travail curieux, qui prend son point de départ dans le savant ouvrage de Thomas Mireman, traduit il y a une trentaine d'années par F. Lambert, est dû à M. A. Morin dit le Magicien, auteur d'une quantité d'ouvrages et de journaux sur cette matière, un des plus curieux esprits de ce temps, car il n'est pas seulement un magicien comme on a voulu l'appeler, — mais encore un artiste et un poète. On raconte que s'étant arrêté à la fin d'une page, un jour qu'il lisait de ses vers à Proudhon, celui-ci lui dit : — Je n'ai jamais entendu lire des poésies chez

moi, sans flanquer au dixième vers le poète à la porte. Vous, Morin, vous pouvez continuer.

M. Morin est d'ailleurs un esprit critique ayant quelque rapport avec le fameux écrivain franc-comtois.

Un jour il avait, dans un des numéros de sa *Magie*, prédit à M. Chevreuil qu'il ressusciterait de son vivant. Il annonça quelques jours après que la résurrection était faite. Voici comment : Comme l'honorable professeur se disposait à lire devant l'Académie des *vieilles sciences* un mémoire relatif à la baguette divinatoire, MM. les membres de ce docte corps n'ont rien trouvé de mieux à faire que de prendre leurs chapeaux et de se couvrir la tête. — *On se découvre devant les morts*, vous êtes le seul vivant de l'Académie. M. Chevreuil, veuillez en votre qualité de membre survivant,. accueillir mon compliment de condoléance sur la mort de vos confrères. — D. P.

Pour le Mexique. — Les Français passeraient pour de grands colonisateurs si on relevait le chiffre des demandes de passage gratuit pour le Mexique. Malheureusement, cet empressement n'est pas si motivé qu'on le croirait au premier abord, et l'administration est forcée de faire un choix sévère pour éviter les demandes de retour qui seraient fondées sur des motifs bien plus sérieux. Dans ce moment, les solliciteurs qui abondent le plus sont des ingénieurs civils. Les mines d'or n'ayant pu se trouver dans les compagnies industrielles françaises, il faut bien aller plus loin. Et puis, il y a tant d'ingénieurs aujourd'hui. Il en fut de même en 1836, lors du voyage du général Allard à Paris. Tous les regards

se portèrent sur l'Inde. Pour aller dans ce pays avec le célèbre ami du roi de Lahore, il n'était rien qu'on ne tantât. Avocats, hommes de lettres, militaires, juges et surtout pharmaciens se pressaient à sa porte, car depuis que Jacquemont avait raconté que Randji-Jung aimait beaucoup à droguer ses amis, les apothicaires disponibles pensaient tous arriver à la fortune et aux honneurs, mais le général, qui connaissait ses compatriotes, tint ferme et n'emmena personne. — D. P.

Le testament de Meyerbeer. — On en a tant parlé, qu'il est curieux de rapprocher tous les commérages faits à ce propos, d'un passage de la *Lutèce* d'Henri Heine :

« J'eus peine à contenir mon indignation, en entendant le dédain impertinent avec lequel l'envieux Italien (Spontini) parlait de notre grand et célèbre *maestro*, l'orgueil de l'Occident et de l'Orient, et qui est certainement à considérer et à admirer comme le vrai créateur de *Robert le Diable* et des *Huguenots !* Non, des opéras aussi magnifiques n'ont pas été composés par M. Gouin, quelque brave homme qu'il soit ! De temps à autre, il est vrai, malgré toute ma vénération pour le génie élevé de leur auteur, je sens naître en moi des doutes inquiétants sur l'immortalité de ces chefs-d'œuvre après le décès de l'auteur ; mais dans mon entretien avec Spontini, je ne m'en donnai pas moins l'air d'être convaincu de leur existence après la mort du maître, et pour vexer le malicieux Italien, je lui fis une confidence par laquelle il put voir avec quelle prévoyance Meyerbeer avait pris ses mesures pour assurer la prospérité de ses enfants spirituels jusqu'au delà de la tombe. « Cette précaution, dis-je à Spontini, est une preuve psychologique, que la paternité réelle

des opéras en question appartient au grand Giacomo Meyerbeer, et non à M. Gouin. Voici ce que c'est : le tendre père a fondé par testament une sorte de fidéi-commis en faveur de ses enfants musicaux, en léguant à chacun d'eux un capital dont la rente est destinée à assurer l'avenir des pauvres orphelins, de manière que, même après le trépas de monsieur leur père, on puisse faire face aux indispensables dépenses de popularité, aux frais éventuels de beaux décors, d'éclairage extraordinaire, de claque, de louanges de journaux, d'ovations de chanteuses, etc., etc. Même pour le petit *Prophète* qui n'a pas encore vu le jour, l'excellent père a déjà, dit-on, stipulé une somme de 150,000 thalers de Prusse. Jamais prophète n'est venu au monde avec une pareille fortune; le fils du charpentier de Bethléem et le conducteur de chameaux à la Mecque ne furent pas aussi riches. *Robert le Diable* et *les Huguenots* semblent être moins abondamment dotés; ils peuvent peut-être aussi, pendant quelque temps, vivre de leur propre graisse, tant que dureront les provisions de garde-robes magnifiques et de superbes jambes de ballet; plus tard ils auront besoin d'une allocation extraordinaire. Pour *le Crociato*, la dotation sera probablement moins brillante; le père se montre à juste titre un peu chiche envers lui, se plaignant que ce freluquet lui a jadis mangé trop d'argent en Italie, et que si ce n'est un prodige, c'est du moins un prodigue. En revanche, Meyerbeer dote d'autant plus généreusement sa malheureuse fille tombée *Emma de Rosburgo;* elle sera chaque année proclamée de nouveau dans *la Presse*, elle sera équipée tout à neuf, et elle paraîtra dans une édition de luxe sur satin-vélin; c'est pour des marmots malingres et rachitiques que bat toujours le plus tendrement le cœur des parents. De la sorte, tous les enfants spirituels de Meyerbeer sont bien établis, leur sort est garanti à tout jamais. » — *Lutèce* (Henri Heine).

Adulation. — Les vers suivants donneront une

idée de la complaisance excessive avec laquelle certains esprits ont jugé le dernier livre de Victor Hugo :

De Victor Hugo le beau livre
C'est le nectar des dieux, ce nectar vous enivre ;
Il empoigne son homme et vous le fait grandir
Jusqu'aux confins de l'avenir.
Il touche à tout ; c'est Hector, c'est Achille,
Du genre humain c'est le noble Évangile !
Partout imposant son pouvoir,
Aux peuples, aux trônants enseignant leur devoir,
Il refait l'univers, — et sa plus grande gloire
Est de refaire aussi l'histoire.
Sakspeare !... les Anglais l'ont réduit à zéro,
Ils ont bafoué sa mémoire
Par un monument *fiasco !*
Mais d'une auréole nouvelle
De son génie admirable étincelle
L'encircle à tout jamais Hugo !

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

Toute la pièce, que nous ne citons pas, est de la même force ; elle a paru dans un journal de Londres.

S.

Une vraie déception. — M. Lambron avait exposé cette année au Salon un tableau d'un certain effet représentant un polichinelle désespéré, enfin une déception. Il paraît que jamais titre ne fut mieux approprié au sujet, car M. Lambron, ayant demandé à M. Babin, le costumier de l'Opéra, un costume de polichinelle sans lui dire s'il le louait pour le peindre ou pour se costumer et l'ayant gardé 250 jours, se vit apporter une note de 500 fr., prix d'une location à 2 fr. par jour.

Qu'on juge de l'émotion de notre artiste ! Il s'est

refusé à payer. On a porté la facture chez l'huissier. — Puis on traita amiablement.

Avis à MM. les artistes! — D. P.

Robert Houdin. — A ce théâtre, dont la réouverture est fixée au 8 août prochain, le professeur Cleverman annonce que tout élève qui justifiera d'un prix soit au grand concours, soit dans un des colléges de Paris, aura droit à une entrée gratuite.

Un candidat sollicitait il y a quelque temps la voix d'un membre de l'Institut. Celui-ci lui objectait sa réputation de mauvaise langue. Pardon, répondit vivement le candidat, je ne dis jamais de mal des gens devant eux.

Ce candidat a été élu. — B.

Depuis que le cercle de la librairie est devenu propriétaire du *Journal de la librairie*, nous n'avons plus, comme le dit M. D-u, p. 54-55 de *la Petite Revue*, et encore au bout de six mois, qu'une seule table au lieu de trois, comme cela se faisait jadis. Mais à quelque chose malheur est bon. Un libraire intelligent (Allemand, il est vrai, de naissance, mais devenu très-Français) a compris qu'il y avait un vide à combler dans la *publicité bibliographique*, et depuis 1858, M. Ch. Reinwald publie tous les ans un excellent *Catalogue annuel de la librairie française* dressé par ordre alphabétique de titres ou de noms d'auteurs et terminé par une *table systématique*. — O. O. O.

LIVRES NOUVEAUX

En vente à la Librairie RENÉ PINCEBOURDE, 78, r. Richelieu

Œuvres de Mgr Landriot (3 vol. in-8, 18 fr.). — On sait que l'évêque de La Rochelle est un des prélats les plus estimés de ce temps. L'examen de ces trois gros volumes ne peut que rehausser encore sa réputation de douceur, de clairvoyance et de vertu. M. A. Vaillant a placé à leur tête une introduction qui contient des détails intéressants, bien qu'un peu gâtés par l'enflure de la forme. = *La Reine Marie Leckzinska*, par la comtesse D., née de Ségur (in-12, 3 fr. 50). — Hommage biographique à la mémoire d'une reine vertueuse et patiente, de celle qui disait, le jour de la mort de la duchesse de Châteauroux : « Ah ! mon Dieu, cette pauvre duchesse ! si elle allait revenir, » — et qui se laissait répondre par sa femme de chambre impatientée : « Soyez tranquille, si elle revenait, sa première visite ne serait pas pour vous. » Ce volume, un peu clair de texte, est suivi de plusieurs lettres curieuses adressées par la reine aux de Luynes. = *Le Roman d'un homme sérieux*, par Ch. de Moüy (in-12, 3 fr.). — Un vrai roman de famille, très-suffisamment observé, très-convenablement honnête, et qui contient une des meilleures définitions d'hommes sérieux que nous connaissions : — c'est celui dont la plus grande ambition est le bonheur moral.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Cᵉ, rue J.-J.-Rousseau, 15.

Les chanteurs de passage. — Tous les soirs, vers dix heures, depuis une quinzaine de jours, une grande affluence de curieux se groupe devant le péristyle du théâtre des Bouffes-Parisiens, dans le passage Choiseul.

Une barrière soigneusement fermée empêche les regards indiscrets. De temps en temps la porte s'ouvre pour laisser entrer les initiés : tantôt c'est un jeune homme avec un rouleau de musique à la main, tantôt c'est une jeune femme échappée d'un magasin voisin, à l'heure où l'on ferme les boutiques. A chaque personne qui entre, après avoir donné le mot de passe, un frémissement d'impatience agite la foule qui bourdonne et murmure comme à la fin d'un entr'acte trop long.

Enfin dix heures sonnent, et un brillant prélude de piano fait retentir dans le public un AH! des plus expressifs.

Alors commence un véritable concert : grands airs d'opéra, duos, trios, chœurs, chansonnettes, se succèdent, exécutés parfois avec un vrai talent et toujours avec un entrain remarquable par les mystérieux virtuoses.

Les passants s'arrêtent émerveillés; de toutes les boutiques voisines débordent des rangs de chaises, stalles improvisées où se succèdent des auditeurs toujours renaissants.

Voici le secret de ces concerts qui attirent d'autant plus de monde qu'ils ne coûtent absolument rien.

On sait que le péristyle des Bouffes est occupé par un marchand de musique et de pianos, M. Bertin. De jeunes demoiselles de magasins du quartier étant venues lui demander un soir la permission de déchiffrer un air nouveau sur un de ses pianos, cela lui donna l'idée de réunir tous les soirs les amateurs de musique du passage.

On n'ouvre pas un piano quelque part qu'il ne surgisse aussitôt des voix pour lui donner la réplique; si bien qu'aujourd'hui trente ou quarante chanteurs se donnent tous les soirs rendez-vous aux concerts improvisés de M. Bertin.

Un élève du Conservatoire qui passait par là mercredi, M. Maubert, y a fait entendre une voix de baryton très-remarquablement qualifiée.

Il y a là une jeune dame qui tient le piano et conduit les chœurs; elle a vraiment une verve à donner du fil à retordre à Mlle Zulma Bouffar elle-même. Il faut l'entendre diriger le fameux chœur *A bas les hommes* des *Circassiennes :* c'est inouï d'entrain et de *furia.* Il faut entendre aussi une jeune et jolie marchande du passage roucouler avec beaucoup d'âme la chanson de *Fortunio.*

Est-ce que décidément les Parisiens deviendraient musiciens?

Offenbach a tant de chance que cela serait bien possible : quand ce ne serait que pour lui faire une réclame.

Les académiciens sont depuis deux ans serrés de près par un critique, qui, sans sortir des bornes littéraires, semble avoir résolu de dire le plus de vérités possibles. Ces vérités sont peu propres à lui frayer le chemin de l'Académie, mais il les énonce avec le sang-froid imperturbable d'un homme qui a rompu avec les vanités de ce monde scientifique. On jugera de son faire par ce petit paragraphe à l'adresse de M. Beulé :

«Le succès qui avait couronné ses efforts en Grèce, M. Beulé espéra le rajeunir en poursuivant sur un autre continent les traces d'une civilisation presque entièrement effacée. Son activité le poussa vers les lieux où fut Carthage ; il se mit à fouiller un sol qui devait être moins fécond que celui de l'Attique, et tenta de retrouver une nouvelle Acropole. La volonté aidant, la colline Saint-Louis, malgré son exiguïté, devint cette Acropole vainement cherchée jusqu'alors, et pour qu'il n'existât plus de doute dans les esprits, M. Beulé fit sortir de terre la triple muraille qui entourait la forteresse carthaginoise. Malheureusement il avait trop donné cette fois à l'intuition : un archéologue anglais, qui entreprit plus tard, aux frais du gouvernement britannique, des fouilles sur le même emplacement, se chargea de rappeler M. Beulé au sentiment de la réalité. Il le fit dans un livre récemment publié, et sur ce ton que les archéologues (je ne parle pas des Français qui sont assurément des modèles d'urbanité) emploient volontiers dans leurs discussions. Selon M. Davis, la triple muraille n'existe que dans l'imagination (voilà le grand mot lâché) de M. Beulé, et il faut bien l'en croire, puisque la muraille qui entoure la colline n'est ni triple ni d'origine punique. M. Beulé a retracé, dans le *Journal des Savants*, l'historique de cette campagne archéologique, mais je ne crois pas qu'il ait répondu

aux attaques de son bouillant confrère. Garde-t-il le silence par dédain, le dédain est de bon ton aujourd'hui; ou obéit-il à un sentiment plus humble, et reconnaît-il franchement que trop encouragé par la réussite de ses premières opérations, il a remis à la fortune, complice des audacieux, le soin de justifier ses aventureuses hypothèses? En somme, l'échec n'a pas nui grièvement à M. Beulé; il pourrait en subir plus d'un de cette espèce sans danger pour sa réputation, il a dans son bagage une ample provision de revanches. »

Tous les immortels ne sont pas positivement aussi pris à partie que M. Beulé (auquel l'auteur rend d'ailleurs justice sur d'autres points), et les éloges que M. Vattier sait distribuer à propos, gagnent encore au contact de son implacable franchise. On y trouve constamment les traces d'un vif amour de son sujet, d'une indépendance rare, — trop rare par le temps qui court. La partie artistique seule ne nous paraît pas traitée aussi à fond que le reste.

L'Uroscopie, journal de la médecine fondée sur l'examen chimique des urines, ne se lasse pas de soutenir la bonté de sa méthode. Le docteur Goupil, son rédacteur en chef, se fait fort, dans le numéro 10, de guérir les phthisies, les diabètes et autres maux peu curables. Depuis 1833, le cabinet uroscopique confié à sa direction a guéri 77,200 personnes. Dans ce total sont compris 3,223 malades en traitement de juin 1863 à juin 1864. A ceux qui osent en douter, le docteur Goupil répond ceci :

« Toutes les maladies, toutes sans exception, pour un praticien expérimenté donnent lieu à des modifications symptomatiques de l'urine. Dans l'état

actuel de la science, un médecin qui néglige l'examen de cette excrétion, est un ignorant; celui qui n'en fait qu'un élément accessoire de son diagnostic est un malhabile; celui-là seul est dans la vraie voie qui lui donne une importance aussi grande qu'aux autres procédés diagnostiques. Nous espérons montrer qu'il faut même dans un grand nombre de cas regarder les caractères chimiques de l'urine comme des signes pathognomoniques.

« Cette proposition sent le bûcher : nous le savons bien ; nous sommes un hérétique scientifique : d'accord; mais nous sommes arrivés à une époque où l'on commence à croire que beaucoup d'hérésies sont des vérités. Le moment approche d'ailleurs où la chimie, après avoir révolutionné toutes les branches des connaissances humaines, changera tout ce ridicule fatras, digne encore aujourd'hui du fouet de Molière, qu'ils osent appeler la *médecine*, en une science sagement et simplement formulée, ayant pour code la nature, et non plus le hasard et la convention, où le mot *chimiatrie* enfin, loin d'être une injure, deviendra le titre et le drapeau de la médecine éclairée et progressive. »

M. Arsène Houssaye se voit, par un coup de fortune inattendu, propriétaire d'immenses terrains à Yport, une petite localité normande qui doit lutter avec Étretat. On ajoute que M. A. H. va distribuer confraternellement des terres aux gens de lettres amis de la brise marine. Gozlan aurait déjà reçu un petit bois, avec permission de défricher. Charles Coligny aurait mille mètres de terrain bon à bâtir.

Le 15 août, la ville de Rouen offre un banquet à M. Potier, dont elle veut conserver la magnifique collection. Tous les *faïenciers,* c'est-à-dire tous les amis de la *faïence*, littérateurs, artistes, amateurs,

sont appelés à cette fête artistique. Parmi les invitations, nous avons remarqué celle de M. Champfleury. — L'auteur du *Violon de faïence* n'aura pas cette fois à défendre la vieille gaîté gauloise. — D. J.

Les Mémoires d'un valet de chambre Roux, par Maurice, sont venus cette semaine augmenter le nombre des publications inutiles qui pullulent depuis quelques années. En voyant aux vitrines cette brochure tardive, elle n'a, il faut le dire, aucun rapport avec l'affaire Armand. — On se demande quel peut en être l'auteur; fidèle à notre mission, nous pourrions le désigner par d'autres lettres que celles-ci : M. A. A, dire qu'il appartient à la grande presse. — Mais à quoi cela servirait-il? — D. P.

La France a la rage des statues. Jamais à aucune époque elle n'avait eu tant d'amour pour les grands hommes, si ce n'est peut-être dans les dix premières années du règne de Louis-Phillippe, où l'on avait compté qu'il avait été élevé quarante-quatre statues et onze bustes dans trente-six villes de France. Une si grande quantité de glorifications avait épouvanté David d'Angers lui-même, que l'on accusait d'être iconoclaste. Si l'on comptait bien aujourd'hui, ce chiffre serait bien dépassé. Ainsi de tous côtés on élève ou on est en train d'élever une statue à quelque grand homme. — Tarbes a son Larrey, — Tournus son Greuze, — Nogent son Watteau, — Saint-Malo son Châteaubriand, — Paris son Béranger, — Auxerre son Davoust, — un Gasparin (bien bourgeoisement compris) est exposé en ce moment près du Louvre.

Nous sommes loin de blâmer la reconnaissance des populations envers les hommes célèbres qui ont honoré ou servi leur pays; mais nous croyons qu'elles devraient mettre un peu plus de réflexion dans les honneurs rendus à quelques célébrités contemporaines.

L'imprimerie du Constitutionnel occupe vingt-deux ouvriers, sur lesquels il en reste sept tous les soirs afin de corriger l'édition de la province.

Il serait assez piquant de réunir de temps en temps les deux éditions pour les comparer. — D. P.

Le spiritisme rallie à sa cause quelques fils de Mesmer, si nous en jugeons par les numéros parus du *Magnétiseur universel* de M. Fauvelle le Gallois. Ce recueil prend en effet pour sous-titre : *Recueil des progrès spiritualistes*, et il prend soin de le justifier par le récit du voyage d'un *spirite dévoué*, dans le Midi. Ce spirite en question est M. Delanne. Il a, dit le texte, recueilli un miel précieux, le miel de la vérité, puisant, comme l'abeille, *dans la corolle de chaque fleur spirite* trouvée sur son passage. Parmi les communications qu'il a butinées, se trouve un petit sonnet obtenu en dix minutes au moyen de l'écriture (et d'un guéridon sans doute) par M. Jaubert, vice-président du Tribunal de Carcassonne.

Nous faisons grâce au lecteur de cette pièce intitulée *les Prêtres du temps de Pilate*, et nous continuons à souhaiter que les medium nous prouvent leur pouvoir par des révélations plus surprenantes. —

Ces diables de guéridons causent volontiers, mais ils ne se compromettent jamais. — Z.

M. Samson l'a reçue enfin, cette distinction si discutée. Si la croix de la Légion d'honneur a été décernée au professeur du Conservatoire, il n'est pas douteux qu'elle n'honore du même coup en sa personne l'artiste et l'auteur dramatique, — nous pourrions ajouter l'homme indépendant qui ne craignit pas, en 1849, de défendre les priviléges administratifs de la compagnie du Théâtre-Français, alors Théâtre de la République. Ces priviléges, MM. les sociétaires avaient bien le droit d'en être fiers, car leur gestion avait permis à Me Ripault, leur avocat, de terminer ainsi son mémoire au Conseil d'État :

« Pendant les années 1848 et 1849, tellement désastreuses par l'effet combiné des troubles civils, de l'épidémie et du départ d'un grand nombre d'étrangers, que le gouvernement a été dans la nécessité de secourir toutes les entreprises dramatiques de Paris, la sagesse du comité d'administration dirigeant le Théâtre-Français est parvenue à acquitter pour plus de cinquante mille francs de dettes. »

La croix de la Légion d'honneur n'a pas toujours fait autant d'heureux. Si on est curieux de savoir dans quelle proportion singulière ont été multipliées les admissions dans l'ordre, un coup d'œil sur les chiffres qui suivent vaudra les meilleurs renseignements; ils sont extraits d'un ouvrage considérable qui vient de se terminer, *l'Encyclopédie militaire* :

	Nommés dans les dernières années du premier Empire.	Nommés en 1863.
Sous-préfets et conseillers de préfecture	24	259
Agents des finances.	11	219
Préfecture de Police	0	48
Médecins de Paris.	21	328
Banquiers et agents de change	1	46
Avoués et notaires	0	54

L'Autographe a donné, dans son dernier numéro, deux lettres bonnes à reproduire. Les voici :

H. Berlioz à quelqu'un qui le félicitait de sa nomination à l'Institut.

« Ce que vous dites de l'Institut, je ne puis plus l'approuver... cela ne serait pas convenable. D'ailleurs, je dois sérieusement vous assurer que tous mes confrères, de la section de musique, excepté un, se sont montrés d'une cordialité parfaite à mon égard. Ce n'est pas *le Journal des Débats* qu'il faut accuser de ma nomination, c'est le public musical de l'Allemagne, de l'Angleterre et même de la Russie; c'est le recul des canons tirés à l'étranger qui a enfoncé la porte; et puis aussi l'opinion de quelques Français aux sympathies généreuses y a-t-elle frappé de bons coups. »

Lettre à un colonel d'artillerie, ancien officier d'ordonnance de Napoléon I, mis en disponibilité sous la Restauration et père de M. Hippolyte Castille.

« Fort de Ham, le 14 octobre 184 .

« Monsieur,

« J'ai été bien touché de la lettre que vous m'avez adressée au nom de plusieurs personnes de la classe ouvrière, et je suis heureux de penser que quelques-uns de mes concitoyens rendent justice au patriotisme de mes intentions.

« Un témoignage de sympathie de la part d'hommes du peuple me semble cent fois plus précieux que ces flatteries officielles qu'ont prodigué aux puissants les soutiens de tous les régimes; aussi m'efforcerai-je toujours de mériter les éloges et de travailler

dans les intérêts de cette immense majorité du peuple français qui n'a aujourd'hui ni droits politiques ni bien-être assuré, quoiqu'elle soit la source reconnue de tous les droits et de toutes les richesses.

« Compagnon des malheureux sergents de La Rochelle, vous devez facilement comprendre quelles sont mes opinions et quels sont mes sentiments, puisque vous avez souffert pour la même cause que moi. Aussi est-ce avec plaisir que je vous prie d'être, auprès des signataires de la lettre que vous m'avez adressée, l'interprète de mes sentiments de reconnaissance, et recevez, Monsieur, l'assurance de mon estime et de ma sympathie.

« Napoléon-Louis.

« *A Monsieur Castille.* »

Les lettres des Condé acquises dans les dernières ventes fournissent au dernier numéro de *l'Amateur d'autographes* un relevé remarquable par l'élévation des prix d'adjudication. On ne doit pas s'en étonner en songeant que les riches archives de la maison de Condé sont la propriété du duc d'Aumale et qu'on a dû tenir à y faire rentrer quelques pièces de plus.

Les restes de Voltaire et de Rousseau. — On sait que depuis longtemps ils ne sont plus au Panthéon, mais leur enlèvement a-t-il eu lieu en 1814, comme le raconte M. Paul Lacroix? — ou en 1821-1822, comme l'ont écrit MM. Henriont, Michaud et Montaubricq? A la seconde de ces dates, il ne s'agirait que d'un simple déplacement; à la première on aurait commis une vraie profanation. M. Servois, rédacteur de *la Correspondance littéraire*, discute ces deux assertions et semble se fixer à 1821-1822, tout en provoquant une nouvelle enquête. Il ne trouve pas dans le récit fait par M. Paul Lacroix une garantie suffisante contre les trois autres témoignages. Comme

en somme ce récit est très-curieux et tellement circonstancié qu'il est difficile de le supposer un simple produit de l'imagination, nous le reproduisons ici :

« Voici le fait, dit M. P. Lacroix, tel qu'un ami, M. de Puymaurin, directeur de la Monnaie, me l'a rapporté :

« Aussitôt après la rentrée des Bourbons à Paris, au mois d'avril 1814, les hommes du parti royaliste qui avaient le plus contribué à la Restauration, se préoccupèrent de la sépulture de Voltaire et regardèrent comme un outrage à la religion la présence du corps de cet excommunié dans une église. Il y eut plusieurs conférences à ce sujet, et il fut décidé qu'on enlèverait sans bruit et sans scandale les restes mortels du philosophe anti-chrétien que la Révolution avait déifié. L'autorité avait été sans doute prévenue, et quoiqu'elle n'intervînt pas dans cette affaire, on peut croire qu'elle approuva tacitement ce qui se passa sous la responsabilité de quelques personnes pieuses qu'on ne nous a pas nommées. Nous savons seulement que les deux frères Puymaurin étaient du nombre. Il faut supposer que le curé de Sainte-Geneviève avait reçu des ordres auxquels il dut obéir.

« Une nuit du mois de mai 1814, les ossements de Voltaire et de Rousseau furènt extraits des cercueils de plomb où ils avaient été enfermés ; on les réunit dans un sac de toile et on les porta dans un fiacre qui stationnait derrière l'église. Le fiacre s'ébranla lentement, accompagné de cinq ou six personnes, entre autre les deux frères Puymaurin. On arriva, vers deux heures du matin, par des rues désertes, à la barrière de la Gare, vis-à-vis Bercy. Il y avait là un vaste terrain, entouré d'une clôture en planches, lequel avait fait partie de l'ancien périmètre de la Gare, qui devait être créée en cet endroit pour servir d'entrepôt au commerce de la Seine, mais qui n'a jamais existé qu'en projet. Ce terrain, appartenant

alors à la ville de Paris, n'avait pas encore reçu d'autre destination : les alentours étaient déjà envahis par des cabarets et des guinguettes.

« Une ouverture profonde était préparée au milieu de ce terrain vague et abandonné, où d'autres personnages attendaient l'arrivée de l'étrange convoi de Voltaire et de Rousseau : on vida le sac rempli d'ossements sur un lit de chaux vive, puis on rejeta la terre par dessus de manière à combler la fosse, sur laquelle piétinèrent en silence les auteurs de cette dernière inhumation de Voltaire. Ils remontèrent ensuite en voiture, satisfaits d'avoir rempli, selon eux, un devoir sacré de royaliste et de chrétien. »

Depuis, M. le baron de Puymaurin a protesté contre le rôle qu'auraient joué deux MM. Puymaurin, qui eussent été son père et son grand-père, car il n'y avait pas alors de frères Puymaurin. Il faut donc effacer leur nom du récit par égard pour cette protestation, mais est-ce à dire qu'il n'y ait pas une ombre de vérité dans tout cela? Il nous en coûterait de voir un aussi mauvais plaisant dans l'ami de M. Paul Lacroix.

L'homme aux parapluies continue à développer ses projets. Nous remarquons ceci dans sa nouvelle circulaire :

« Mon intention est de mettre un très-grand nombre de parapluies à la disposition du public et cela dans des conditions telles, qu'il ne sera pas nécessaire de les rapporter où on les aura loués, et qu'il suffira de les remettre dans un dépôt quelconque. C'est cette combinaison qui est la base de l'entreprise et qui fait qu'elle rendra de nombreux services, car elle permettra à toute personne surprise par la pluie de se procurer un parapluie dans l'endroit où elle se trouvera et de ne le remettre que dans le dépôt le

plus rapproché de son domicile ou de l'endroit où elle cessera d'en avoir besoin.

« Chaque parapluie loué dans une journée devra être rendu le lendemain matin avant dix heures : à cet effet il sera délivré un bulletin imprimé à chaque personne qui fera une location; la date de ce bulletin devra être indiquée à la main, *c'est le seul travail à faire par les dépositaires.*

« Pour la garantie de la remise du parapluie, chaque personne qui en louera un devra déposer une consignation de trois francs, qui lui seront rendus dans le dépôt où elle le remettra.

M. Bernard nous a de plus honoré d'une note manuscrite portant que cette affaire sera définitivement organisée dans le courant du mois prochain. Il y aura environ mille dépôts dans tout Paris, notamment dans les gares, dans les vestiaires des musées et monuments publics, à la sortie des principales administrations, ministères, préfecture, etc. Il y aura de plus des dépôts ambulants à la porte des églises et des théâtres, dans les moments de pluie.

Près de cinquante mille parapluies seront à la disposition du public. — X.

Deux nouvelles étoiles de la danse font les délices des habitués de Mabille et du Château des Fleurs.

L'une a reçu le nom de *Fille de l'air;* — à cause de l'emportement extatique avec lequel elle valse, jusqu'à ce que, échevelée et mourante, elle tombe dans les bras de son danseur.

On la dit aussi spirituelle que Rigolboche, ce qui est fort peu dire.

L'autre est un petit homme décoré; le caractère de ses pas a paru entièrement neuf. On a été aux

renseignements, et on a su que c'était un sauveteur de Marseille. — Arrivant de si loin, il a cru faire son entrée dans un bal de société.

Les figures de cire. — Curtius fait encore école, et la dernière fête de La Villette nous a permis de parcourir le *catalogue* de M. Collignon, propriétaire du *Grand Musée impérial*, et nous avons vu que la figure de cire avait conservé un reflet de son antique importance.

Certains types sont toujours en vogue : *Orellis* ou la jeune fille romaine nourrissant son père *du lait de son sein;* le jugement de Salomon, le massacre de Sidi-Brahim, l'exécution de Marie Stuart et l'assassinat d'Holopherne par Judith, *veuve riche et parfaitement belle, ce général s'étant enivré pendant le repas.* — Mais le domaine des actualités n'en est pas moins riche. Nous y rencontrons Juarez, le prince de Galles, *l'élève de Saint-Cyr, Polonais d'origine, et capitaine des faucheurs*, et Dumollard, l'assassin des servantes de Lyon.

C'est beau, mais qui nous rendra Cléopâtre piquée par son aspic et Napoléon I remuant les yeux pendant cinq minutes? Le *fumeur mécanique* lui-même est plus ingénieux, mais moins palpitant d'intérêt. — L.

LIVRES NOUVEAUX

En vente à la Librairie RENÉ PINCEBOURDE, 78, r. Richelieu

Le Sexe faible, par Bourgogne (in-12, 3 fr.). —

La gravure est alléchante. Un homme coud, tête baissée. Sa femme, dans une fière attitude, paraît prête à l'assommer s'il n'a pas fini sa tâche. — Ce qui n'empêche pas le volume d'être, comme on dit, fort peu *méchant*. = *Mémoires de Madame Roland* (deux in-12, 7 fr.). — M. Faugère a fait cette édition avec le plus grand soin. Depuis longtemps, on avait mis en sa possession des manuscrits de famille fort précieux, et Mme Champagneux, fille de Mme Roland, avait bien voulu lui prêter le manuscrit autographe des *Mémoires*. = *La Chasse et la Table*, par Cl. Jobey (in-12, 3 fr. 50). — Manuel du chasseur, au double point de vue de la cuisine et de la vénerie. — Spécialité utile qui brave la critique en vers et en prose. = *Correspondance de Madame de Deffand* (deux in-12, 6 fr.). — On sentait généralement le besoin d'une nouvelle édition des lettres de cette spirituelle marquise. C'est fin, c'est amusant et c'est instructif. — Beaucoup de notes, de passages restitués et une notice signée Thiers. = *La Jeunesse de Jésus*, par Kirchen (in-8). — Il paraît que Kirchen est un Allemand. C'est son traducteur qui nous l'assure, en ayant la prudence de ne se pas nommer. On le conçoit en lisant cette élucubration fantastique qui nous montre Jésus s'unissant à la philosophe grecque en la personne d'une jeune péripatéticienne. = *Un Parasite*, par H. Bonnardot (in-12). — Ce petit volume est assurément fait pour déplaire à quelqu'un, car il contient des particularités telles, qu'on y sent un modèle pris sur le vif. = *Charlotte Corday*, par Salles (in-4°, 8 fr.). — Vieille tragédie qu'on n'achètera guère, malgré son papier vergé, son titre rouge et noir et sa dédicace à Ponsard, dit *le dernier fils du grand Corneille*. — Oh! = *L'Egypte contemporaine*, par P. Merrau (in-8, 4 fr.). — Si tout n'est pas pour le mieux en ce pays, ce n'est ni la faute du vice-roi actuel, ni celle de ses prédécesseurs. Voilà le but de ce livre bienveillant qui parle nécessairement beaucoup du canal de Suez. = *Les Victimes de Paris*, par

Jules Claretie (in-12, 3 fr.). — Les victimes sont de pauvres amoureux sans le sou, et leurs bourreaux sont des amoureuses de profession qui ont besoin d'argent. Ce contraste fait naître une foule de situations dramatiques dont l'auteur tire le parti le plus implacable. = Moins accusé comme sujet, *les Ornières de la Vie*, du même auteur, se recommandent également à ceux qui veulent connaître la grandeur et les revers de la vie d'artiste. = *Olga*, par Louis Enault (in-12, 3 fr.). — Russe est le titre, russe est l'histoire. Du pathétique, du gracieux et du tendre, comme l'auteur en file volontiers. C'est un roman sensible, bien élevé, — et dédié au colonel Okhotnikoff, ce qui complète encore sa couleur locale. = *L'Arbre de la Vie et de la Science, du Bien et du Mal, ou la Philosophie chrétienne et la Philosophie moderne*, par A. Makrakis (in-8, 3 fr.). — L'auteur est animé des intentions les plus pures, mais sa prose est empreinte d'un mysticisme bien transcendant pour les âmes simples. Quand l'auteur s'adresse toutefois aux sceptiques, il est beaucoup plus net, et si M. de Voltaire vivait encore, il n'aurait qu'à bien se tenir. = *Rouget de l'Isle*, par Poisle-Desgranges (in-12, 2 fr.). — Notice imprimée avec un soin particulier et écrite par un ami sincère du chantre républicain. On y prouve comment Navoigille n'a pas sur la musique et les paroles de *la Marseillaise* les droits auxquels Fétis a cru beaucoup trop légèrement. = *Vers les Saules*, comédie, par Albert Glatigny (in 8). — Comédie, non!... C'est une fantaisie amoureuse qui ne peut être comprise qu'à Paris et par des Parisiens. Vichy s'en est effarouché, dit-on, et c'est bien fait.

Adresser tout ce qui concerne *l'administration et la rédaction* à M. René Pincebourde, 78, rue de Richelieu.

Paris. — Imp. Emile Voitelain et Ce, rue J.-J.-Rousseau, 15.

NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES


Princeton University Library
32101 065349894



